

VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 43

LA VIE DE
VAUVENARGUES

par
PIERRE RICHARD

nrf

9^e édition

LIBRAIRIE GALLIMARD
PARIS 43, rue de Beaune 1930

Carl A. Rudisill Library



0 1976

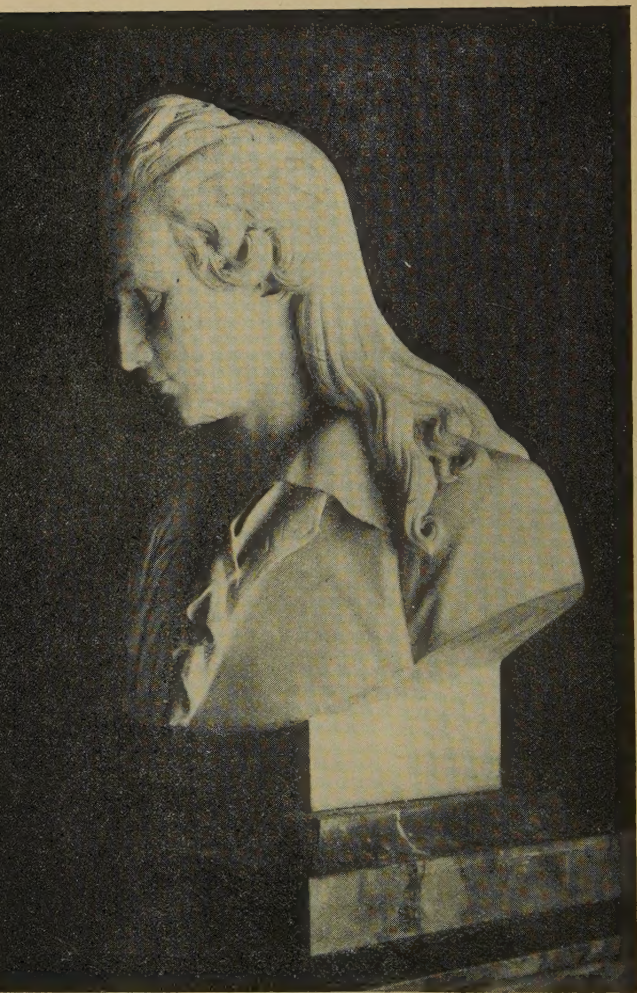
F B
V46r

30301

*The
M*

WITHDRAWN

LA VIE DE
VAUVENARGUES



BUSTE DE VAUVENARGUES

par RAMUS (1833)

Bibliothèque Méjanes à Aix.



VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 43

LA VIE DE
VAUVENARGUES

par

PIERRE RICHARD

nrf

neuvième édition

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS 43, rue de Beaune 1930



Carl A. Rudisill Library
LENOIR RHYNE COLLEGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT
SOIXANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL
LAFUMA-NAVARRE, DONT DIX-SEPT EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE MARQUÉS DE a à q ET TROIS CENT CIN-
QUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 350, DIX
EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT NEUF MAR-
QUÉS DE A à I, ET UN EXEMPLAIRE RÉSERVÉ A L'AU-
TEUR MARQUÉ H. C. A. IL A ÉTÉ EN OUTRE TIRÉ
CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ALFA MOUSSE
DES PAPETERIES LAFUMA-NAVARRE, NUMÉROTÉS
DE 351 A 850.

FB

V462

30301

Feb. 1932

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET
D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS
LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1930.

A MON PÈRE

UN VOËU EN GUISE DE PRÉFACE

J'avais quinze ans. J'étais en rhétorique. Un humaniste solide et habile nous débitait, avec conscience, en tranches plus ou moins épaisses, le programme de l'examen. Son expérience aiguisait notre appétit et nous évitait la satiété par l'alternance hygiénique des auteurs. Ainsi, après l'Esprit des Lois, un peu indigeste à des esprits adolescents, vint Clazomène.

Il nous le lut un samedi soir, pendant cette dernière heure de la semaine, plus légère d'être la dernière, écourtée d'ailleurs par la séance de bibliothèque. Il nous le lut deux fois, la première, sans commentaire, la seconde, avec le seul commentaire qui convînt, la biographie de l'auteur. Alors ce portrait, monotone et obscur pour qui avait goûté naguère l'originale clarté de La Bruyère, s'anima d'une vie et d'un pathétique rares. Non que le maître se fût révélé soudain orateur et poète, mais parce que la biographie était, à elle seule, un éloquent poème. Le texte expliqué, il fut relu une troisième fois, et c'est moi qui eus cet honneur. Je me rappelle encore mon émotion et le tremblement de ma voix, dont ricana un voisin stupide. Je me rappelle ma fièvre, à la sortie, et, si je ne brisai pas les rangs pour faire

plusieurs fois le tour de la cour, comme mon héros quand il découvrit Plutarque, ce fut par crainte du ridicule et du censeur.

Mon premier soin, une fois hors du lycée, fut de me rendre chez mon libraire. Un portrait et quelques maximes, dans mes morceaux choisis, ne me suffisaient pas. Je voulais l'œuvre complète. Un commis blasé, perché sur son échelle, en dénicha, dans la poussière du dernier rayon, un exemplaire défraîchi, reliquat d'un vieux stock, qu'il me céda au rabais. Et je rentrai chez moi, serrant entre mes doigts ma précieuse trouvaille, que, d'un trait, je devorai.

Avouerai-je ma déception ? Avouerai-je aussi mon injustice ? A part quelques fragments pittoresques, satiriques ou émus, l'ensemble me parut abrupt, incertain et confus, pour tout dire ennuyeux. Et j'accusai l'auteur d'être chagrin et inaccessible. Etait-ce sa faute si mon esprit trébuchait, si mon cœur n'avait pas souffert ? Je voulais, sans avoir vécu, me mesurer avec la vie. Folle prétention d'aspirer à comprendre un homme, quand on n'est encore qu'un enfant.

Mais certains enfants grandissent vite. C'est ce qui m'advint, tout d'un coup, grâce à la guerre. Je m'y jetai avec l'allégresse aveugle d'un étudiant qui connaît plus les livres que les êtres, et qui doit à l'humanisme, à ses vingt ans et à la foi, de s'être gardé entier et ingénu. Je n'en fus que plus tôt déçu. Après l'élan, vint le piétinement, et, dans l'oisiveté sédentaire de la cagna, je cherchai moins un dérivatif à l'ennui qu'une raison et un moyen de tenir.

Alors je rouvris le livre. Alors je le compris et je l'aimai. La vie éclairant l'œuvre, l'œuvre éternisant la

vie, je bus à cette double source, et je me sentis rafraîchi et fortifié. La vie de Vauvenargues me devint un exemple, et son œuvre un bréviaire.

Étais-je dégoûté de la guerre, il répondait : « La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude. »

Trouvais-je vains nos efforts et souhaitable la paix, il affirmait : « La paix rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles ».

Avais-je peur de la mort, il me faisait honte : « Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir. »

Faisais-je fi de la gloire, il m'obligeait à reconnaître qu' « il n'y a point de gloire achevée sans celle des armes ».

Déplorais-je le temps perdu et ma jeunesse compromise, il me racontait la sienne, soutenue par l'ambition, magnifiée par la souffrance, prolongée par l'espoir.

Avec lui, grâce à lui, je supportai les mois et les années qui couvèrent, lentement, la victoire.

Vint la paix. Je repris, sans trop de peine, le cours de mes pensées et la poursuite de mon idéal. Ainsi firent tous ceux qui avaient pris conscience d'eux-mêmes avant 1914. Mais d'autres, grandis depuis, plus malheureux, s'égarèrent dans leurs pensées et recherchaient leur idéal. Certains le cherchent encore. C'est à ceux-là que j'ai pensé.

Le bien que Vauvenargues a su me faire, pourquoi ne le leur ferait-il pas ? Ambitieux sans dessein, brûlant de s'employer sans trop savoir à quoi, passionnés, intelligents, mais indécis, victimes romantiques d'un nouveau mal du siècle, ils réclament un guide, un soutien ou une consolation.

Qu'ils approchent notre héros, qu'ils le lisent, ou, mieux, qu'ils le regardent. Sa vie et sa mort ne leur donneront pas le secret du bonheur. Peut-être les aideront-elles à le trouver. En leur montrant l'attrait de la gloire, les degrés de l'ambition, la vertu de l'activité, il leur tracera les possibilités et les limites de leur nature. Il leur découvrira les richesses de la pensée et les ressources du cœur. Il leur enseignera à tendre haut, pour trouver le contentement moins dans le succès que dans la sagesse. Pour eux il embellira la souffrance et humanisera le stoïcisme. Enfin son exemple les consolera des fantaisies d'une destinée, qui, par ses injustices, éveille la conscience du mérite, provoque le goût de la lutte ou l'amère jouissance du renoncement. Si tous ne deviennent pas des Vauvenargues, que tous le désirent et s'y efforcent. Tel est notre vœu, tel est l'objet de ce livre, qui voudrait être à la fois un hommage à un grand mort et un appel à des vivants.

Aussi est-ce avec une précision fervente que l'on a réuni les documents d'un portrait qui a besoin, pour inspirer confiance et sympathie, d'être achevé et ressemblant. Tâche difficile, à première vue, car cette existence discrète a peu parlé — et peu fait parler — d'elle. Une maigre gerbe d'événements, une correspondance assez ténue, quelques témoignages contemporains, voilà une pauvre moisson. Il est, heureusement, un autre champ, très riche, mais qui se cache, et c'est l'œuvre.

Lue lentement à la lumière des rares faits connus, elle dévoile la vraie biographie de Vauvenargues, celle de son âme et de sa pensée. Sous la forme objective des moralistes classiques, c'est lui-même qu'il dépeint, et la meilleure façon de raconter sa vie est de

lui donner la parole en ouvrant souvent les guillemets. C'est ce qu'on a cru pouvoir faire ici.

D'illustres précédents autorisent cette manière, dont usèrent Gilbert, dans les notes de sa remarquable édition, Villemain, Nisard, Sainte-Beuve et Prévost-Paradol dans leurs études, et, depuis eux, parmi les vivants, MM. Paléologue, Joseph Guérin, Robert de Traz et Ernest Zyromski, que l'auteur de ce travail tient à remercier de l'avoir éclairé et inspiré.

Sa reconnaissance est acquise aussi à MM. Busquet, Aude et Raimbault, à M^{mes} Barrès et d'Isoard, qui ont bien voulu comprendre que l'indiscrétion est le devoir du biographe. Les uns, en prêtant les manuscrits des Archives départementales, de la Méjanès et du Musée Arbaud, les autres en ouvrant les portes de Mirabeau et de Vauvenargues, ont bien mérité du moraliste, dont ils sont les dignes légataires, et de la ville, qu'ils illustrent après lui.

Cette ville ne pourrait-elle pas, comme eux, rendre au plus pur de ses enfants un hommage ardent et actif ? Une plaque suffit-elle pour indiquer la maison natale ? Est-il décent qu'un commerce avilisse cette demeure sacrée ? Epurons-la et faisons-en ce qu'elle doit être, un musée.

Non le temple banal, lugubre et sombre, mais le vivant et clair musée de l'esprit. Quelques étudiants pauvres en seront les gardiens et les hôtes. Manuscrits, gravures, éditions, objets familiers y voisineront dans la salle la plus petite. La plus grande s'ouvrira aux conférences. Dans tout le reste s'isoleront ou se grouperont, à leur gré, ceux qui veulent vivre sous le signe de l'esprit pur et de l'héroïsme quotidien. Les facultés, les bibliothèques

ques, les associations d'étudiants, les cafés ne seront pas dépossédés. Chacun a son objet nécessaire. Mais « la Maison de Vauvenargues » répond, elle aussi, à un besoin, que le moraliste lui-même a formulé :

« S'il y avait à Paris, dit-il, un lieu où les hommes qui ont quelque talent pour la parole pussent assembler les jeunes gens, et prononcer devant eux des discours, tantôt remplis des préceptes de l'éloquence, tantôt écrits sur d'autres sujets ; où les jeunes gens eux-mêmes pussent, quand ils le voudraient, s'exercer à la parole, au risque d'être moqués et méprisés quand ils s'exposeraient mal à propos, je ne doute pas que cela ne servît beaucoup à maintenir le bon esprit et le bon goût. »

Ouvrons à Aix ce foyer du bon esprit et du bon goût. Sur une jeunesse sérieuse, chérie du plus sociable des solitaires, le grand patron, toujours vivant, y essaiera son ascendant et exercera son prestige. A son école — celle de la vie — les jeunes assoupliront leur esprit et leur parole, étendront leur culture et apprendront les vertus morales, nécessaires à toutes les carrières, communes à quelques-unes. Il les préparera aux lettres, à l'armée, aux ambassades, même à la politique, ce métier sacrifié, qu'on croit toujours pouvoir pratiquer sans l'avoir jamais appris. Ainsi la gloire leur sera promise par une noble et intelligente « conversation », libérée des routines courantes.

Car « la plupart des hommes ne se doutent pas que la conversation puisse être regardée d'une autre manière que comme un amusement et un délassement. Ceux qui en font une sorte de commerce et une négociation perpétuelle sont très rares ; mais, comme ils

y apportent beaucoup plus de fond que les autres, ils en retirent aussi un plus grand profit. »

Elargissons le cercle étroit de ces « rares » esprits, en leur facilitant ce « commerce » fécond et cette « conversation perpétuelle ». Ne se trouvera-t-il pas des édiles ou un mécène pour faire le geste généreux qui soutienne l'élite et conserve à notre pays le patrimoine de l'idéal ?

P. R.

CHAPITRE PREMIER

L'EXEMPLE

Mon père a eu l'honneur d'être syndic de la noblesse de Provence, et de commander à Aix, pendant la peste, plus jeune que je ne suis.

VAUVENARGUES, *Mémoire au Roi.*

Le cabriolet franchit au pas la porte Saint-Louis. Puis, les dernières maisons dépassées, la bête, fouettée, prit le trot. M. de Vauvenargues, assis à côté du cocher, abandonna son corps aux cahots et son esprit à la rêverie.

Il n'avait pas voulu, pour cette première sortie hors de la ville, faire seller, comme d'habitude, quand il se rendait à son château. Malgré le plaisir que lui donnaient trois lieues à cheval, sur la route familière, c'était encore de la contrainte. Aujourd'hui, qu'un autre prenne en main les rênes ! Il les tenait, lui, depuis assez longtemps ! Monsieur le Premier Consul d'Aix-en-Provence, vainqueur de la peste, avait bien, enfin, le droit de consacrer quelques heures à la famille, après s'être donné pendant treize mois à la cité.

Treize mois d'horreurs et d'épreuves, bail interminable, et pourtant bref, tant la lutte l'avait absorbé ! Elle l'absorbait encore, même sorti de la fournaise, au point que sa pensée, cependant tournée joyeusement vers le foyer prochain, ne s'en pouvait libérer. Et, tandis que, dans l'étroit et frais ravin où roulait la voiture, le paysage, à chaque tournant, lui apportait, en réconfort, la toison de ses pinèdes et la face halée de ses fermes, il évoquait, malgré lui, l'année tragique.

Elle avait commencé, en juillet 1720, par les transes de l'attente. Chacun, tourné vers Marseille déjà contaminée, regardait venir les fardiers lourdement chargés, qui, par les rampes de Saint-Antoine, de Septèmes et de Luynes, apporteraient, dans leur halo de poussière, les germes du mal, envoyé par Dieu pour punir les hommes de leurs péchés.

Contre Dieu, pas de recours, ni processions, ni messes, ni mesures préventives, si nombreuses et précises fussent-elles. Il se revoyait, les proposant, les imposant, lui, jeune maire de trente ans, à ses collègues plus âgés ; il se revoyait signant ces arrêtés énergiques, que les habitants apeurés avaient lus ensuite, affichés sur les murs, comme autant de conseils paternels ou d'ordres de combat.

Mesures pressantes, vaines mesures : une nuit, des contrebandiers avaient apporté, dans leurs ballots, le fléau.

Du fond de sa voiture, Vauvenargues regarde alors se dérouler, dans le cadre favorable d'un valon schisteux, aux arbres rares, les jours de lutte où

vient de s'employer, sans s'y user, son activité intelligente. Quelle discipline bienfaisante, quelle fièvre nourrissante, que ce combat, où l'on s'oublie soi-même pour ne songer qu'au salut de la ville dont on a la charge !

Car, le 30 septembre, Caylus, à défaut de Villars, le gouverneur fantôme, cramponné à Versailles, lui avait, au nom du Roi, confirmé les pouvoirs extraordinaires donnés le 6 août par le Parlement. Sans orgueil, il avait, presque seul, assumé la lourde tâche. Contre la poltronnerie du Parlement, des chanoines de Saint-Sauveur et de ses collègues, entraînant dans leur fuite la majorité des habitants, il avait protesté en restant à son poste, dût-il « sacrifier jusqu'à la dernière goutte de son sang ». Et, secondé par le courage souriant de son assesseur Bouisson, soutenu par la charité de l'Archevêque Gaspard de Vintimille, digne frère de Belzunce, stimulé par l'estime affectueuse de l'intendant Lebret, il avait tâché de conserver à sa ville la santé morale, en attendant que revînt l'autre.

Il n'avait fait à la faiblesse humaine, qui plaiderait en lui, qu'une concession, celle d'envoyer dans le château familial, pour la durée de l'épidémie, sa femme et ses trois fils. Comme il lui tarde de les revoir tous ! mais surtout son aîné, Luc, étrange petit homme de six ans, plante fragile et déjà menacée. Souvent il a pensé à lui, à la fin de ces journées écrasantes, dont sa présence aurait adouci le poids !

Toutes pareilles, ces journées, dans leur horreur chronique. En revivre une, c'est les évoquer toutes.

Dès l'aube il quittait la demeure discrète où se passaient, dans l'inquiétude solitaire, ses nuits écourtées. Tout près, à l'angle de la rue des Cordeliers, encore déserte, l'Hôtel de Ville l'attendait ; et l'horloge, du haut de sa tour, l'appelait de son timbre grave. Il allait, rapide, mais calme, pour ne pas inquiéter les rares passants, qui voyaient leur premier Magistrat s'enfoncer sous le large porche. Comme il était loin, le jour, pourtant récent, où, dans la cour aux pavés ronds, les consuls sortants avaient reçu, avec la pompe accoutumée, leurs successeurs, dans le cadre solennel des quatre murs sculptés ! Plus d'apparat aujourd'hui. L'escalier attendrait longtemps sans doute l'honneur d'un nouveau cortège.

Le bureau, tiède encore du travail de la veille prolongé dans la nuit, l'accueillait alors. Que d'ordonnances à prendre aujourd'hui, que de lettres à écrire, aux Consuls des villes voisines, aux médecins étrangers, aux négociants ou propriétaires chargés de l'approvisionnement, aux commissaires de quartiers, à l'intendant qui a droit aux précisions et aux égards ! Menues paperasses de bureaucrate ? Non pas, mais témoignages irréfutables de dévouement et d'intelligence civiques.

Qu'un Vintimille, un Sabathier et maint religieux disent des messes, prodiguent les aumônes aux miséreux, et apaisent les mourants ; que des médecins se penchent sur les lits pollués et apportent à guérir une ardeur totale et des remèdes inefficaces ; que de saintes femmes se dévouent dans les infirmeries et donnent leur jeunesse pour que de

plus âgés survivent, voilà qui est bien, voilà qui est beau.

Mais un Maire a mieux à faire qu'à mourir : il doit s'astreindre à la tâche ingrate des précautions de détail, dont le réseau enserrera et finalement étouffera peut-être le fléau.

Est-ce à dire que l'homme de bureau ait écrasé en lui l'homme d'action ? Tandis qu'un nouveau détour du chemin dresse à ses yeux, comme un hommage à sa valeur, la croix du Mont Sainte-Victoire, Vauvenargues se rend cette justice que l'œil a toujours contrôlé, chez lui, les arrêts de la volonté.

Il refait par la pensée, ses pathétiques sorties dans les rues étroites, où les spectacles lamentables de la maladie et de la mort mettent à rude épreuve sa pitié. Ses yeux gardent à jamais l'image du tombeau, corbillard de fortune, débordant d'une sinistre vendange, et diaboliquement escorté de forçats marseillais, fossoyeurs improvisés. Ses narines sont encore imprégnées de l'odeur des cadavres entassés par douzaines dans les larges fosses, où, seul, un linceul de chaux vive les habille. Son oreille entend les cris de deuil mêlés aux chants religieux, le pitoyable chœur funèbre des familles, atteintes et écroulées en quelques heures.

Mais cette évocation, digne de Thucydide et de Lucrèce, ne s'enlaidit d'aucune tache. Grâce à lui, Aix n'a pas connu les turpitudes qui ont déshonoré Athènes et Marseille. Nul désordre dans les rues, pas d'encombrements de cadavres, pas de scandales aux inhumations, pas de débordements de

jouissance, ni de fièvre de volupté. Il en est fier, et avec lui tous ses administrés reconnaissants, dont il a su maintenir si haut le moral. Par lui, leur cohésion, leur ténacité, plus forte que celle du mal, en a eu, à la fin, raison.

Tout en poursuivant son trajet dans un nouveau vallonnement rocheux, parmi les mûriers et les vignes, les puits couverts et les moulins à vent, Vauvenargues se plaît à rappeler ce recul du mal. De janvier à juillet 1721, il avait peu à peu cédé, malgré une légère recrudescence en avril et en mai. On avait pu, en août, ordonner la quarantaine, et quelque répit était maintenant permis au chef. Voilà pourquoi, ce matin de septembre, il quitta pour la première fois la ville enfin soulagée.

Sous la caresse du vent qui lui portait les senteurs un peu âpres, mais saines, des collines, il oubliait les relents fétides et les désinfectants fades dont trois « parfumeurs » marseillais aspergeaient les demeures aixoises, au grand dam des finances communales. Il savait que bientôt, derrière la croupe du mont tutélaire, la route brusquement descendrait, et que s'ouvrirait l'étroite vallée, maigre oasis dans la rocaille, où l'attendait, dans le manoir ancestral, la chère famille dont un an d'épreuves l'avait sevré.

Quand le détour prévu lui découvre la façade jaune aux volets rouges, le cylindre des tours et le cône de leur toit, le village tassé à gauche du château, parmi les saules et les peupliers, son cœur s'abandonne, et ce lutteur impavide laisse enfin s'exhaler sa tendresse. Il veut oublier les temps

d'angoisse, les souffrances subies en commun, les 7.534 morts qu'il laisse derrière lui. Il ose enfin être égoïste et contraindre l'homme public à s'effacer un instant devant l'époux, devant le père.

Digne femme et cher enfant ! Voilà sept ans qu'il était marié à Marguerite de Bermond. Elle lui avait apporté quelques biens, et, ce qui est mieux, l'esprit loyal et sérieux de la Robe, conservé intact par son père, seigneur de la Galinière et de Pennafort, conseiller au Parlement de Provence. Deux ans après leur mariage, le 6 août 1715, elle lui donnait le fils souhaité, cet aîné qui devait conserver et accroître au besoin, un patrimoine assez modeste : quelques terres peu fertiles, un château et une fortune médiocre.

Mais la souche était ancienne, et Joseph de Clapiers conservait fièrement les titres de noblesse d'une famille qui remontait au quatorzième siècle. Le plus vieux de ses pères n'était-il pas gouverneur de la ville d'Hyères et premier écuyer de Robert, roi de Naples et comte de Provence ? Puis venaient, aux âges suivants, un évêque de Toulon, chancelier du roi René, un jurisconsulte, auteur d'ouvrages estimés, maints magistrats de talent, maints officiers éprouvés au feu ; enfin son grand-père, comme lui premier Consul, et son père, diverses fois nommé Syndic de la noblesse de Provence. Quelle tristesse qu'il fût mort trop tôt, en 1714, pour connaître l'enfant qui devait perpétuer son nom !

Riche ascendance, toute glorieuse d'exploits guerriers, distinguée de charges pacifiques, bel ensemble de vertus et de culture,

Fier de ce passé, Joseph de Clapiers ne s'en jugeait pas indigne : le Maire qui avait tenu ferme devant la peste, pouvait s'asseoir, en égal, parmi ses ancêtres. Et il rêvait pour son enfant, pareille destinée. Mais la santé du garçonnet permettrait-elle l'action militaire ou civile ? Certes il n'avait que six ans, et l'on pourrait, avant l'âge des premières armes, fortifier ce corps défaillant, tremper cette petite âme fébrile. Travail assez facile sans doute ; car souvent, dans ses jeux solitaires, l'enfant montrait une ardeur qui épuisait ses forces.

D'autres fois, il l'avait surpris dans la bibliothèque, rôdant devant les rayons, comme s'il y voyait un jeu possible, mais encore inaccessible à un petit ignorant qui ne savait même pas lire. Le père n'en avait été qu'à demi content et, depuis, lui avait interdit l'accès de la librairie. Il aurait le temps, plus tard, d'ouvrir quelques livres utiles, généalogie ou traités de droit. Point n'était besoin de tant de grimoires pour devenir honnête homme. Avait-il beaucoup lu lui-même ? Et pourtant, il avait su tracer droit son chemin. Ce qu'il fallait pour Luc, c'était l'action guerrière, puis la retraite honorable d'une charge publique, où lui seraient épargnées, il le souhaitait ardemment, les transes que Dieu venait de lui infliger à lui-même. — A moins encore que ce Dieu n'imposât à l'enfant une vocation. La piété de Marguerite de Bermond s'en réjouirait sans doute, et lui-même ne pouvait que s'incliner devant la grandeur d'un Belzunce, d'un Vintimille, d'un Sabathier. Leur exemple ne lui montrait-il pas que l'Eglise menait à la forme la

plus pure de l'action, celle qui s'inspire de la Charité ? Mais un fils tonsuré est perdu pour sa famille, et l'aîné n'a pas le droit de se dérober à ses futurs devoirs de chef.

Telles étaient les pensées que secouait en lui, au hasard des cahots, des paysages et des souvenirs, la voiture enfin parvenue à l'étape. L'unique rue du hameau s'ouvrait devant lui, offrant l'hommage modeste de ses mesures.

Alors, par une nouvelle métamorphose, le consul, l'époux, le père, redevint le seigneur qu'accueillent, dans son fief, ses vassaux. Redressé en une gravité cordiale, escorté par la double haie des paysans nû-tête, Joseph de Clapiers, seigneur de Vauvenargues, gravit lentement la rampe qui conduit au château.

*
* *

Le séjour prend fin. Ces quelques heures ont été bien courtes. Quelle douceur dans cette intimité enfin réalisée ! Sans doute est-il dur de se séparer à nouveau des siens, mais les visites pourront être maintenant plus fréquentes, en attendant la fin de la quarantaine qui ne saurait tarder. Et même, dût-il ne pas revoir, de quelques mois, sa femme et ses enfants, il part enrichi et pour longtemps réconforté. Car il connaît maintenant son fils et sait qu'il peut compter sur lui : les promesses, que cet enfant de six ans vient de lui faire tacitement, il les tiendra.

Naturellement, pendant cette soirée, il n'a guère été question que de la peste. Au pied des

époux, assis chacun dans un fauteuil de cuir à dossier droit, près de la haute fenêtre donnant sur la charmille, l'enfant, sur un coussin, écoute, sans rien dire. Le père déroule son récit, tout chaud encore de la fièvre récente. Et, tandis qu'il raconte, il voit le petit, tendu vers lui et frémissant, non pas d'horreur devant les scènes de deuil, ni de curiosité malsaine devant les détails réalistes que ce père honnête ne déguise pas, mais d'admiration pour la beauté de cette lutte collective que quelques hommes courageux ont soutenue pendant des mois. Ce n'est pas que le narrateur se glorifie, mais les faits parlent pour lui et leur éloquence entraîne l'âme ardente de l'enfant. Sans mots, sans gestes inutiles, il se dresse et vient, pieusement, baiser la main qui a fait de si grandes choses.

Geste symbolique qui montre, en son ingénuité, la qualité de cette âme précoce, aussi virile que celle du père dont elle subit l'ascendant par l'atavisme et par l'exemple. Ainsi, longtemps avant d'en graver la sublime formule, le futur moraliste apprenait, constatait, au foyer domestique, que « les grandes pensées viennent du cœur ».

Instruit par les leçons de cette soirée inoubliable, Joseph de Vauvenargues repartait, le cœur en joie, en remerciant le ciel de lui avoir donné un tel fils.

Encouragé ainsi par Dieu, récompensé par la sympathie des hommes, il devait l'être bientôt par le Roi. En mars 1722, Luc et sa mère, revenus de leur exil enfin levé, eurent la joie et la fierté d'entendre lire par celui qu'elles distinguaient, les lettres patentes, qui pensionnaient de 3.000 livres le

Maire héroïque, et du Seigneur faisaient un Marquis. « Il nous a donné, disait le Prince, et au public des marques de son zèle et de sa vigilance, s'exposant courageusement à tous les dangers que l'on court dans une ville attaquée de la contagion, établi et maintenu la règle et le bon ordre pendant les onze mois que cette ville en a été affligée — à ces causes, voulant faire connaître à ses descendants l'estime que nous faisons de sa personne, et le récompenser des services qu'il nous a rendus et nous rend actuellement, nous nous sommes déterminé à lui accorder la grâce qu'il nous a fait demander, d'unir la terre de Claps à celle de Vauvenargues, qui sont contiguës, pour en composer un Marquisat sous le nom de Vauvenargues. »

Trois mois après, en juin 1722, ayant dans ses archives la preuve flatteuse de son civisme, et au cœur l'orgueil légitime de la tâche menée à bien, Vauvenargues installait son successeur. La situation exceptionnelle avait retardé cette transmission des pouvoirs qui se faisait d'habitude, chaque année, le samedi le plus voisin du 30 novembre. On se plaît à imaginer cette séance un peu théâtrale, à laquelle il est vraisemblable qu'assista le petit Marquis. Chaque détail dut s'en graver en lui, d'autant plus vivement que sa sensibilité les intensifiait.

Le dimanche matin, aux huit coups de l'horloge publique, les Magistrats élus de la veille, se réunissaient avec les Consuls sortants, et le Juge royal, dans la grande salle, alors en cours d'aménagement. « Puis, les portes s'ouvraient toutes grandes,

et ils descendaient l'escalier d'honneur, précédés de la garde, des fourriers, des trompettes, des capitaines de quartiers, et suivis des greffiers et agents de ville. Le cortège allait quérir chez lui chacun des consuls qui offrait du café, du chocolat, des vins, et devait, une fois dans la cour de la maison commune, s'arrêter sur une grande pierre froide, se retourner en faisant la pirouette, saluer tous les assistants, et faire de nouveau la pirouette ». Luc souriait de ce manège comique, un peu inquiet à la pensée que le premier Consul aussi devait s'y soumettre. Mais non : cette grimace lui était épargnée, et l'enfant, déjà si sensible au ridicule, et ennemi des gestes consacrés, des formules vaines, s'en réjouissait, rétrospectivement, pour son père.

A 10 heures enfin, après une éclipse dans une salle du rez-de-chaussée, tous revenaient dans le cour et montaient sur une estrade. — Le petit, mélancolique, regarde son père quitter son chaperon, « cette espèce de camail en velours, mi-partie noir et rouge, qui, couvrant les épaules et descendant jusqu'aux reins, était la marque distinctive et honorifique des Magistrats municipaux ». — Les nouveaux consuls avaient revêtu les leurs —. Et, tandis qu'on tirait des boîtes, que les trompettes sonnaient et que les assistants battaient des mains, Luc ne s'associait pas à cette joie. Voyait-il déjà, dans ce terme de magistrature, s'annoncer d'autres fins de carrière... ou de vie, moins glorieuses peut-être, brisées avant d'avoir produit ? Mais il se ressaisit assez vite ; et, joignant sa mère, qui attendait le cortège à la Cathédrale Saint-Sauveur, il

entendit pieusement la messe solennelle célébrée par l'Archevêque.

Qu'importait, au fond, un camail de plus ou de moins ? Confusément, l'enfant sentait que l'habit est peu de chose. Pour lui, son père demeurerait grand, et même, s'il voulait des marques tangibles de cette grandeur, ne savait-il pas lire maintenant le parchemin royal ? Ne pouvait-il caresser, dans le bahut maternel, l'écharpe blanche, signe des pleins pouvoirs accordés par le Roi, et que le peintre Arnulphy n'a pas oublié de mettre en sautoir à son modèle dans le portrait¹ où il le représente, debout près d'une table où son casque est posé, le visage ouvert et distingué sous la perruque poudrée, le buste corseté, sur l'habit bleu aux parements d'or, d'une cuirasse qui accentue l'allure martiale de ce Magistrat aussi vaillant qu'un Capitaine.

Tel nous le voyons dans cette pose un peu apprêtée, tel l'enfant devait le magnifier dans son admiration sans réserves. N'était-il pas plus beau que les autres, les nouveaux Consuls qui, dans la rue des Orfèvres, perchés sur une borne, se montraient au peuple, et parcouraient ensuite la ville du quartier Saint-Jean à la place des Prêcheurs ?

1. Au musée d'Aix (N° 3 du catalogue). Cette écharpe a permis à M. Raimbault, le distingué conservateur du Musée Arbaud, d'établir que ce portrait est bien celui du père. D'autres érudits, à la suite de Roux-Alphéran, ont prétendu, sans beaucoup de vraisemblance, que c'était celui de Nicolas-François-Xavier, frère cadet de Vauvenargues. Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas celui de notre auteur, dont il est avéré qu'il ne s'est jamais fait peindre.

Maintenant, à 2 heures, les soixante convives du nouveau premier Consul savourent le repas qu'il leur offre. L'enfant, rentré dans la maison natale, fuit la rue Donalari, bruyante en ce jour de liesse, qui marque officiellement la fin du cauchemar. Le peuple s'ébat, tout au présent. Lui s'attarde dans le passé, car cet affreux passé est sa première école, ces horreurs, vivantes en lui pour toujours, lui disent déjà quels nous sommes, débiles, et malheureux, et pitoyables, mais elles enseignent aussi la force, le courage et l'action. Et il pense avec respect à ce père que sa charge retient, en ce moment, pour la dernière fois, loin des siens. Il se prépare à jouir de lui, dans son petit cœur exigeant, dans sa tendresse un peu féminine, dans son besoin de stimulant et de soutien.

Au fond du jardin, au silence complice, que troublent seuls quelques chants, venus du couvent voisin de la Miséricorde, il attend, en une immobilité confiante, que son père, après s'être donné à tous, se donne enfin à lui, rien qu'à lui.

CHAPITRE II

LA CITÉ

Il était né ardent ; son imagination le portait toujours au-delà des amusements de son âge, et n'était jamais satisfaite.

VAUVENARGUES,

Eloge d'Hippolyte de Seytres.

Les pestes n'ont qu'un temps. Quand a cessé le danger, l'héroïsme n'est plus de mise. On le laisse en réserve pour de nouvelles occasions et l'on se remet à vivre, au jour le jour, l'existence un peu étroite et monotone de la province qui reprend son demi-sommeil. Ce n'est pas que la besogne manque : depuis près de deux ans les affaires sont suspendues et chacun s'y consacre à nouveau avec plus ou moins d'âpreté, dans le calme enfin revenu.

Le Marquis de Vauvenargues, plus qu'aucun autre, a négligé ses intérêts. Il lui est permis maintenant d'y songer, pour empêcher le maigre patrimoine de périliter. Dans sa maison d'Aix, dans son château, l'ancien maire s'occupe de son bien, il visite son notaire, reçoit ses fermiers,

inspecte ses terres, alerte ses débiteurs, apaise ses créanciers, s'assure, dans son petit fief, de l'état des paysans dont il est le maître, le juge et, autant que ses moyens le lui permettent, le bienfaiteur.

C'est dire qu'il lui reste fort peu de loisir pour l'éducation de son fils. L'espoir d'intimité que formait l'enfant va-t-il déjà s'évanouir ? Son père l'aimerait-il assez peu pour le laisser croupir, comme il arrive trop souvent alors parmi les nobles ruraux, dans une ignorance sordide, mauvaise conseillère de paresse et d'immoralité ? Non pas, car « l'amour des lettres comme celle du bien public est héréditaire dans la famille ». Il compte bien donner au futur officier, au magistrat possible l'instruction nécessaire pour tenir dignement son rang, mais c'est à d'autres qu'il le confiera. Un précepteur coûte trop cher. Il vaut mieux, par le commerce de ceux de son âge, habituer le petit aux nécessités et aux devoirs de la vie sociale.

Donc, à demi-déçu, pour la première fois déjà !, Luc va devenir écolier. En attendant d'être l'élève de l'académie, où, près des casernes récemment construites, Carondelet, écuyer du roi, enseigne aux futurs officiers l'escrime et l'équitation, il sera celui des Jésuites.

Le Collège Royal Bourbon, immeuble de l'ordre, élevait son architecture distinguée dans la rue du même nom, en bordure d'un beau parc — l'ancien Jardin du Roi — parmi de vieux hôtels, dans un quartier rajeuni, qui méritait bien par son étendue, ses avenues droites et larges, son nom de Ville-neuve.



LE PÈRE DE VAUVENARGUES

par C. ARNULPHY

(Musée d'Aix en Provence)

Les Pères y professaient depuis plus d'un siècle au nombre d'une trentaine. L'enseignement comprenait les cinq classes de belles-lettres, les deux classes de philosophie, celle de théologie morale et celle de mathématiques. Au moment où Luc devint l'élève de la maison, la situation de celle-ci était précaire, la ville devait l'aider d'une large subvention, insuffisante cependant.

Cette vie matérielle menacée ne nuisait pas à celle de l'esprit, et l'adolescent bien doué trouva des pédagogues habiles et actifs pour le modeler selon les principes et les méthodes de leur ordre. Sa nature qui devait s'accommoder plus tard de la discipline militaire, à condition que la personnalité n'en fût pas étouffée, accepta l'économie du lieu et se soumit à une règle assez douce qui savait s'adapter au caractère de chacun. Sans doute voyait-il parfois, dans les couloirs, glisser l'homme au fouet, le laïque préposé aux châtimens corporels. Mais ce n'était là qu'un épouvantail, et il est peu probable que le nouvel élève ait tâté des verges. Il n'en eut d'ailleurs pas le temps.

Au moment où il commençait à prendre, malgré sa faiblesse corporelle, une emprise étrange sur ses camarades, alors que, les premiers rudiments dépassés, il allait demander au latin de lui ouvrir le trésor antique, tandis qu'il se faisait une joie de la représentation dramatique où il devait, dans un petit rôle, contribuer avec d'autres acteurs en herbe à la « Défaite du solécisme », un rhume tenace l'obligea à quitter, provisoirement, puis pour toujours, l'école.

Ainsi l'avait ordonné Isnard. Consulté par les parents dont il était le médecin et l'ami, il prescrivait le repos et, autant que possible, la campagne. A ce prix seulement l'organisme fatigué par la croissance reprendrait peut-être le dessus : non sans peine, car des troubles d'intestin en diminuaient la résistance, et les yeux, naturellement faibles, étaient fatigués par les lectures intensives auxquelles les avait contraints une petite volonté qui s'affirmait terrible et tenace.

Aussi ne fallait-il pas moins que l'autorité et le prestige du père et la pieuse tendresse de la mère pour détacher le garçonnet de sa première passion. Sa nature ardente se cabra un instant, puis, sagement, raisonnablement, comme un jeune lutteur qui s'habitue à se vaincre avant de vaincre autrui, il se soumit. Le seuil du collège franchi pour la dernière fois, il suivit la rue quotidienne, témoin de ses premières joies, de ses premiers espoirs d'écolier. Il revit la coquette façade de l'hôtel de Simiane, et passa vite devant l'hôtellerie du Petit Paris, tragique décor du crime commis en 1639 par six hommes masqués, habillés en pénitents noirs. Le mystère venait d'en être levé : Un Magistrat, ami de sa famille, mort en 1709 doyen du Parlement, avait avoué *in extremis* avoir trempé dans ce meurtre, où un fermier royal avait été sacrifié à une de ces tenaces haines familiales qui passionnaient l'ancienne France.

Ce collège, cette rue, ce meurtre encore actuel, sont, pour lui, déjà le passé. Comme plus tard l'officier invalide, le diplomate inemployé, l'écri-

vain méconnu, cet écolier retraité, mûri par son premier échec, s'obligeait à ne plus mâcher sa rancune et à regarder vers l'avenir. Plus clément, peut-être, cette fois, le destin le servirait-il, et, s'il s'y refusait, son énergie saurait le briser ou son habileté le réduire.

*
* *

Ne faut-il pas se réjouir que la maladie qui devait torturer et écourter cette existence si dramatique en ait, par ses exigences précoces, marqué le caractère indélébile ?

En sortant de chez les Jésuites, à moitié livré à lui-même, autodidacte par nécessité, l'adolescent allait trouver, dans le milieu aixois, les éléments de sa formation intellectuelle, et dans le vallon de Vauvenargues, dans son château, dans sa vie solitaire et profonde, les éléments de sa formation morale.

L'antique métropole spirituelle de la Provence brille alors d'un éclat nouveau. Sans renier les troubadours des comtes de Barcelone, ni le mécénat du bon roi René, ni l'Académie d'Henri IV, ni la chaîne des talents qui, par Malherbe, Peiresc et Gassendi, relie Du Vair à Tournefort, la vieille cité, toujours jeune en ce xviii^e siècle adolescent, tire son orgueil et son ornement de ses juges et de ses docteurs. Le Parlement se rehausse d'une Chambre des Comptes, d'une généralité, d'un Hôtel des Monnaies. L'Université embrasse presque

toutes les disciplines, seule manque encore la quatrième faculté.

Mais si les lettres et les arts ne sont pas officiellement enseignés, chacun les estime et les pratique.

« Sculpture et peinture sont encouragées : des Mécènes attirent les Daret et les Vanloo. On collectionne les médailles et les objets précieux, on recherche les manuscrits et les livres rares, et l'on abrite ces trésors dans des demeures distinguées », dont les façades élégantes, les larges escaliers somptueux, les salles harmonieuses et décorées avec mesure, sont pour un jeune aristocrate intelligent autant de leçons d'élégance et de goût.

Les hôtels voient aussi les réunions où les influences se heurtent, où les esprits s'affrontent et s'affinent. Les hauts dignitaires, gouverneur, intendant, archevêque, les aristocrates un peu formalistes, les bourgeois riches et puissants, honorés et souvent redoutés, se donnent mutuellement comme en un défi, le spectacle de leur luxe et de leur culture.

« Dans le décor prestigieux de leurs bibliothèques, de leur galerie et de leurs meubles, ils offrent le modèle d'une société polie, un peu hautaine peut-être, mais dont la morgue même n'est pas sans dignité. La grâce et l'esprit des femmes égalent l'urbanité des hommes. Le charme de leur commerce répand dans la société une douceur infinie », et pour elles, grâce à elles, se répètent souvent brillantes réunions, dîners somptueux, soupers délicats.

Sans parler de Villars, le gouverneur lointain, ni

même de Lebret l'intendant, soucieux d'étaler sa vaisselle et d'assurer son prestige, nombreux sont les salons que put fréquenter le jeune homme et où il se choisit les meilleurs de ses amis.

Leurs silhouettes défilèrent dans la suite de ce récit. Qu'il suffise de citer ici le plus aimé de tous, Fauris de Saint-Vincens, son cadet de trois ans, et le seul que, plus tard, dans ses lettres, il jugera digne du tutoiement. Auprès de lui, le jeune marquis goûta le charme d'un commerce, où le sentiment avait sa large part, mais aussi l'admiration commune des lettres, sinon du droit et des médailles, pour lesquels le futur magistrat et numismate affichait une passion sans nuances. Que de confidences durent se faire ces deux grands enfants au cours des réunions où on voulait bien les admettre ! Quels premiers crayons malicieux durent sortir d'une collaboration fraternelle, sans hypocrisie et sans indulgence !

Mais très vite, ainsi que le révéleront leurs goûts et leurs vies adultes, Vauvenargues dut, dans ce monde, mieux que son ami, sentir la fêlure. Tout en jouissant encore, dans son oisiveté de provincial, dans sa curiosité de petit moraliste nerveux et lucide, de l'attrait d'une société si brillante et si polie, il en saisit bientôt la froideur et la réserve. Le tout-puissant cérémonial le heurta certainement dans ses élans cordiaux et confiants. Le respect pour les puissants, la méconnaissance du vrai mérite choquèrent son sens de l'équité. Et il sentit, sinon encore en lui, au moins autour de lui, flotter et s'insinuer l'anémiant ennui. S'il connut plus tard les

vers mordants du comte de Vence, il dut y retrouver le souvenir de ses premières impressions, impressions durables et que chaque nouveau séjour devait renforcer :

« Dans Aix, l'ennui, dès le lundi,
Vous mène jusqu'au samedi,
Sans vous laisser une heure franche.
En vain, des langueurs du mardi,
L'on espère, le mercredi,
De pouvoir prendre sa revanche ;
Pas plus mercredi que jeudi ;
Bref, on y pleure le dimanche,
Sans avoir ri le vendredi. »

Tableau un peu sombre dans sa causticité, et dont les jeunes gens savaient atténuer les touches trop noires par quelques couleurs plus vives. Ce milieu semblait-il à la longue trop compassé ? On en sortait pour cueillir ailleurs d'autres distractions. Rien de bas ni de trouble. Ni l'un ni l'autre n'auraient pu s'y complaire. Mais un théâtre était là, tout neuf et attirant dans sa décoration fraîche, dans l'agréable mélange d'un public bariolé, dans le déroulement varié de ses spectacles. Corneille, Molière et Racine y alternaient avec l'opéra-comique, et le public, connaisseur et sévère, ne ménageait pas ses sifflets ou ses bravos. C'est là que souvent ils allaient passer leur après-midi.

Au sortir de ces chambrées, les jeunes gens en conservaient la chaleur. Sur le Cours où ils rencontraient d'autres amis de leur âge, ils discutaient sur les mérites des auteurs et des artistes,

mais ces discussions, si passionnées qu'elles fussent, gardaient la courtoisie et la tenue qu'imposaient leur rang, la majesté des arbres, le concert des fontaines, si douces à l'œil et à l'oreille, et la distinction des hôtels, témoins muets de leurs débats. Puis l'on rentrait, par les rues tortueuses qui offraient, à chaque détour, les riches sculptures de leurs portes, la fantaisie de leurs marteaux, les contorsions de leurs cariatides, la fraîcheur humide qu'un huis entr'ouvert laissait filtrer. Saint-Vincens accompagnait, jusqu'à sa maison, Vauvenargues, lequel escortait à nouveau son ami vers sa demeure du Cours, puis quand, après plusieurs trajets, le jour, moins cru, laissait l'ombre se répandre dans l'étroite tranchée des venelles, on se séparait à regret, et notre jeune spectateur, salué par la grimace des trois mascarons qui ornaient depuis peu, face à sa porte, les trois fenêtres du grenier à blé, rentrait chez lui, tout frémissant encore de sa fièvre artistique et littéraire.

Si anodins que soient ces plaisirs, ils fatiguent cependant un corps débile. Ils le fatiguent d'autant plus que l'esprit et le cœur s'y donnent sans mesure, et que l'adolescent se complaît à des impressions épuisantes par leur acuité.

Il faut donc, malgré soi, constater que le médecin avait raison.

Alors, quittant à regret le foyer aixois, le jeune malade se laisse conduire dans le château de ses pères où, à la faveur du silence et de la solitude, il rétablira peut-être l'équilibre rompu.

CHAPITRE III

LE CHATEAU, LE LIVRE ET LE MONT

S'il allait à la campagne, c'était afin d'être seul et de méditer plus profondément quelque chimère. Il était triste, inquiet, rêveur, extrême dans ses espérances.

VAUVENARGUES, *Portrait de Cléon.*

Sans exagérer l'influence du milieu sur la formation d'un génie, il est impossible d'isoler Vauvenargues du cadre austère qui l'enrichit et le fortifia à l'âge où, selon la belle parole de Charron, « l'âme, toute neuve et blanche, tendre et molle, reçoit fort aisément les impressions, et puis ne les perd plus ». Il est donc permis de tracer les quelques traits du paysage qui, pendant plusieurs années, limita l'horizon du jeune homme et ponctua l'évolution de sa vie intérieure.

Reprenons la route déjà connue et pénétrons aussitôt dans le cirque restreint dont le château marque le centre. C'est lui qui d'abord attire l'œil. Rien de commun entre cette demeure et d'autres, plus célèbres peut-être.

L'altièrre gentilhommière de Combourg se mire de haut dans l'étang contigu ; les burgs du Rhin, ruines théâtrales, s'offrent complaisamment sur le piédestal de leurs collines ; Hauteville House domine la mer de ses orgueilleuses verrières, que ne fait point clignoter le soleil. Milly, en revanche, n'est qu'une maison de maître, que le profane négligerait s'il n'avait lu les *Harmonies*. On en dirait autant du mas de Mistral, de « l'hermas » de Sérignan, des mignardes Charmettes et des Jardies, doublement consacrées. Moins prétentieux que les premières, moins bourgeois que les secondes, le château de Vauvenargues est un manoir qui a su s'adapter.

Sur un piton habillé d'arbres, un cube massif se carre, flanqué de deux tours rondes. Leur base élargie s'enfonce solidement dans le sol de la terrasse, leur crête s'égale au toit de tuiles, plat et double, qui écrase la façade. Cinq fenêtres carrées y détachent le rouge de leurs volets sur le bistre du crépissage. Une terrasse, défendue de cinq échauquettes crénelées, laisse tomber sur le chemin de ronde les cinq mètres de ses murailles, bien droites derrière l'étaï des contreforts.

Rien de bien distingué dans cet ensemble ramassé. Et pourtant, d'où vient qu'à l'œil s'impose la race ? Avant tout, du goût que la nature a mis à entourer cette bâtisse. Dans la cuvette rocheuse aux parois presque veuves de végétation, une prairie bordée de saules et de peupliers alimente sa verdure à une source providentielle. Cette eau nourrit aussi les arbres drus de la terrasse. Ornement rare, et d'autant plus précieux dans cette contrée aride. Ainsi,

comme un écrin, ce fond de velours vert rend la pierre plus belle et plus attirante.

Malgré l'ennui qu'il avait de quitter la ville, Vauvenargues ne devait pas résister à cet attrait. Il entra dans le cirque par le col qui se creuse entre une colline pelée surmontée d'un moulin et le plateau rocailleux du Baou, où s'accrochent les maisons du hameau. Il saluait l'humble église, au clocher avorton, et s'engageait dans les lacets de la rampe. Elle le menait, sans fatigue, au pied et au centre de la terrasse, où l'attendait, entre les deux cyprès en sentinelle, la grille ouverte. La pente des larges marches non dallées le plaçait au milieu du terre-plein. Et là, cette élégance qui, de loin, s'imposait, s'affirmait davantage encore.

Arrêté devant le parterre ovale, bordé de buis, à la française, il s'abandonne à la fraîcheur de l'ombre, au concert des fleurs, à celui des eaux, que prodiguent, dans deux vasques symétriques, deux mascarons cracheurs. Leurs faces hilares jaillissent du lierre, robe sombre du perron. L'escalier s'écoule vers l'arrivant, et ses vingt degrés patinés semblent de marbre. La porte peut alors s'enlaidir d'un cintre trop bas, d'une clé de voûte trop longue. Ce n'est là qu'une tache, vite effacée par les colonnes aux anneaux sculptés, par le demi-cintre des baies du rez-de-chaussée, par tous ces détails qui composent, pour l'éducation artistique de l'adolescent, un exemple classique de mesure et d'harmonie.

Là est l'élégance ; mais elle est encore ailleurs. Elle est dans la parure sobre de ce sol provençal que seuls ses fils, de race ou d'adoption, peuvent

chérir. Aussi Vauvenargues va-t-il s'asseoir sur un des bancs de pierre qui s'appuient à la balustrade de la terrasse, d'où son regard et sa pensée s'en vont, à l'aventure, à travers le site.

Vers l'ouest, face au château, par delà l'écran des arbres de la vallée accidentée, où le petit ruisseau de la Cause dessine l'argent de ses méandres, c'est la colline au moulin, vergetée de genêts, derrière laquelle il devine le castel de son ami Saint-Marc, et la Tour de César, cierge à demi consumé, signal désaffecté et témoin des invasions sarrazines ; puis, plus loin, le voile de vapeur qui bout dans la plaine, comme la chaude haleine de la ville.

Au nord, à sa droite, le Baou, tout proche, rocailleux et ingrat, domine de peu la chenille malingre du village et rejoint, vers l'est, les contreforts boisés du Sambuc, vraies Thermopyles où la vallée s'étrangle en un dangereux couloir.

Mais ce qui l'attire surtout, dans ce cadre austère, c'est, au midi, la haute silhouette du Roi du Cirque, le mont historique, Sainte-Victoire. Derrière la reposante et verte colline du Défens, chevelue de pins, parée de kermès et de buis, parfumée de plantes aromatiques, le trapèze pelé du géant aride érige ses cinq cents toises comme un défi ou une offrande. Défi à ceux qui voudraient tenter l'escalade de ses flancs crevassés ; offrande à Dieu, dont la présence s'affirme par l'immense croix, plantée parmi les débris du temple construit, il y a plus de deux mille ans, en souvenir de la défaite des Cimbres et des Teutons.

Le jeune seigneur ne relèvera-t-il pas un jour le

défi ? Il ne serait point le premier. N'avait-il pas, une nuit d'avril, entendu passer la bruyante procession annuelle des Pertuisiens ? N'avait-il pas vu leurs feux aériens, qui annonçaient à ceux de la Durance que la crête était atteinte et la victoire une fois de plus commémorée ? Car il n'était pas encore venu d'érudits pour déflorer le Mont Sacré, en enlevant à son nom son sens historique. Ce sens, Vauvenargues, plus qu'un autre, l'acceptait d'enthousiasme, fier déjà, dans son cœur de futur soldat, de la gloire qu'il consacrait, et dont il sentait naître le désir, sur ce sol chargé d'histoire, devant ce mur glorieux qui enseignait l'exaltation. Il s'élevait par lui vers Dieu, non en une prière chrétienne au Dieu d'amour, mais en un souhait fervent et confus de se voir animé et couronné un jour, bientôt peut-être, par le Dieu des batailles. Oui, cette montagne provençale méritait bien son titre de « *buono nourrico* » ; si les bûcherons y gagnaient leur pain dans les parties boisées, l'aristocrate oisif et ambitieux puisait en elle le remède à son oisiveté, l'aliment de son ambition.

Mais l'exaltation veut de l'espace : il ne suffit point de monter, il faut s'étendre. Tâche impossible dans cette cuvette où l'on doit, tôt ou tard, retomber. Cadre déconcertant, qui attire et qui déçoit. Il attire par sa lumière même, la rudesse de ses tons et de ses détails, la forte harmonie de ses ensembles. Il déçoit, car on l'a, malgré tout, vite épuisé, et il barre la route, et il coupe l'envol. Mais cette déception est bienfaisante ; car, maintenue par l'impitoyable rempart circulaire, la jeune âme, avide de

se prodiguer, ne jette pas au hasard et vainement ses feux : elle les concentre, elle les avive ; et ce brasier ardent alimente la flamme intérieure.

*
* *

Cependant, pour ne point brûler à vide, ou consumer dangereusement un organisme de quinze ans, cette flamme a besoin d'un stimulant qui l'attise en la dirigeant. Cet excitant modérateur, le jeune solitaire, limité par l'horizon, saura le trouver tout près de lui, dans le château qui abrite sa famille et ses livres.

Suivons donc notre jeune homme sous la porte centrale qui s'ouvre pour lui. Il foule les larges dalles du vestibule et pénètre dans l'appartement. Les hautes cheminées, les plafonds en bois peint, les meubles précieux du ^{xvi}^e siècle, les murs où alternent tapisseries, armures et tableaux, avivent son orgueil de caste en lui rappelant le passé somptueux et lointain de sa race.

Mais il est deux pièces qu'il préfère et où il s'attarde : le réduit et la bibliothèque. Le réduit tire son nom, par antiphrase, de l'immensité du local. Cette salle d'armes a vraiment grand air, avec ses cuirs dorés, sa cheminée monumentale, signée des armes familiales — fascé d'azur et d'argent, de six pièces au chef d'or —, le gypse sculpté dont s'agrémentent, dans le style noble du grand siècle, le dessus des doubles portes. Mais cette noblesse est faite aussi de vétusté : la légende locale ne rattache-t-elle pas la pièce à un château-fort construit sous la domination

romaine et qui, depuis, successivement transformé, a vu passer de nombreux maîtres, dont les moins glorieux ne sont pas, après les Comtes de Provence, les seigneurs actuels ? Car pour Luc, cette salle est noble surtout d'avoir entendu, pendant son enfance, des récits qui la magnifient à jamais. Il n'est pas de grands hommes qu'au feu ; et un Villars, le héros de Malplaquet et de Denain, a mérité qu'un Vauvenargues, simple consul, lui donnât une éloquente leçon de courage civil. Par quoi les deux hommes s'égalent.

Cette salle était donc la fierté de l'adolescent. Elle était aussi le théâtre de ses causeries et de ses jeux avec ses frères. Laissant à leurs travaux d'aiguille et à leurs exercices de piété leur mère et leur jeune sœur, qui devait mourir plus tard, à Marseille, sous le voile des Carmélites, Luc et ses deux cadets éprouvaient déjà dans leurs ébats leur vocation naissante.

Nicolas-François-Xavier, de quatre ans plus jeune que son aîné, annonçait par son sérieux, son goût minutieux de l'ordre, une certaine emphase, le futur magistrat, qui saurait porter, cinquante-cinq ans après son père, avec autant de dignité, sinon d'héroïsme et d'éclat, le nom des Clapiers dans la charge de Premier Consul et Procureur du pays de Provence. Sans doute devait-il être aussi capitaine au Régiment de Flandre, mais par tradition seulement, et pour en sortir.

Chez Antoine, le cadet, tout au contraire laissait deviner l'officier futur : son ardeur concentrée, la brusquerie de ses élans, son goût des beaux récits,

son ingéniosité à faire de la vaste salle un champ de bataille où Luc lui donnait la réplique, en une entente d'autant plus parfaite qu'elle était moins concertée. Leurs deux natures s'attiraient, s'accordaient, se pénétraient. Et quand ce frère aimé, jeune capitaine de 25 ans au Régiment de Flandre, fut tué en Corse pendant la guerre de 1741, ce fut, pour l'aîné, un déchirement profond. Il n'est, pour s'en convaincre, qu'à relire la lettre où il dit à un ami la qualité de son deuil : « Si vous aviez connu mon frère, vous l'auriez regretté aussi. Il avait des qualités qui pouvaient le faire aimer ; un sens droit, un très bon cœur, un naturel très sensible pour tous ceux de sa famille, et capable d'amitié et de beaucoup de vertus. Tout cela ne paraissait point : il ne savait rien affecter, il n'avait aucun des dehors qui préviennent d'abord le monde ; il ne s'en souciait point. On l'aurait trouvé trop simple, trop nu, trop froid, trop modeste parmi de certaines gens ; mais cela venait en lui d'un fond de modestie, de bonté, de vérité, qui devait lui attacher les gens qui le connaissaient, et qui l'aurait fait estimer de tous ceux qui ont assez d'esprit pour sentir le naturel et en connaître le prix. Je l'aimais sensiblement et il m'aimait bien aussi. J'ai été pénétré de sa mort, et comme si je ne devais point mourir moi-même, et comme si j'eusse dû jouir de sa vie, de son amitié, et de son bon caractère pendant une éternité. »

Emouvant portrait et doublement précieux : car il fait connaître à la fois le modèle et son peintre. Vauvenargues aura peu de touches à changer quand, s'observant lui-même, il composera sous nos yeux

un de ses doubles, Cléon ou Thyeste. Ce qu'il regrette chez son frère est précisément ce qui le rend lui-même original et séduisant : le goût du simple et du vrai, une discrétion un peu froide, faite plus de modestie que d'orgueil, une sensibilité généreuse, mais secrète.



Est-ce avec ce compagnon qui lui ressemblait plus qu'un frère, qu'il a découvert Plutarque ? Etaient-ils deux dans la librairie — l'autre pièce préférée de Luc, permise maintenant par le père, — quand un bienfaisant hasard mit dans ses mains de seize ans l'ouvrage nécessaire à l'éclosion de son génie ?

Depuis longtemps il le flairait. En quête d'un gibier de choix, il avait, au hasard des rencontres, absorbé, avec un plaisir inégal, les ouvrages poussiéreux et souvent ardues que les rayons tendaient à son infatigable curiosité. Cette ténacité méritait récompense. Une plus longue dispersion eût été nuisible. D'autres auraient, depuis longtemps, envoyé au diable généalogies et traités de chasse, grimoires et parchemins. Lui déjà fléchissait. L'heure de Plutarque était venue, ce Plutarque qui allait, comme il avait fait et devait faire pour tant d'autres, le révéler enfin à lui-même.

La révélation fut soudaine, et profonde la secousse. Dix ans après, il en gardait l'impression aussi vive qu'au premier jour.

« C'est une touchante lecture, j'en étais fou ; le



génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints. Je pleurais de joie lorsque je lisais ces vies ; je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agétilas, et autres ; j'allais dans la place de Rome, pour haranguer avec les Gracques et pour défendre Caton, quand on lui jetait des pierres. »

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, la Providence, qui venait de lui ouvrir Plutarque, fit tomber, au même moment, dans ses mains, une traduction de Sénèque, « puis des lettres de Brutus à Cicéron, dans le temps qu'il était en Grèce, après la mort de César. »

« Ces lettres, ajoute-t-il, sont si remplies de hauteur, d'élévation, de passion et de courage, qu'il m'était bien impossible de les lire de sang-froid ; je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi : j'étouffais, je quittais mes livres, et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse en courant de toute ma force, jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion. »

Gardons cette vision d'un Vauvenargues de seize ans, frémissant, jusqu'au malaise, du contact magnétique avec ce passé prestigieux qui fit de lui un philosophe homme d'action. Car il devint, pendant deux ans, « stoïcien, de la meilleure foi du monde, mais stoïcien à lier ». Il eût voulu « qu'il lui arrivât quelque infortune remarquable, pour déchirer ses entrailles, comme ce fou de Caton, qui fut si fidèle à sa secte ».

Vœux plus tard amplement comblés : Ses infor-

tunes devaient dépasser son espérance. Mais il ne déchira pas ses entrailles. Il fit mieux : il sut vivre jusqu'à trente-deux ans en appliquant, avec un courage discret, la devise du Portique : Supporte et abstiens-toi ! Supporte les souffrances, les déceptions, les disgrâces physiques et morales. Abstiens-toi de tout vice, de toute passion honteuse, mais non d'envolée, de confiance malgré tout, d'espoir quand même. Et, par un éclectisme inconscient, il emprunta au Lycée son culte pour la vie active, à l'Académie son idéalisme, tempérant ainsi la raideur et l'intransigeance stoïciennes de Caton, cette idole passagère de son adolescence.

D'ailleurs, à cette époque déjà, son esprit raisonnable eut bien vite rejeté le suicide, solution trop commode et trop veule. L'aptitude au risque, l'aspiration à la souffrance, comment les satisfaire mieux qu'en bravant la mort par une vie dangereuse ? « La pensée de la mort nous fait oublier de vivre ». Vivons par l'action, seul moyen d'exprimer pleinement notre être et d'assouvir nos passions nobles.

Reste à trouver les moyens d'agir. L'adolescent les cherche avec l'ardeur confuse de la puberté, qui lui fait habiller en victoire antique une maîtresse idéale, ou même figurer un fantôme sans sexe, tel qu'il l'évoquera plus tard à propos de la mort d'un ami : « Je t'aimais, même avant de pouvoir te connaître. Je n'ai jamais aimé que toi. Mon imagination séduite m'en faisait l'aimable peinture. J'ignorais ton nom et ta vie, et mon cœur t'admirait, te parlait, te voyait, te cherchait dans la solitude. »

Cet inconnu, être ou chose, vers lequel il tend, le

livre va le révéler sans peine à cet enfant précocement mûri : ce n'est plus un écolier qui, son Plutarque en main, erre dans le décor complice du château et du site, c'est un nouveau Brutus, digne de l'ancien, et qui couve son rêve.

En attendant qu'il le réalise à la faveur de la vie militaire, il en éprouve en lui-même, les ressources, par l'examen de conscience, par de courtes rédactions où sa jeune éloquence s'entraîne à imiter, et, peut-être, à égaler celle des héros antiques, par des dialogues où il baptise ses frères César, Cicéron, Caton, voire Lentulus ou Catilina, et leur donne la réplique dans son personnage favori.

Parfois le dialogue devient monologue, et, tout haut, le fidèle réunit les éléments de son adoration en quelques phrases dont il n'aura pas de peine à se souvenir plus tard pour expliquer les raisons intimes de son culte : « Il n'y a que l'action du cœur qui puisse remuer le cœur ; dans Brutus, l'âme se fait sentir partout, et semble marcher toute seule. Si sa main trempa dans le sang, c'est qu'il avait pris pour règle de faire, toute sa vie, ce qu'il y avait de plus grand et de meilleur ». Cette âme, il la guette et l'admire, en étudiant dans Plutarque la vie et la mort de son héros.

Cette admiration n'est pas exclusive. Si Vauvenargues se sent prêt, comme son modèle, à poignarder un tyran ou à le défendre, selon les commandements de sa conscience ou les besoins de la société, il s'exalte aussi aux exploits moins subtils d'autres Romains de marque, de Marius par exemple, l'homme nouveau, soldat né, imperator

consacré par maint triomphe, ce Marius dont, après Plutarque, lui parlera Sainte-Victoire, quand il répondra, par l'escalade, à l'appel du géant.

* *

Le voici enfin au sommet, debout, près du monastère. Va-t-il s'abandonner au soudain enchantement des choses ? D'un côté c'est la plaque sombre de la mer, et la dentelure de l'Etoile ; de l'autre, ce sont les neiges des Alpes et les pierres du Ventoux, sur lesquelles le soleil fait, pour lui, jouer ses feux. Vainement. Devant cette invitation du paysage, qui arracherait à un Hugo, à un Renan des accents lyriques, et dicterait à un autre Rousseau une Profession de Foi du Vicaire Provençal, Vauvenargues demeure froid. Ce qu'il aime dans la nature ce n'est pas la nature elle-même ; c'est l'homme qui l'habite, l'homme d'autrefois ou d'aujourd'hui, celui dont lui parlent les livres, celui qu'il veut observer pour le connaître et peut-être le dominer. Aussi, son Plutarque en main, se penche-t-il sur le théâtre de la victoire, pour la comprendre et la commenter.

A ses pieds, tout près, presque à pic, s'étale le décor historique, qu'il peuple selon le déroulement des pages connues. Il n'a pas de peine à reconstituer, dans la vaste plaine nue, l'effroyable carnage. Il voit l'Arc, maintenant si attirant par la verdure de ses rives, rougi du sang des Barbares. Devant lui gisent les cent mille cadavres qui pourriront sans sépulture, près du village de Pourrières, au nom

sinistrement évocateur. Et le futur soldat, qui aimera la guerre, mais tempérée d'humanité, ne peut lire sans frémir le détail suivant, négligemment rapporté : « Les Massaliotes imaginèrent d'enclore leurs vignes avec des haies faites d'ossements humains, et la graisse produite par la décomposition des cadavres pénétra si profondément dans la terre que, l'été suivant, les arbres produisirent une quantité incroyable de fleurs et de fruits. »

Est-elle vraiment glorieuse, se demande-t-il, la victoire qui s'achète de tant de sang ? Sans doute est-ce celui d'un ennemi sauvage ; mais bien des Romains périrent aussi. C'est pourtant cette victoire qui sauva Rome et prépara sa grandeur. Triste destin que celui des armes, qui n'assure la vie que par la mort ! Gloire mêlée du conquérant, à la fois tueur et sauveur d'hommes ! Ne s'avilit-il pas à ce métier ? Et que penser d'un Marius, à qui cette hécatombe ne suffit pas, et qui, dans l'abîme voisin du Garagäi, précipite, à la demande de la sibylle Galla, cent prisonniers ? Quelle belle tâche ce serait pourtant de vaincre sans violence, de dominer sans dommage, de s'imposer par sa vertu, d'être « maître de soi comme de l'Univers » !

Et du haut de sa montagne, son Plutarque refermé, il regarde à nouveau l'horizon, d'un œil plus ardent. Est-ce l'artiste ou le poète qui s'éveille ? Non. C'est l'ambitieux qui prend conscience de son ambition. Devant cette parcelle du monde dont l'altitude lui donne l'illusion d'être le chef, c'est le monde entier qu'il veut. N'est-il pas un mont plus sublime, d'où l'on embrasse plus de terres ? L'as-

ension en sera rude : tant mieux. La récompense est au haut. Et, même ne triompherait-on pas, ce n'est pas le succès qui importe, c'est l'effort. Devenir meilleur soi-même, pour rendre les autres tels, et les diriger à son exemple, il n'est pas de plus beau but de vie.

Grisé par son rêve, Vauvenargues se tend vers la carte vivante, proie toute proche, et qu'il n'a qu'à saisir. Un à-pic de trois cents toises le rappelle à la réalité. Il s'y replonge à regret et regagne, par le chemin sans risques, sans beauté, le fond de la cuvette où, point rose dans la verdure, le château agace son regard. S'en contentera-t-il désormais ? Non, car il sent qu'ailleurs est son destin. Il vient d'en avoir, dans son ascension, dans sa contemplation muette, l'image et la promesse.

Il ne sait pas encore que ce retour, cette descente monotone sont un symbole aussi, celui de l'ambition déçue, des échecs répétés, de l'irrésistible glissement vers la mort.

CHAPITRE IV

DU CHAMP DE BATAILLE AU CHAMP DE MANŒUVRE UN « PÈRE » DE VINGT-DEUX ANS

Aimez votre Patrie, aimez le roi,
aimez la gloire. La passion de la
gloire m'a soutenu dans la carrière
difficile que j'ai parcourue.

Soyez le soutien et l'ami des
jeunes officiers.

Aimez les vieux bas-officiers, les
anciens soldats. Consultez-les quel-
quefois.

Lettre du Maréchal DE BELLE-ISLE
à son fils le Comte DE GISORS.

A qui le demande, les archives du Ministère de la
Guerre adressent la copie suivante :

Elat des Services du Capitaine de Vauvenargues :

Lieutenant en 2^e au Régiment du Roi (Infanterie) le
15 mars 1735.

Lieutenant le 22 mai 1735.

Capitaine le 23 août 1742.

A quitté, remplacé à sa Compagnie le 16 mars 1744.

Campagnes 1735 — Italie.

» 1741-42 — Bohême.

» 1743 — Rhin.

Quelques dates, trois noms propres; tel est le résumé laconique d'une vie militaire, courte, mais pleine.

Elle commence dans la joie. C'est d'abord la fougue du départ, l'ardeur du novice, gourmand de gloire, tout prêt aux grands faits d'armes.

Les circonstances semblent favorables. L'électeur de Saxe Auguste II, roi de Pologne, vient de mourir. Aussitôt chacun de s'armer pour empêcher le voisin de s'asseoir sur ce trône vacant. Autriche et Russie veulent barrer la route au client de la France. Malgré elles Stanislas Leczinski est élu. Et c'est la guerre déclarée à l'Autriche par Chauvelin. Il trouve en Italie deux alliés : les Espagnols et le roi de Sardaigne. Depuis longtemps celui-ci pressait Louis XV d'intervenir. Un pacte est conclu : les Français recevront de lui le Duché de Savoie, en échange du Milanais ; l'Espagne prêtera des troupes si nous l'aidons à conquérir pour Don Carlos, déjà Duc de Parme, le royaume des Deux-Siciles. Il n'y a plus qu'à attaquer.

C'est ce que fait, en octobre 1733, l'octogénaire Villars, avec une jeunesse étonnante, qui dut fasciner le nouvel engagé au Régiment du Roi. A la fierté de servir sous les ordres du héros de Denain s'ajoutait celle d'appartenir à un corps d'élite. Il en arborait, non sans coquetterie, l'uniforme élégant qui faisait oublier l'irrégularité de son visage et la gracilité de son corps : « le tricorne noir posé sur la perruque à catogan, l'habit blanc à doublure, veste et parements bleus, la culotte bleue, le tout rehaussé d'agréments et de boutons dorés avec bran-

debourgs aurore ». L'étreonner en traversant les Alpes et en foulant les plaines lombardes, c'était plus que n'en pouvait souhaiter un humaniste autodidacte, féru de Plutarque. Il allait donc, comme plus tard Rousseau, son frère en admiration antique, réaliser « les espoirs enchanteurs » de son adolescence « et la pensée de suivre Hannibal à travers les monts le ravissait aussi comme une gloire au-dessus de son âge ».

Villars ne le déçut pas. Sa dernière campagne fut, sinon la plus glorieuse, du moins la plus foudroyante : en moins de trois mois, la Lombardie, sauf Mantoue, était conquise, et le roi de Sardaigne prenait le titre de Duc de Milan. Villars pouvait mourir. Coigny et Broglie n'avaient qu'à prendre son étendard pour conduire les troupes à de nouveaux succès. A leur suite, Vauvenargues s'élança contre les Impériaux, et contribua aux sanglantes victoires de Parme et de Guastalla. Il put en comprendre l'heureux effet en voyant don Carlos couronné à Naples, d'où les Autrichiens avaient fui. L'année suivante, le Régiment du Roi s'illustrait encore au passage du Mincio. Il n'y avait plus qu'à signer, en octobre, les préliminaires de paix, que devait confirmer, trois ans plus tard, le traité de Vienne : Stanislas recevait la Lorraine, qui reviendrait après sa mort à la France.

Ainsi Vauvenargues avait, pour sa modeste part — il était depuis peu lieutenant — travaillé à rendre sa patrie plus vaste et plus grande. Mais surtout, il revenait grandi lui-même de cette course victorieuse, où il avait connu ses premières et plus

pures joies militaires. Comme les héros de Mari-gnan et de Pavie, il avait, les armes en mains, découvert l'Italie. Il l'avait parcourue des mêmes foulées impatientes que, plus tard, les soldats de Bonaparte à Arcole et à Rivoli ; que, plus tard encore, les combattants de Magenta et de Solférino. L'armée de Villars venait de sceller, une fois de plus, par-dessus les Alpes, l'union des deux sœurs latines, et d'affirmer la mission généreuse du peuple champion de l'idéal.

Vauvenargues en tirait, pour sa part, un légitime orgueil tandis que son régiment, rendu inutile par la victoire, regagnait la France en 1736.

Tout ébloui encore, il ne vit pas que sa vie changeait : Besançon, Verdun s'embellissaient pour lui du souvenir des cités italiennes, traversées en coup de vent, toutes brûlantes de fièvre victorieuse. L'image des palais entrevus effaçait la laideur de la caserne quotidienne, et les manœuvres sur les plateaux lorrains pouvaient évoquer avec un peu de complaisance, l'animation de la vie en campagne.

Mais, quand les mois deviennent des années, quand de 1736 à 1741, on passe de Besançon à Arras, d'Arras à Compiègne, de Compiègne à Châlons et à Reims, de Reims à Verdun, de Verdun à Salins, de Salins à Metz, de Metz à Nancy, pour revenir à Arras où se ferme pour lui le cercle étroit et monotone des garnisons, il faut bien s'éveiller de ce rêve trop bref. La gloire militaire est-elle à si haut prix, qu'elle doive se payer après coup d'une telle interminable banalité ? A moins que ce ne soit un purgatoire qui annonce un paradis, celui

d'une seconde campagne, où il pourra, capitaine cette fois, chef, père d'une troupe d'hommes, conquérir la vraie gloire ?

A cette double question Vauvenargues ne veut pas répondre, du moins par des mots. L'action est plus éloquente ; et l'on peut agir, même quand l'ambiance semble vouloir étouffer l'action. Si l'on veut vivre, il faut agir, il faut lutter.

Les adversaires ne manquent pas : la petite ville elle-même, avec ses vues bornées et ses passions mesquines ; l'ennui et ses conséquences : paresse, mollesse, dégoût, cécité intellectuelle ; l'ennui et ses palliatifs : beuveries, jeu, luxe, amours faciles ; surtout la vie de quartier, mécanique dans son déroulement prévu, qui impose des tâches sans envolée, le commerce de compagnons médiocres.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas eu, parmi les officiers, d'esprits distingués et de nobles cœurs ? Non pas, mais « comme le service militaire, pour les gentilshommes, est moins une fonction qu'une prérogative inhérente à leur état, il est aussi difficile de retenir l'officier à son régiment que le prélat à son diocèse. Un noble veut bien servir le roi, mais, quand la campagne est finie, il laisse aux officiers de fortune, lieutenants-colonels, majors, aide-majors, pauvres hères qui n'ont que la cape et l'épée, le soin des détails et de l'administration intérieure du régiment », d'ailleurs réduit à des effectifs squelettiques. Il part alors, soit à Versailles, soit dans ses terres où, parfois, il reste définitivement, dès qu'il a obtenu la croix de St-Louis, et ne

fait que de brèves apparitions pour les fêtes, réceptions, revues d'apparat. Il écourte ainsi, de lui-même, les six mois de présence au corps que de trop généreuses ordonnances lui accordent. Mais, parmi les officiers gentilshommes, il en est de trop pauvres ou de trop consciencieux, pour se permettre ces absences, qui sentent la désertion. Vauvenargues est du nombre. Il reste donc et s'intéresse, autant qu'il peut, à son métier.

Toutefois, s'il est facile de mener une compagnie au feu, il l'est moins d'en assurer la vie journalière et terre à terre. Au feu, il n'est besoin que de bravoure ; à la caserne, il faut d'autres vertus plus méritoires, la minutie, la ponctualité sèche, le goût des détails, dont Vauvenargues, loyalement, se reconnaît dépourvu. Il avoue son peu de plaisir « à faire distribuer de la paille, à mettre en prison un soldat qui n'a pas bien mis sa cravate, ou à donner des coups de canne à l'exercice. » — « Je m'ennuie, dit-il à un ami, de traîner mon espton dans la boue, à la tête de vingt hommes, et de faire ainsi amende honorable dans les rues, avec la redingote et la pluie sur le dos ». Nous l'approuvons presque. Il y aura toujours, pour les petits emplois, de petits hommes. A la corvée suffit l'adjudant.

Aussi bien Vauvenargues ne méprise-t-il pas tout dans sa fonction. Il la conçoit noble et humaine. Il pense que les hommes qu'on lui confie lui appartiennent, non comme des choses, mais comme des êtres dont il répond, dont il doit assurer le bien-être et le bonheur. Il a fort à faire.

Qu'est-ce que le soldat d'autrefois ? Un dévoyé certes parfois, sinon un bandit, mais, le plus souvent, un malheureux et une victime. Qu'il suffise de rappeler la honte du racolage ou les injustices de la Milice. Une fois au corps, y a-t-il, pour ces engagés malgré eux, quelque compensation à la violence qu'on leur a faite ? Passe encore quand ils sont logés chez l'habitant. Même si celui-ci leur fait sentir la mauvaise humeur que lui inspire cette hospitalité forcée, mieux vaut l'accueil renfrogné d'un civil que la prison de la caserne. Car c'en est une, ou presque : on n'en sort qu'à certaines heures, sans pouvoir dépasser des limites assignées, sous peine d'être arrêté et envoyé à la chaîne des déserteurs. Dans les locaux, ni air ni lumière, une promiscuité répugnante.

« Il est affreux, écrit un commissaire des guerres, de loger les soldats dans de petites chambres basses, mal aérées, humides, malsaines, en face d'égouts où séjournent des eaux croupissantes, de mettre dix-sept lits dans une petite chambre, et surtout trois soldats dans un petit lit », et quel lit ! : « beaucoup de couchettes sont mal assemblées et pourries par les pieds. Les paillasses sont en lambeaux, les matelas mal garnis, les fournitures mal fabriquées ». Bref, les malheureux sont « logés comme des porcs, à demi nus, mourant de faim ».

Car la nourriture, à l'entreprise, comme le couchage, est, par là-même, indigne.

Débilité par ce régime infâme, le soldat tombe-t-il malade ? On le porte à l'hôpital, sans précaution, sur le plancher d'un chariot. Et il y croupit,

dans un abandon presque complet, jusqu'à ce qu'il crève.

Pour oublier ou atténuer ces misères, il n'est pas de compensation pécuniaire. La solde est dérisoire et quelques séances de taverne l'ont vite engloutie. C'est alors qu'intervient la pitié, la libéralité, l'humanité du jeune officier. Laissera-t-il souffrir ses hommes ? Il ne pourra restaurer leur quartier, ni mettre à la raison les brigands qui les affament, mais il leur ouvrira sa bourse et son cœur. Et sans se soucier de savoir si ses maigres revenus suffiront à tant de largesses, il donnera, sans compter.

La libéralité de Vauvenargues est faite non d'insouciance ou de snobisme, comme celle de ses camarades, mais à la fois d'élan et de raison. « La libéralité, dit-il lui-même, est une occasion de se faire aimer, d'acquérir une considération utile et légitime... Même si notre fortune est médiocre, apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, et faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs. »

Son cœur fut souvent tenté, car il donna beaucoup, mais avec discernement et avec tact, soulageant « ces misères cachées », qui lui ont arraché plus tard des accents pathétiques. Il s'attira ainsi l'attachement respectueux des plus rétifs d'entre ces simples, qu'il sut apprivoiser, civiliser et qui l'en récompensèrent par cet admirable titre de « Père ».

Ce surnom, ses camarades l'adoptèrent aussi, pour désigner ce compagnon de leur âge, qui les dépassait pourtant de toute sa maturité précoce, de

son expérience déjà solide, de cet ascendant naturel qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, mérites qui, en d'autres temps, eussent fait de lui un chef de parti.

Ce n'est pas qu'il n'ait, au début, partagé leurs vains divertissements. Certes, il n'aima jamais le jeu, et ce n'est pas à la bassette ou au pharaon qu'il s'endetta. Les beuveries non plus ne le retinrent pas. La faiblesse de son organisme ne lui aurait pas permis ces excès. Il laissait aussi à d'autres les farces gauloises qui, trop souvent, dégénéraient en bagarres et en duels. Et si les abonnements de comédie, les chevaux de ronde et l'auberge de bon ton ébréchaient fortement sa pension, il ne se ruinait pas, comme certains, en fards et en dentelles.

Mais il est d'autres entraînements dont témoignent quelques vers adressés par lui à Voltaire, poésies grivoises que leur auteur s'excusera plus tard d'avoir commises et qu'il mettra sur le compte de son extrême jeunesse. Donc Vauvenargues, comme ses frères d'armes, connut les assouvissements faciles du désir, fruits du désœuvrement et des rencontres d'auberge. Mais ce ne fut là qu'une folie passagère, et dont il eut très vite le dégoût. Ses notes, sa correspondance en témoignent et il n'y aura qu'à réunir plus loin ses observations sur l'amour pour voir que, sur ce point, comme sur bien d'autres, il différa très vite de ses compagnons.

Cependant, si vains que soient le plus souvent ceux-ci, il ne se déplaît pas trop parmi eux. Il y a d'abord, dans leur cercle, quelques visages connus,

qui lui rappellent sa Provence natale et son adolescence aixoise.

C'est Meyronnet de Saint-Marc, dont la terre touche la sienne ; le duc de Durfort, prodiguant sourires et révérences, pour gagner tout le monde, et y réussissant avant de le vouloir, car il est jeune et doué d'une très jolie figure ; c'est de Bras ; c'est le major de Lagrolet ; c'est Crillon « charmant mais superficiel, se souciant plus de plaire que d'être estimé » ; c'est Chambona, colonel du Maine, commensal intermittent « qui a un son de voix et des manières composées », et dès sa jeunesse, n'avait rien qui fût à lui, pas même son esprit. Enfin, surtout, c'est le marquis de Villevieille, « le cher *baron* », châtelain de Sommières en Languedoc, son préféré, malgré la différence d'âge et l'éloignement relatif de leurs domaines, vains obstacles à la durée d'un commerce que la mort seule interrompra.

Avec eux tous il parle, sans regret ni enthousiasme, de la province commune et lit les lettres qu'il en reçoit, surtout quand elles sont signées Mirabeau. On commente les petits potins de la petite ville et les succès féminins du pétulant marquis, la plupart des auditeurs avec une légèreté ironique, Vauvenargues avec sa mélancolique gravité, tempérée d'un demi-sourire,

Ces jeunes gens lui font revivre un peu de son passé. Mais ils lui offrent surtout des modèles d'humanité et enrichissent peu à peu la galerie de portraits que ce nouveau La Bruyère aime à buriner secrètement. Au château déjà il crayonnait. Dans

les loisirs forcés des garnisons, ces rédactions deviennent quotidiennes, et il confie au papier le journal de ses observations, les mouvements de sa vie intérieure, Ainsi s'amassent des documents qui peut-être un jour trouveront leur emploi. Ce travail d'écriture joint à l'utilité de former le style et de tremper la pensée, l'agrément de créations, où l'apprenti moraliste s'efforce à retrouver le pittoresque et la vérité cruelle de la vie.

Pour ses compatriotes, il atténue les touches et sa clairvoyance est indulgente. Mais les autres, les anonymes, sont sévèrement crayonnés. Avec eux, point de ménagements, et l'âpreté dont il les dépeint montre combien peu ces fantoches avaient répondu à son attente. Le type en est Pison l'Impertinent, « jeune homme ambitieux et sans mœurs, sans pudeur, sans délicatesse, d'un esprit hardi, mais peu juste ; plus intempérant que fécond, et plus laborieux que solide ; patient néanmoins, complaisant, capable de souffrir et de se modérer, très brave à la guerre où il avait mis l'espérance de sa fortune, et propre à ce métier par son activité, par son courage et par son tempérament inaltérable dans les fatigues ; trop ami cependant du faste, engagé par ses espérances à une folle et ruineuse profusion ; accablé de dettes contre l'honneur ; peu sûr au jeu, mais sachant soutenir avec impudence un nom équivoque ; sachant sacrifier les petits intérêts et la réputation même, à la fortune ; incapable de concevoir qu'on pût parvenir par la vertu ; privé de sentiments pour le mérite, esclave des grands, né pour les servir dans le vice, pour les suivre à la

chasse et à la guerre, et vieillir parmi les opprobres, dans une fortune médiocre.»

Il ne semble pas qu'aucun de ces modèles ait été pour lui autre chose qu'un modèle. Gravés en quelques traits, ou miniaturés avec minutie, ils ne défilent que comme des comparses dont on n'a pas à faire grand état dans l'économie de sa vie intérieure.

Et pourtant, c'est sur eux qu'il essaie son ascendant. Dans les entretiens sérieux où ils lui donnent la réplique, plutôt que dans les conversations frivoles et décousues qui paralysent aussitôt sa verve, le diplomate en herbe éprouve cet « esprit de manège » qui n'est pas autre chose que l'art de séduire par la bonté et de dominer par la vertu, et dont il a donné une définition fouillée et pénétrante.

C'est sur eux aussi qu'il éprouve sa libéralité, en donnant ou en prêtant largement, dût-il en être lui-même gêné, à ceux d'entre eux qui le méritent. « Mais lorsque quelqu'un qui entend parler de sa générosité, prétend en faire sa dupe, comme c'est l'ordinaire des coquins qui se croient toujours plus fins que les honnêtes gens, Varus (lisez Vauvenargues) qui sait démêler les pensées les plus secrètes, et qui connaît à fond les hommes, pénètre aisément l'intention de celui-ci, et se plaît à le jouer. Au lieu de lui donner le temps de faire sa proposition, il le devance et lui dit : « Hé ! mon ami, vous sortez bien matin de chez vous ? Auriez-vous quelque affaire un peu pressée, et cherchiez-vous, par hasard, un honnête usurier ? Vous aurez, par ma foi, bien de la peine, car je sais des gens qui,

depuis trois semaines, cherchent 100 pistoles, et ne les peuvent trouver, avec des gages ». Le fourbe, qui est honteux et embarrassé d'être deviné, car le moyen de démonter un homme qui est préparé, c'est de le prévenir, le fourbe répond qu'à la vérité il a perdu de grandes sommes au jeu depuis quelques jours, mais qu'il est assez heureux pour avoir payé. Content de l'avoir dérouté, Varus feint de le croire, et lui parle le plus civilement du monde ; mais ils sont déjà levés et près de la porte, lorsque l'emprunteur, qui a regret de sa mauvaise honte, et qui est d'ailleurs un peu remis par les assurances de Varus, lui dit : « Je suis fâché d'avoir payé un tel, car il ne me reste pas un écu ; si vous pouviez me prêter quatre pistoles, je vous les rendrais demain matin. » — « Hé ! mon ami, reprend Varus, est-il possible qu'un homme comme vous ait besoin de quatre pistoles ? Comment vous laissez-vous réduire jusque là ? et à quoi vous sert d'avoir tant d'esprit ? qu'en faites-vous ? où l'employez-vous ? — Je ne sais trop, mais vous me ferez très grand plaisir si vous voulez me prêter ces quatre pistoles. — Oh ! pour cela, mon bon ami, il m'est tout à fait impossible. Car c'est de moi que je vous parlais tout à l'heure ; je cherche de l'argent depuis un mois et je suis consolé en voyant qu'un homme comme vous est aussi à bas que moi », Ensuite il le reconduit et l'accable de ces protestations que les fourbes emploient si volontiers, et qu'ils sont toujours si surpris de trouver dans les gens droits. »

Ainsi sa générosité clairvoyante, où la finesse de « l'honnête homme » dirigeait en lui, sans les

étouffer, les élans du cœur, en imposait à ses camarades, comme à ses hommes.

Seuls, certains supérieurs en prenaient ombrage. Les largesses intelligentes et utiles de leur subordonné ramenaient à leur vraie valeur leurs vaines munificences. Leur faste faisait ressortir sa discrétion. Le respect un peu distant qu'il leur témoignait les choquait comme une critique de la flagornerie générale ; et ils ne voyaient pas sans jalousie l'affection déferente des hommes pour leur capitaine, pour leur « Père ». Ce titre même, dont ils affectaient de sourire, ils le jugeaient usurpé, comme s'il était dû à eux seuls, colonels ou généraux. Ils ne pouvaient cependant que manifester de l'estime à un jeune chef qui tenait bien en main sa compagnie et avait fait ses preuves au feu. Mais que vienne le moment où leur protection lui sera utile, ils la lui refuseront, pour le punir d'avoir été meilleur qu'eux. Là est sans doute la vraie raison de la froideur que montrera le Duc de Biron au moment où Vauvenargues sollicitera son appui pour changer d'emploi, et, d'officier, devenir diplomate.

Au moment qui nous occupe, l'officier n'est point encore dégoûté de l'armée, car ses illusions sont intactes, et il se complaît à parfaire son œuvre de chef. L'âme dominatrice qui anime ce corps malin-gre ne se contente pas de son emprise sur la troupe et sur les gradés. Il lui faut s'exercer sur quelques sujets de choix.

Les circonstances vont servir ce secret dessein de son esprit, qui répond à un appel profond de sa nature, en mettant sous sa main, pour les modeler,

comme des maquettes de son idéal, deux jeunes gens d'élite, dont il va devenir, nouveau Sénèque, le directeur de conscience. Ces deux disciples s'appellent le Chevalier de Mirabeau et Hippolyte de Seytres.

CHAPITRE V

LES DEUX DISCIPLES

J'ai bonne opinion d'un jeune homme, quand je vois qu'il a l'esprit juste, et que néanmoins la raison ne le maîtrise point. Je me dis : voici une âme forte et audacieuse ; ses passions la tromperont souvent ; mais du moins elle ne sera trompée que par ses passions et non par celles d'autrui.

VAUVENARGUES,

Réflexions et Maximes, 645

Avant de faire connaître celui des Mirabeau qui va devenir le pupille du capitaine, il est utile de présenter les principaux membres d'une famille, unie à celle des Vauvenargues par les liens de la parenté, du voisinage et de l'amitié.

D'abord; le père, Jean Antoine, le fameux Col d'Argent. Beau, énergique jusqu'à la violence, sévère pour lui et pour les autres, pieux, franc, ardent à la guerre où l'entraînaient « le ressort et l'appétit de l'impossible », mais où sa singularité tranchante l'empêcha de gagner d'autres galons que ceux de colonel, il fut, par sa valeur même, arrêté

dans sa carrière, au combat de Cassano (1705). Mais « trois ans après cette terrible journée, de laquelle il disait : C'est l'affaire où *je fus tué*, on le vit criblé de blessures, le bras droit cassé et enveloppé dans une écharpe noire, la tête soutenue par un collier d'argent caché sous sa cravate, se marier avec une jeune et belle personne, Mademoiselle de Castellane, sa cadette de vingt ans, pétrie d'élévation, au point de préférer ce guerrier imposant et mutilé à un jeune freluquet intact. » Alors, pendant près de trente ans, ce retraits malgré lui va mener, près de cette compagne soumise à ses sautes d'humeur et attentive à ses besoins de valétudinaire, l'existence du gentilhomme provincial, tantôt dans son château, « où son redoutable bras gauche impose sa volonté à ses « sujets », qu'il protège contre les agents, petits ou grands, de l'autorité centrale », tantôt dans son hôtel d'Aix où « ses soirées étaient un véritable lycée d'honneur, de récits historiques, d'éloquence et de dignité ». L'âge et les blessures n'avaient pas altéré sa virilité, dont témoignent une jalousie tenace et la naissance de sept enfants.

Trois survivent. L'aîné, le futur marquis et « Ami des hommes », le plus original, dans tous les sens du mot, reparaitra plus loin dans ce récit, pour exercer sur Vauvenargues, son cousin et ami, une influence capitale.

Le cadet, le futur bailli et général des galères de Malte, qui devait s'illustrer par ses exploits maritimes, était le mieux équilibré, le plus humain, le plus complet, le seul, du moins, qui ait suivi sans heurts, jusqu'au bout, la voie que sa qualité de cadet

lui avait imposé. Ses sages conseils furent souvent utiles à son aîné, dont l'esprit chimérique et les imprudences financières trouvèrent un contrepoids et un remède dans son sens des réalités et sa prévoyante économie.

Cette nature raisonnable et magnanime se donnait discrètement en exemple au jeune frère, Louis Alexandre, un original lui aussi, mais séduisant dans ses caprices. Non qu'il fût un enfant gâté : sa mère l'aimait peu. De ses fils, il était pourtant, sinon le plus beau, du moins le plus joli. Un portrait de lui à vingt ans montre un visage qui n'a, ni la noblesse de celui du bailli, ni la passion de celui du marquis. Les yeux sont bruns, les traits délicats, le nez petit et arrondi, la bouche mignonne et en cœur font de lui un « type assez complet du chevalier de comédie au XVIII^e siècle ». Dès l'enfance, ce joli garçon est destiné aux armes : admis de très bonne heure dans l'ordre de Malte, il reçoit, comme Vauvenargues et comme ses frères, l'éducation des Jésuites ; mais très tôt, à treize ans, en 1737, l'année de la mort de son père, il quitte le collège pour l'armée où il va faire, comme cadet au Régiment du Roi, l'apprentissage de son métier, sous les ordres de son parent Vauvenargues, son aîné de neuf ans.

C'est chose courante, à l'époque, que cette éducation pratique du jeune gentilhomme : au régiment, où il s'engage, « on le traite avec tous les égards qu'exigent sa naissance et sa destination ».

Il n'est en contact avec le soldat que dans les exercices et les manœuvres. Il a droit à des armes d'officier et à un logement de sous-lieutenant. Seuls

ses égaux partagent sa chambre et sa salle de travail où, pendant les corvées dont il est dispensé, il fait les lectures préparatoires à son état. Il fréquente chez l'officier, afin de trouver ainsi au corps quelque chose du langage et des manières de la famille. Placé sous la tutelle morale du capitaine de la compagnie et de l'aumônier, il ne peut, sans leur permission, accepter les invitations ou sortir de la ville.

Telle était la vie que se préparait à mener le chevalier de Mirabeau, quand son frère, le marquis, ancien officier lui aussi au Régiment du Roi, le confia à la surveillance matérielle de Meyronnet et à la tutelle morale de Vauvenargues. Rarement tuteur prit plus à cœur sa mission, et il faut lire les lettres où il rend compte au chef de famille des détails de sa direction, pour admirer sa conscience, ses efforts intelligents et les résultats obtenus.

Découpons, dans cette correspondance, les passages les plus saillants, et groupons-les, sans autre ordre que celui du temps. Ils formeront un journal instructif et parfois émouvant, d'où les deux figures rapprochées du maître et de l'élève, l'un éclairant l'autre des lumières de son passé, de son intelligence et de son cœur, se détacheront dans un relief sympathique.

Besançon, 25 septembre 1737.

« Nous attendons votre frère avec empressement ; il doit être sûr de mes sentiments : pour les faire naître dans les autres, il n'a qu'à vous ressembler. »

Besançon, 13 juin 1738.

« Votre frère est ferme dans ses idées et sa volonté est aussi décidée que la vôtre ; c'est le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, car il est aimable et raisonnable. Je lui fis, hier, une grande morale ; mais je ne le vois pas souvent, on lui a donné de moi une idée fausse et désavantageuse. Je ne puis obtenir de lui qu'il vienne dîner à l'auberge. »

Arras, 9 avril 1739.

« Depuis que je suis ici, je n'ai rencontré le petit chevalier que deux ou trois fois, parce que je sors très peu. Il me trouve déjà bien vieux ; je démêle cette vérité dans ses manières et dans son maintien avec moi. Il a grandi beaucoup depuis un an (il avait alors 15 ans) ; ses camarades l'aiment fort, il a des façons unies et un caractère décidé, je crois qu'il aimera le jeu, et qu'il défendra son argent ; il voit jouer avec plaisir et prévoit bien les coups, mais il ne joue point du tout. Cependant il va dans le monde, et il y a une contenance. S'il y avait quelque chose à désirer pour lui, ce serait de la douceur et un peu de souplesse. Mais ce n'est qu'une conjecture formée sur son air. »

Verdun, 29 décembre 1739.

« Il est aimable, sage, et je l'aime de tout mon cœur. Je trouve qu'il pense beaucoup, qu'il a de la raison, de la pénétration, et les passions comme vous, c'est-à-dire extrêmement vives. L'affectation lui déplaît fort, et les airs avantageux ; toutes ses manières sont simples et naturelles, comme son esprit ; on voit bien cependant qu'il se sent, et il est fier par complexion ; enfin vous en seriez content. Les mathématiques l'attachent et l'occupent tout le jour ; il lit des romans, la nuit, pour s'en

dégoûter, dit-il. Je lui fais honte de sa paresse pour écrire et je lui en fais sentir les conséquences. Il convient de tout avec moi, mais il me dit qu'il ne sait pas écrire, qu'il a fait plus de dix lettres qu'il a déchirées, qu'il ne sait pas le français, et que vous rougiriez de lui, s'il écrivait. Il ajoutait, ce matin, que les chevaliers de sa famille ne brillaient pas par l'esprit, qu'on ne leur avait rien laissé ; ce sont ses propres paroles, que je vous rends tout chaudement ».

Verdun, 22 mars 1740.

« Le petit chevalier vient fort souvent et il veut bien me témoigner qu'il ne s'ennuie pas avec moi : je lui en sais très bon gré. J'aime sa raison naissante, et sa jeunesse naïve ; la vérité de son esprit, de son cœur, de ses manières me touche beaucoup. Je lui trouve dans l'humeur quelque chose des Riquetti, qui n'est pas conciliant ; mais il a bien envie de se faire estimer ; cela le corrigera. Je ne manque pas de lui dire qu'on n'est guère estimé, quand on n'est point aimé. Là-dessus il me demande comment on se fait aimer ; je lui dis que c'est en se faisant estimer. Il convient de tout cela ; je lui cite des exemples et son expérience propre, et il est de très bonne foi.

« Je lui fais faire encore une attention, c'est que, pour avoir des suffrages, il ne suffit pas de les mériter, il faut les enlever de force ; l'homme qui pense le mieux n'obtient pas toujours justice ; il faut qu'il sache se la faire. Il n'y a que deux moyens pour en venir à bout, bien parler et bien écrire ; toutes les affaires du monde, toutes les entreprises et toutes les passions ne réussissent que par là. Ce sont donc deux talents que l'on doit cultiver ; mais, comme il est nécessaire, pour parler et pour écrire, de penser d'abord et de sentir, il faut allier tout cela, former son goût et sa raison.

« Voilà les conversations que j'ai avec votre frère ; il entend bien, et la matière est inépuisable ; nous la tournons de tous les sens, et puis nous tombons, tout d'un coup, au chapitre de la danse et à celui des révérences, dont nous repassons aussi, avec le même soin, toutes les modifications.

« S'il aimait un peu plus à lire, je le trouverais trop parfait. Mais il faut dire, comme de Sévigné du jeune Marquis de Grignan : Sa jeunesse lui fait du bruit. Mais ce bruit se dissipera et toutes choses auront leur temps.

« L'histoire de France, que vous lui conseillez, est une lecture essentielle ; il est honteux de l'ignorer, et c'est contre toute bienséance. Lorsqu'il pourra saisir ce qu'il y a d'important, le goût lui en viendra, et il vous sera facile de l'en instruire vous-même ; quinze jours de conversation vous suffiront pour cela. Mais il faut commencer, je crois, par lui donner le goût de lire et ne lui mettre dans les mains que des livres qui ont de l'intérêt. Par exemple, j'aurais voulu lui donner les *Vies* de Plutarque ; mais elles ne sont point ici. »

Verdun, 8 avril 1740.

« Son esprit est raisonnable, mais trop nu, trop raide, trop négligé dans tous les sens. Il lui faut un peu d'usage et de parure. Donc, laissez-le nous l'été. En automne, mettez-le à l'Académie. Il est bien qu'il vive un peu avec les jeunes gens de Paris, pour qu'il apprenne à se défendre de leur ascendant naturel, à humilier leur orgueil, à saisir leurs misères, à travers leurs belles paroles et leurs belles manières. A son retour, il serait assez vieux et assez instruit du monde pour voir celui de Provence et pour briller à Aix. Là le commerce des femmes pourrait lui être fort utile, et cela le romprait beaucoup. Quand on veut vivre dans le monde, il faut y entrer le

plus tôt qu'on peut. Lorsqu'on y arrive trop tard, on est gauche et ridicule, l'on a peine à réussir, et l'on se ressent toute sa vie d'un mauvais commencement. »

Ces derniers conseils, malgré le bon sens et la mélancolique expérience dont ils témoignaient, ne furent pas suivis par le Marquis de Mirabeau. Il donne de son refus plusieurs raisons, plus ou moins solides. La vérité, c'est qu'il jugeait son jeune frère à trop bonne école pour vouloir l'en faire changer : école de valeur militaire, de culture intelligente, de bonne tenue, bref discipline d'« honnête homme », souple et féconde. Mirabeau comprenait, à lire les lettres de son ami, l'action bienfaisante que celui-ci exerçait sur le chevalier.

Le chevalier aussi le comprenait, Témoin son abandon progressif à la tutelle de son chef, et plus tard sa reconnaissance, muette, mais active, celle à laquelle Vauvenargues devait être le plus sensible. « Fidèle aux lois de l'honneur militaire, il fit bravement son métier de soldat et prit part à presque toutes les batailles qui précédèrent la paix d'Aix-la-Chapelle. Il était à Dettingen, Fontenoy, Lawfeld, Raucoux. » Le Col d'Argent eût été content de lui.

Il l'eût été moins de le voir éprouver une folle passion pour Mademoiselle Navarre, une actrice, « échappée au sérail du Maréchal de Saxe », et qu'il épousa. A défaut du père, la veuve et le fils aîné furent impitoyables pour le dévoyé qui souillait un nom sans tache. Si Vauvenargues avait encore vécu à cette date, aurait-il été aussi sévère, lui qui avait appris à son élève, par ses leçons — et par son

exemple —, à ne pas briser les élans du cœur.

Un autre en eut pitié. Tandis que la poigne brutale du marquis, en séparant les deux époux, tuait la jeune femme, un margrave passait en Avignon, qui remarqua ce jeune veuf désespéré. Et voilà notre « mauvais sujet » qui devient à Bayreuth une manière de personnage. Deux négociations, habilement conduites à la satisfaction de Frédéric et de Choiseul, le rendent indispensable à son prince, mais suspect aux courtisans. Aussi, à peine s'est-il rangé en épousant une Allemande de tout repos, qui le réconcilie avec sa famille, qu'il meurt, mystérieusement, à 36 ans.

Ainsi finit ce soldat diplomate et amoureux dont la vie brève, mais drue, est le plus bel hommage à celui qui lui avait enseigné les ressources de l'énergie et la puissance de la passion.

*
* *

Quelques mois avaient suffi pour faire, du chevalier et de son tuteur, deux amis. Il en fallut moins encore pour sceller l'amitié de Vauvenargues et d'Hippolyte. Elle avait commencé, comme la première, par des relations cordiales de capitaine à sous-lieutenant, l'un guidant l'autre. La même différence d'âge, ou presque, les séparait. Une origine commune les rapprochait : le jeune officier apportait d'Aix à son nouveau chef, avec un souvenir vivant de sa province, la culture et la distinction aristocratique qu'il devait à son père, le marquis de Caumont, érudit et membre de plu-

sieurs Académies. Mais à seize ans, on a bien des choses à apprendre, sans compter le métier ; on a surtout besoin, transplanté brusquement de la famille au camp, d'un appui, celui d'un frère aîné, dont l'autorité tendre dirige et rassure. Ce frère aîné, Vauvenargues veut l'être pour de Seytres. Mais bientôt, poussé par une force qu'il ne s'explique pas lui-même, sa nature tout entière s'offre à cette tâche joyeuse.

La séduction de l'adolescent provençal opéra, d'abord, sur lui : « Naturellement plein de grâce, les traits ingénus, l'air ouvert, la physionomie noble et sage, le regard doux et pénétrant, *on ne le voyait pas avec indifférence*. D'abord son aimable extérieur *prévenait tous les cœurs pour lui*. »

Un physique aussi attachant ne pouvait qu'annoncer une âme belle et vertueuse. Cette vertu naissante du jeune homme, plus gracieuse que les premiers jours du printemps, devint pour Vauvenargues un spectacle, peut-être un mirage. Que son élève fût tel ou non, il le voyait ainsi, le voulait ainsi, et il s'employait de tous ses moyens à l'embellir.

Il ne se contente pas, comme pour Mirabeau, d'entretiens fréquents et nourris ; il rédige à son intention une série de remarques, sans lien apparent, mais qui, si on les rapproche, constituent un remarquable manuel à l'usage de tous les de Seytres de seize ans désireux d'être heureux et forts. Les *Conseils à un jeune homme*, le *Discours sur la gloire*, le *Discours sur les plaisirs* dessinent à nos yeux le groupe attachant de l'élève et du maître. Tous deux sont peints, l'un avec ses défauts dont on tente de le

corriger, l'autre avec son idéal, qu'il essaie d'inspirer à son disciple. Tel est le double intérêt de ces écrits, qui nous montrent à côté du vrai de Seytres, celui que Vauvenargues, jour à jour, façonnait, semblable à lui-même, ou tout au moins à son rêve.

Le jeune homme s'en laisse-t-il imposer par le petit cercle médiocre où il vit, et rougit-il de sa raison devant ceux qui en manquent ? Il l'engage à se « défier plus des mauvais exemples que de la force et de la hauteur de son âme ». Qu'il fuie les commerces stériles, où l'habitude paresseuse a remplacé le goût, l'estime et l'amitié.

Qu'il n'évite pas cependant la « familiarité » ; « elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité et donne, sous un air de liberté et de franchise, une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. »

Mais la « familiarité » des femmes est dangereuse. S'applique-t-il, pour leur plaire, à devenir ce qu'elles appellent un « homme aimable » ? Vauvenargues l'en détourne en lui montrant la bassesse et la vanité de ce personnage, sa frivolité surtout :

« La frivolité est tentante, mais pernicieuse, pour les jeunes gens : la plupart, dans leurs tristes amusements et leurs occupations ridicules, ne cherchent presque jamais ce qui est aimable ou ce qu'ils aiment, mais ce que les autres trouvent tel ; ils croient s'être divertis à un souper où l'on n'oserait parler avec confiance, ni se taire, ni être raisonnables ; ils courent trois spectacles dans le même jour sans en entendre aucun ; ils ne parlent que pour parler et

ne lisent que pour avoir lu ; ils ont banni l'amitié et l'estime, non seulement des sociétés de bienséance, mais même des commerces les plus familiers ; ils se piquent de posséder une femme qu'ils n'aiment pas, et trouveraient ridicule que l'inclination se mêlât d'attacher à leurs voluptés un nouveau charme. Voilà où mène la frivolité ; rien n'est plus haïssable ; la frivolité, c'est le néant. »

Eclairé sur la vanité du commerce du monde, vait-il malgré tout s'y livrer ? Libre à lui ! Vauvenargues ne veut pas avoir l'air de s'imposer comme un gouverneur grincheux. Il sait que les concessions renforcent l'autorité, et, avec une douceur sans ironie, où se devine à peine le dépit de n'être pas seul dans ce cœur, il ajoute : « Aimez donc, mon aimable ami ; suivez les plaisirs qui vous cherchent, et que la raison, la nature et les grâces ont faits pour vous. Encore une fois, ce n'est point à moi à vous les interdire ; mais ne croyez pas qu'on rencontre d'agrément solide dans l'oisiveté, la folie, la faiblesse et l'affectation. »

Et il le laisse partir à ses aventures. Mais, quand l'enfant prodigue lui revient, meurtri ou blasé, il le console, le sermonne sans acrimonie et sans rancune, et, si l'autre se laisse abattre par le sentiment de sa faiblesse, il lui rappelle l'exemple des grands hommes, qui étaient des hommes et supportaient leurs défauts : « On peut se consoler d'éprouver leurs faiblesses, lorsqu'on se sent le courage de cultiver leurs vertus. »

A qui faire appel pour nous aider dans cette tâche ? Rien qu'à nous ! La plupart des hommes sont pré-

tenticux, mais impuissants. Ne leur contestons pas les qualités dont ils se piquent ; et, nous-mêmes, sans nous piquer de rien, efforçons-nous, tout seuls, vers la vertu. Ce n'est point à une âme courageuse à attendre son sort de la seule faveur et du seul caprice d'autrui. C'est à son travail, à son audace, à lui faire une destinée digne d'elle, dût-elle sortir de sa sphère si elle la trouve trop étroite pour son essor. Pour cela, mépriser les petites finesses, mais s'asservir au vrai et au grand : aimer les passions nobles, qui élèvent les sentiments, qui rendent plus généreux, plus compatissant, plus humain ; aimer la gloire.

Recherchons-la, sans écouter ceux qui prétendent qu'elle ne sert de rien, puisqu'il faut mourir. L'immortalité certaine donnée par les hommes est préférable à celle que, peut-être, nous réserve Dieu. La gloire la confère, qui « nous rend agréable le travail que notre condition rend nécessaire. Si on ôte aux hommes l'espoir de la gloire, ce puissant motif, quelle force les soutiendra contre les exemples du vice, contre les légèretés de la nature, contre les promesses de l'oisiveté ? Ceux qui feignent de mépriser la gloire pour donner toute leur estime à la vertu privent la vertu même de sa récompense et de son plus ferme soutien.

« Vous donc qui avez des talents, vous devez les cultiver. Et je comprends que vous le voulez : agissez donc comme vous pensez ; et, sans vous inquiéter de ce que l'on peut-dire sur la gloire, cultivez-la, mon cher ami, sans défiance, sans faiblesse et sans vanité. »

Cette esquisse de vie énergique et noble, Hippo-

lyte eut à peine le temps de s'en inspirer. La gloire que son ami souhaitait pour lui ne lui fut pas donnée au feu, malgré ses efforts pour la conquérir. Les balles l'épargnèrent, le sort ne lui permit aucune action d'éclat. Il mourut sur un lit d'hôpital, trop faible pour supporter les fatigues d'une longue campagne et les épreuves d'un hiver rigoureux.

Alors, suppléant au destin, son ami lui édifia pieusement, de ses mains, cette gloire qu'il méritait, et il écrivit cet émouvant *Éloge funèbre*, où il fit revivre la figure morale du mort, aussi belle, plus belle peut-être qu'elle n'était :

Il avait, dit-il, un jugement ferme et hardi ; la vérité se faisait sentir tout entière, et d'une manière immédiate, à son cœur et à son esprit...

Enfin, il était vrai, généreux, pitoyable, et capable de la plus sûre et de la plus tendre amitié ; d'un si beau naturel qu'il n'avait jamais rien à cacher à personne ; élevé, confiant, ingénu ; en un mot, né pour la vertu.

Admirons ce chant de deuil très pur. Admirons-le comme un portrait juvénile et charmant, mais surtout comme une confession et un regret.

En de Seytres, Vauvenargues regrette son apostolat interrompu, son idéal à demi façonné ; et cette figure amie a la mélancolie des statues inachevées.

Mais il déplore aussi la fin d'un commerce miraculeux, où deux âmes s'accordaient en d'intimes résonances et se vivifiaient mutuellement de leur sève féconde. Si les larmes de Vauvenargues nous émeuvent tant, c'est qu'il pleure sur lui-même, sur son bonheur brisé, sur sa jeunesse ardente, morte à jamais avec celui qui en est l'image.

CHAPITRE VI

AMOUR

Ceux qui ne sont plus en état de
plaire aux femmes s'en corrigent.

VAUVENARGUES,
Réflexions et Maximes, 400.

Une amitié aussi intense et aussi complexe, qui fait appel à toutes les forces vives de l'être, qui s'affirme à la fois désintéressée, fraternelle, pure et dominatrice, exigeante, jalouse, qui va de la simple camaraderie aux violences de la passion, suffit-elle à assouvir les exigences d'une sensibilité frémissante? Un sentiment si voisin de l'amour n'est-il pas comme un témoignage et comme un indice que Vauvenargues a aimé?

A cette question il ne répond pas lui-même explicitement, même dans ses lettres les plus intimes à ses plus sûrs amis : sa pudeur s'y refuserait. Mais il est facile de répondre pour lui. Si objectifs que soient les moralistes classiques, ils apparaissent malgré tout élégiaques et lyriques. Le moi ne leur semble haïssable que parce qu'ils le sentent débor-

dant. Malgré eux il s'impose et s'exprime, et les maximes les plus impersonnelles de Vauvenargues sont le masque transparent de sa personnalité. D'ailleurs certaines remarques et allusions qui émaillent plusieurs de ses lettres permettent de reconstituer sans invraisemblance sa vie sentimentale.

Le sentiment est pour lui l'essentiel de l'amour. Même dans ses entraînements de jeunesse, dont il déplore la fréquence sans avoir toujours la force d'en empêcher le retour, il évite ce libertinage contre lequel il mettait en garde son jeune ami.

On l'a vu, à l'auberge, lire à ses commensaux, les lettres de Mirabeau, toujours prodigue de détails sur ses bonnes fortunes. Il en est une qui mérite d'être citée pour faire voir combien Vauvenargues diffère de son correspondant et de ses amis :

« La confidence de mes amours et de mes plaisirs ne saurait tout au plus regarder que le passé. Je suis demi-anachorète à présent, mais cela ne durera pas. Voilà pourtant une lettre que je reçois d'une ancienne maîtresse, qui m'avait assujetti aux malheurs de l'absence, sur laquelle j'avais pris mon parti, et que je n'ai pas approchée, depuis, de plus de cinquante lieues :

Je n'ose plus vous appeler, Monsieur, de ces noms tendres qui nous servaient autrefois ; ils ne sont plus faits pour moi : j'ai fait pour les perdre tout ce que je voudrais faire, à présent, pour les ravoïr. J'aurais tort de pas connaître votre caractère et qu'il n'y a plus de retour avec vous ; vous me l'avez dit assez souvent ; je n'y ai pas pensé quand il le fallait ; j'ai laissé prendre à mes étourderies

la couleur des crimes ; n'en parlons plus. Vous n'étiez plus pour moi qu'un songe agréable, lorsque le bruit du malheur qui vous est arrivé m'a attendrie (mort du marquis Jean-Antoine le 27 mai 1737) ; les larmes auxquelles je n'ai voulu faire nulle attention quand vous m'avez voulu persuader que je les causais, m'ont frappée, sans savoir même si vous en avez versé, dans une occasion dont on se console quelquefois plus aisément que de la perte d'une maîtresse. Que vous dirai-je ? J'ai cru qu'un compliment de ma part, sur un sujet pour lequel tout le monde vous en fait, ne pourrait vous choquer. — Je l'ai fait et le voilà. — Adieu Monsieur, oserai-je vous demander un peu d'amitié ?

Réponse

Mademoiselle,

J'ai l'honneur d'être, avec un très profond respect,
Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Autour de la table, à cette lecture, commentaires et rires se croisent. M. de Durfort dit, en souriant, que Mirabeau est « méchant » et que la réponse est bien dans son caractère. M. de Chambona, en artiste qu'il affecte d'être, apprécie les termes des deux missives — Mais, ajoute Vauvenargues, « nous plaignîmes une pauvre fille, qui a de l'esprit, et qui vous aime ». Vauvenargues dit « nous » par euphémisme et modestie, car il est seul à la plaindre. Les autres, tacitement, approuvent Mirabeau. Là se marque la distance qui sépare deux jeunes hommes de vingt-deux ans, pourtant

liés par l'estime et l'affection. La forfanterie et la sécheresse de l'un mettent en valeur la tendresse et la gravité de l'autre.

De cette attitude, si rare à l'époque et dans un tel milieu, le jeune homme est fier, loin d'en rougir, comme l'atteste le petit fait suivant :

Un soir, il est abordé par « une de ces femmes qui épient les jeunes gens ». Au lieu de l'éconduire, il marche à ses côtés, l'interroge sur son passé. Confiante, elle raconte sa déchéance et se plaint de sa misère. Il lui parle avec une bonté qui essaie d'adoucir le souvenir de sa chute et de réveiller en elle la pudeur ; et il la quitte, réconfortée par l'aumône de sa pitié et d'un bijou qu'il tient de sa mère. Comme, au récit de sa rencontre, ses camarades s'amuseaient de lui, il arrête leurs ricanements avec cette réponse :

« Mes amis, vous riez de trop peu de chose. Je plains ces pauvres femmes d'être obligées de faire un tel métier pour vivre. Le monde est rempli de misères qui serrent le cœur. Si on ne faisait de bien qu'à ceux qui le méritent, on n'en trouverait guère d'occasions. Il faut être indulgent avec les faibles qui ont besoin de plus de support que les bons ; le désordre des malheureux est toujours le crime de la dureté des riches. »

Sur ce point, comme sur bien d'autres, Vauvenargues devance son siècle et même « sa compassion mélancolique » semble plus sincère que la véhémence raisonneuse d'un Dumas fils.

Certains surent, même de son temps, reconnaître cette pureté et s'incliner devant elle : les uns, par

un silence respectueux, les autres, par des confidences sans réserves.

Mirabeau, ce voluptueux ambitieux, « qui se fait comme une seconde nature du dérangement de ses mœurs » et se console facilement de son mariage manqué avec une demoiselle de Nesles par le bruit flatteur que fera cette rupture et les partis qu'elle lui vaudra, a cependant connu, plusieurs fois, l'amour vrai, celui qui consume et torture. Quand il souffre trop, il a besoin de se plaindre ; et c'est Vauvenargues qui est le confident de ces plaintes, comme le seul capable, sinon d'apaiser, du moins de comprendre un mal qu'il a lui-même éprouvé. Ces confidences, pour l'ami, sont douces à entendre, car elles lui montrent qu'en amour aussi il a fait école et qu'on a beau avoir grandi sous la Régence, on peut oser avouer une passion sincère, sans affecter l'indifférence ni redouter les risées.

Aussi, quelle chaleur dans sa réponse :

L'aveu que vous me faites de votre passion flatte bien ma vanité : vous n'avez pas craint d'être ridicule à mes yeux, vous me confiez un amour qui n'est pas du siècle où nous sommes, vous n'avez point hésité à me croire au-dessus des préjugés ; vous me dévoilez votre cœur : voilà la vraie amitié..

Je ne m'aviserai pas de vous conseiller de cent lieues, sachant combien les conseils ont peu de force, en pareille occasion ; *car, pour moi, je n'ai jamais été amoureux, que je ne crusse l'être pour toute ma vie, et, si je le redevenais, j'aurais encore la même persuasion.* On sait assez qu'on est malade, mais on ne veut pas guérir ; l'âme est remplie de son objet ; les autres ne la touchent

point ; on souffre, on connaît son mal, mais on ne saurait s'en distraire.... Le temps fait ensuite ce que la raison et l'esprit ne peuvent pas ; cette pensée nous humilie ; néanmoins rien n'est si vrai ; alors on rougit de ses folies, et on reprend son caractère, ses vues, ses inclinations....

Mais, avant de se reprendre, on s'est donné, avec d'autant plus d'allégresse et d'abandon que l'on a dû attendre plus longtemps d'être agréé, et que l'on a davantage redouté de ne l'être pas.

Quelle joie quand sont enfin tombés les obstacles ! Quel désir de voir tout le monde heureux autour de nous ! Les faveurs d'une femme nous font aimer tous les hommes qui nous étaient odieux, tant qu'elle les refusait. Vauvenargues amoureux dépouille sa misanthropie, et, comme Aceste, s'habille de bonté.

« Aceste se détourne à la rencontre de ceux qu'il voit venir au devant de lui, il fuit les plaisirs qui le cherchent, il pleure et il cache ses larmes. Une seule personne, qui ne l'aime pas, cause toute sa rêverie et cette profonde tristesse. Aceste la voit en dormant, lui parle, se croit écouté. Il est timide avec sa maîtresse, il oublie quelquefois en la voyant ce qu'il s'est préparé de lui dire ; plus souvent encore il lui parle sans préparation, avec cette impétuosité et cette force que sait inspirer la plus vive et la plus éloquente des passions. Sa grâce et sa sincérité l'emportent enfin sur les vœux d'un rival moins tendre que lui, et l'amour, le temps, le caprice récompensent des feux si purs ! Alors, il n'est plus ni timide, ni inquiet, ni vain, ni jaloux ;

il n'a plus d'ennemis, il ne hait personne, il ne porte envie à personne ; on ne peut dépeindre sa joie, ses transports, ses discours sans suite, son silence et sa distraction ; tous ceux qui dépendent de lui se ressentent de son bonheur. Le premier misérable qu'il rencontre est comblé, sans l'avoir prévu, des marques de sa compassion. »

Ainsi l'amour « élève le cœur qu'il touche, en fait sortir les vertus, apaise les vices », surtout quand il ne donne aux sens que la part voulue par la nature et laisse à l'esprit et au cœur le rôle auquel ils ont droit :

« Il entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire une inclination dont les sens forment le nœud ; mais, quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en sont pas toujours l'intérêt principal ; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossièreté.

« Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes auxquelles il n'a jamais parlé, comme à la messe, au sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie et qui même lui paraît telle. Quelle est la raison de cela ? C'est que chaque beauté exprime un caractère tout particulier, et celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'est donc le caractère qui nous détermine quelquefois, c'est donc l'âme que nous cherchons, et qui nous touche le plus. Or ce n'est pas aux sens que l'âme est agréable, mais à l'esprit ; ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal et si celui des sens lui était opposé, nous le lui sacrifierions. On

n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé, qu'il est une tache pour l'âme, voilà l'amour pur. »

Vauvenargues s'éleva-t-il jamais jusqu'aux neiges éternelles, mais peu accessibles, de l'amour pur ? Il l'aurait pu, quant à lui. Et si, de son temps, les belles âmes sont rares, il n'est pas impossible qu'il ait rencontré des compagnes dignes de lui ; mais, l'air des cimes épuise vite les novices de l'altitude.

Il est donc probable que, dans ses liaisons, il ne se lassa jamais le premier, et qu'il donna toujours plus qu'il ne reçut.

Il n'est pour s'en assurer qu'à écouter ses propos sur les femmes, dont l'amertume trahit ses désillusions :

« Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard ; elles n'estiment en eux que l'effronterie. »

« Je hais le jeu comme la fièvre, et le commerce des femmes comme je n'ose pas dire ; celles qui pourraient me toucher ne voudraient pas seulement jeter un regard sur moi. »

Ici apparaît la seconde raison pour laquelle il ne réalisa pas son idéal d'amour : celles auxquelles il l'offrait n'étaient tentées ni par un bonheur si dur à gagner ni par celui qui le proposait. Par une de ces contradictions de la nature, nombreuses en lui, et dont il devait tant souffrir, cet homme, admirablement organisé pour la passion, n'avait aucun attrait susceptible de l'inspirer. Il était fait pour aimer, non pour être aimé : Vauvenargues était laid. Nous n'avons de lui aucun portrait, et pour

cause : il ne voulut jamais qu'une peinture fixât le souvenir de sa difformité. Sans doute y a-t-il à Aix bustes de lui, statues en pied. Mais ces maquettes, trop peignées, postérieures au modèle, ne donnent de lui qu'une idée fausse.

Plus près de la réalité sont les estampes du Musée Arbaud qui le représentent de profil (pourquoi pas de face ?). Sur un front très dégarni, une perruque est haut posée ; le nez assez fort et tourmenté, abrite une lèvre supérieure qui déborde sur l'autre, et la recouvre à demi ; le menton est vigoureux, l'œil seul est beau, mais d'une beauté qu'il doit moins à lui-même qu'à l'âme qui s'y reflète.

Son portrait le plus ressemblant, c'est lui-même qui le fait, quand il écrit :

« Dans mes distractions, qui ne sont que trop fréquentes, il m'arrive parfois de me représenter à moi-même avec un air de finesse, ou de grandeur, ou de majesté, selon la pensée qui m'occupe ; je monte là-dessus l'idée de ma figure, et, si, par hasard, je rencontre et regarde un miroir, je suis presque aussi surpris que si je voyais un Cyclope, ou un habitant du Tartare ; il me semble que ce n'est pas moi, que je suis dans le corps d'un chien ; comme le roi de Babylone, je crois à la transmigration. »

Pour faire oublier sa laideur ou la rendre intéressante, il souhaiterait « avoir un bras de moins », quelque belle disgrâce physique qui, à défaut de beauté, rappelât sa valeur. Il est des mutilés séduisants, témoin le Col d'Argent, de glorieuse mémoire.

Mais l'admiration des femmes est-elle plus durable que leur amour ?

Mieux vaut donc ne rechercher ni l'une ni l'autre et conserver une indépendance précieuse. Certes, il est doux de la sacrifier pour un temps. Mais, passé le terme de la passion, quand s'évanouissent les illusions et que la clairvoyance revient, il ne veut plus se contraindre, il « aimerait mieux rendre sa vie. » Aussi repousse-t-il pour lui-même toute perspective de mariage. C'est une sujétion injuste et contre nature que nous impose l'Eglise, Elle met des conditions trop onéreuses à la satisfaction de nos besoins :

« J'avouerai ingénument, ajoute-t-il, que cette sorte de besoins m'est moins connue qu'à personne ; mais, quand ma complexion serait plus forte que celle des patriarches, il me serait impossible de me soumettre à leur joug, et, s'il est permis de dire ce qu'on pense, il semble qu'il y ait bien de la malignité à faire un devoir d'un plaisir. On ne peut pas nier que toute sujétion n'ait quelque chose de fâcheux, celle d'un tempérament robuste a bien des inconvénients, quoique douce en elle-même ; mais elle est momentanée, elle n'est que pour la jeunesse ; n'y a-t-il pas quelque injustice à la rendre indispensable dans tout le cours de la vie, et à l'étendre ainsi au delà de ses bornes naturelles ? »

Célibataire par tempérament, par goût et par principe, Vauvenargues calomnie le mariage. Il en juge, il est vrai, par les exemples d'une époque où l'intérêt et les convenances avaient plus de part à la naissance des ménages, que l'attrance et le choix

libre de deux cœurs. Comment demander le bonheur à une liaison qui s'est nouée dans l'indifférence ou l'hostilité ? Tout près de lui, chez Mirabeau et Saint-Vincens, les unions boiteuses et avortées ne devaient que trop justifier ses appréhensions.

Et pourtant, cet ennemi du mariage, en général, y songea une fois, pour son propre compte.

CHAPITRE VII

LA VACHE ENRAGÉE OU LE CONFIDENT AUX MAINS OUVERTES

Le plus grand mal que la fortune puisse faire aux hommes est de les faire naître faibles de ressources et ambitieux.

VAUVENARGUES,
Réflexions et Maximes, 562.

En novembre 1740, Fauris de Saint-Vincens recut de son ami une lettre où on lit ces phrases étranges :

« J'ai eu quelque pensée sur M. d'Oraison. Il est venu dans mon esprit qu'il a des filles, et que je pourrais m'engager à en épouser une, dans deux ans, avec une dot raisonnable, s'il voulait me prêter l'argent dont j'ai besoin, et que je ne le rendisse point, au bout du terme que je prends. Mais, comme il est impossible à un fils de famille de prendre des engagements de cette sorte, c'est une proposition à se faire berner, et très digne de risée. Il faudra oser cependant s'il n'y a point de milieu ; et si l'on ne peut rien tirer de tout cela, nous nous tournerons ailleurs. »

Devant le cynisme de ces lignes, le lecteur moderne s'étonne ou s'indigne. A y regarder de près, le projet de Vauvenargues, qui demeura d'ailleurs à l'état de projet, car il en sentit vite le ridicule et l'odieux, s'explique, s'il ne s'excuse entièrement.

Et d'abord il ne fait ici que se conformer aux habitudes et aux préjugés qui, sous l'ancien régime — et parfois même sous le nouveau — ont avili le mariage. Sans doute est-il regrettable qu'il n'ait pas su s'en affranchir. Mais l'on sent bien, malgré le ton faussement enjoué, que c'est une extrémité pénible où l'a poussé la nécessité : le mariage n'est pour lui qu'un moyen désespéré de lutter contre la pauvreté.

On touche ici à une nouvelle et douloureuse contradiction entre la nature de Vauvenargues et sa destinée. Cet homme généreux, qui pratiquait toutes les formes de la libéralité, qui était prodigue par tempérament et par principe, qui, outre les charges onéreuses de son état, avait le goût des voyages, des grandes villes, des théâtres, ce même homme était pauvre, ou presque, et la modeste pension que lui allouait un père peu fortuné et peu généreux, le réduisait aux expédients.

Un des intérêts de sa correspondance avec Saint-Vincens est de faire connaître ces embarras qui le tracassèrent jusqu'à sa mort, dont ils furent indirectement la cause. Il n'est pas de lettre où Varus le libéral ne demande à son correspondant, le jeune magistrat aixois, de lui procurer les ressources dont il a sans cesse besoin. Ces appels

réitérés qui agacent au début, en arrivent, par leur répétition même, à inspirer la pitié, tant on y sent, malgré l'enjouement du ton, la détresse et l'angoisse.

« Il faut, dit le prodigue aux abois, battre à plusieurs portes, savoir qui a de l'argent et sonder tout le monde ; pauvres, riches, domestiques, vieux prêtres, gens de métier, tout est bon, tout peut produire. Et, si l'on ne trouvait pas dans une seule bourse tout l'argent dont j'ai besoin, on pourrait le prendre en plusieurs, et cela reviendrait au même. »

C'est ce qu'il fait, ou tâche de faire, avec l'aide de son ami, qu'il accable de billets pressants et ingénieux. On y voit passer les silhouettes disparates des prêteurs possibles et des intermédiaires souhaités. A la suite de Bosc, trésorier des troupes, de Carnaud, riche négociant d'Aix, défilent un chirurgien militaire, un archidiacre de Sisteron, et d'autres usuriers professionnels ou amateurs, bizarrement rapprochés dans ce jeu de massacre sans gaieté, où Saint-Vincens lui-même a sa place.

Car, si tous les prêteurs pressentis se dérobent, Vauvenargues sait que son ami ne l'abandonnera pas à sa misère. Mais, il ne sait pas toujours de quelle délicatesse se nuancent ces services fraternels. Saint-Vincens n'a-t-il pas, plus d'une fois, tiré de sa propre bourse ce qu'il disait à son ami venir de celle d'un autre ? Marques touchantes d'une de ces amitiés d'autrefois que l'argent, loin de saper, consolide. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu quelques heurts

parfois ; ces froissements mêmes étaient nécessaires pour renforcer leur intimité.

Saint-Vincens, soit par l'effet d'un tempérament plus calme, soit par paresse, soit par pudeur, soit par la certitude qu'il avait d'être lié pour toujours, ne disait pas son amitié aussi souvent que Vauvenargues l'eût voulu.

Ses lettres sont rares et brèves. Vauvenargues s'en étonne, et, selon son humeur, s'en affecte ou s'en indigne. Sa sensibilité malade, qui l'a rendu inquiet des premières réticences du chevalier de Mirabeau et jaloux des petites trahisons de De Seytres, s'émeut à la pensée que Saint-Vincens s'éloigne de lui. Son esprit subtil en cherche les raisons et les exprime avec une impatience de découvrir la vérité et d'innocenter aussi le coupable :

« Je ne pourrai jamais croire que ce soit votre paresse qui me fasse tout ce mal, moins encore vous soupçonner de vouloir ménager la mienne ; ce soin-là serait offensant...

« Je me suis aperçu, dès les commencements mêmes de notre commerce, que vous retardiez vos réponses autant que vous le pouviez, et, dans le dernier hiver que j'ai passé avec vous, il m'avait paru aussi que vous vous éloigniez de moi. Je n'imagine pas que vous veuilliez me changer pour un autre, vous n'y gagneriez rien ou je suis fort trompé ; car, si j'ai quelque mérite, il est de ce côté-là, et c'est m'humilier d'une étrange manière que de me le contester...

« Il m'est venu dans l'esprit qu'il n'était pas impossible que l'argent qu'on nous a prêté, dont vous répondez seul, vous fût devenu nécessaire,.. Il a passé dans

ma tête d'aller cet été en Angleterre,.. Mais mon premier soin, mon plaisir, mon unique inquiétude, c'est de satisfaire d'abord à l'amitié, à la reconnaissance...

« Répondez-moi donc, je vous prie, sans aucun déguisement, la vérité la plus dure vaut toujours mieux que l'artifice, l'on ne réussit que par elle, l'on ne persuade que par elle, et je vous aime trop d'ailleurs pour que vous puissiez me tromper. Vous l'essaieriez sans fruit, n'en doutez pas, mon cher Ami, mais persuadez-vous bien encore, quels que soient vos sentiments, que je n'oublierai jamais ni tout ce que je vous dois, ni le prix de votre amitié, ni le désir continuel de vous convaincre de la mienne ».

Cette belle lettre qui est un exemple de « vraie hauteur d'âme » eut la réponse qu'elle méritait. Saint-Vincens le rassure aussitôt : l'étude seule l'empêche d'écrire, il ne songe pas à négliger son ami, et, pour lui montrer que la question d'argent ne saurait les désunir, il lui fait des offres pécuniaires en vue de son voyage en Angleterre.

Vauvenargues le remercie de son amitié et de la manière dont elle s'exprime, il rougit de ses soupçons et s'en punit, en s'analysant devant lui avec la sévérité d'un procureur :

« Comme je suis défiant quelquefois jusqu'à l'excès, je soupçonne fort souvent jusqu'à mes défiances, et, enfin, après bien des subtilités, je ne sais plus du tout que croire. Mais je te supplie d'être assuré qu'en offrant de m'acquitter envers toi, je n'ai jamais été fâché un moment de te devoir. Dieu m'a donné, pour mon supplice, une vanité sans bornes, et une hauteur ridicule, par rapport à ma fortune, mais je ne suis pas assez sot pour la placer aussi mal. J'ai toujours regardé

comme un bien d'avoir des marques indubitables de ton amitié. »

Cette lettre vaut moins par les termes que par le ton et le tutoiement qui l'agrémentent. Ce tutoiement dont Vauvenargues n'est pas prodigue, même avec Saint-Vincens, signifie qu'il est content de s'être trompé, car il a trouvé l'ami parfait, celui qui a remédié « à l'insuffisance de son être ». « Est-on seul, on sent sa misère, on sent qu'on a besoin d'appui, on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs et de ses peines, on veut un homme dont on puisse posséder le cœur et la pensée. Alors l'amitié paraît être ce qu'il y a de plus doux au monde.

« On ne la trouve nulle part si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux, dont l'âme modérée connaît la vertu, car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystère et sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux, c'est l'âme de toute leur vie. »

Plus d'une lettre à Saint-Vincens pourrait servir de commentaire à cette définition, soit que Vauvenargues confie à son ami ses projets et ses déboires, soit qu'il lui dise sa joie de le savoir guéri d'une grave maladie, et, à ce propos, étudie avec lui les bienfaits et les contraintes de la foi, soit qu'il débâte quelque point de littérature ou de morale, et que pour comparer les mérites respectifs des lettres, de l'histoire et du droit, il essaie sur son

correspondant les finesses de sa dialectique et les entraînements de son éloquence, soit qu'il le félicite de son mariage ou déplore avec lui l'invasion de la Provence, soit enfin qu'il fasse de sa lettre une gazette vivante et colorée, destinée simplement à le distraire et à lui rendre présentes sa personne et sa vie quotidienne. Un exemple de ces causeries à distance est donné par le pittoresque récit d'un voyage de retour, d'Aix à Arras :

« Je suis arrivé ici (Arras, 25 mars 1739) depuis deux jours, je commence à me reposer et je vous tiens parole. J'ai fait une longue route fatigante et ennuyeuse. Vous connaissez Meyronnet : c'est un homme de grand sens ; mais dès que je demeure un moment sans parler, il me demande si je suis malade.

« Nous avons été seuls jusqu'à Lyon, et à Lyon nous avons pris la diligence. J'y trouvais un frère du Chevalier de Quinsonas, qui est abbé ; il m'a paru raisonnable. Nous étions huit dans ce carrosse, tous honnêtes gens, mais qui ne se convenaient guère, et je disais, tout au rebours des autres : plus on est de fous, et moins on rit. L'abbé disait son bréviaire, un officier de Lyonnais comptait les arbres depuis Fontainebleau jusqu'à Paris, un autre officier se jetait hors de la portière, pour crier après les lièvres qui passaient ; trois valets dormaient profondément, Meyronnet chantait quelquefois, et je jurais entre mes dents quand nous étions fort cahotés. Je n'ai été que trois jours à Paris.

« La voiture que j'ai prise de Paris ici n'était pas plus douce que la diligence ; c'était encore un grand carrosse, où nous étions huit personnes, qui ne s'étaient jamais vues. Il y avait un major de place, qui décidait des ouvrages d'esprit et qui cachait sa croix de Saint-Louis,

par modestie, comme on cache le Cordon bleu ; il l'a depuis trente-cinq ans, il a perdu un bras à la guerre, c'est, en vérité, fort bonne compagnie ; les autres assortissaient. Ce major nous contait qu'à Paris il avait une dispute sur une pièce de théâtre ; son adversaire était fort opiniâtre : « Monsieur, lui dit le Major, il n'y a pourtant qu'un bon et un mauvais goût. » — « Monsieur, lui répondit son adversaire, peut-on vous demander quel est le vôtre ? » — J'ai trouvé ce dialogue assez bon ; mais je ne sais si la réponse est neuve.

« Il faut avoir l'esprit bien libre, ou bien vide, pour te faire des contes de cette espèce. »

Ce n'est pas un mince mérite pour Saint-Vincens d'avoir réussi à dérider son ami. Afin d'égayer celui qu'il vient de quitter, et d'atténuer ainsi pour tous deux la tristesse de l'absence, Vauvenargues se laisse prendre à son jeu, et finit par s'égayer lui-même. Quand il s'en aperçoit il s'excuse de cet écart, peu habituel à un ennemi du rire et des rieurs.

Le plus souvent ses lettres sont empreintes d'une gravité que justifient assez les inquiétudes de sa sensibilité, les déboires de son ambition, le souci obsédant de sa fortune, mais surtout la conscience que la vie est chose sérieuse et qu'une amitié comme celle de Saint-Vincens mérite d'être cultivée autrement qu'en se jouant.

Il la cultiva si bien, qu'elle porta ses fruits jusqu'à ses derniers jours, dont elle fut le soutien et la consolation, elle lui survécut même, puisque Saint-Vincens jusqu'à sa propre mort (en 1798) défendit contre l'oubli la mémoire de son ami avec une

ferveur qui leur fait honneur à tous deux. Certainement, dans sa longue carrière de magistrat, ce juge intègre et bon, qui ne jugea pas qu'au prétoire et « à qui la confiance publique avait élevé un tribunal domestique », rendit son plus bel arrêt, en exaltant par l'édition et la parole, devant des contemporains enfin édifiés, ce mort qui, par le don de l'amitié, avait à jamais embelli sa vie.

CHAPITRE VIII

MAIEUTIQUE OU L'AMBITION DÉVOILÉE

Mon métier diffère de celui des
sages-femmes en ce que ce sont des
âmes, non des corps, que j'aide dans
leur délivrance.

SOCRATE,
dans le *Théétète* 150. B.

Si Vauvenargues avait prodigué à Saint-Vincens le meilleur de son cœur, c'est au marquis de Mirabeau qu'il réserva la fleur de son esprit. Pendant les interminables loisirs de sa vie de garnison, il lui écrivit, comme à son autre ami, de longues et fréquentes lettres. De cette volumineuse correspondance — ou tout au moins de la partie assez importante qui en reste, de juillet 1737 à août 1740 — il ressort que les relations de Vauvenargues et de Mirabeau, si elles diffèrent des précédentes, n'offrent pas un moindre intérêt.

L'amitié de Saint-Vincens, si complète et si sûre, ne pouvait cependant suffire à une nature insatiable et complexe. La curiosité des choses de l'esprit, le désir de pousser et de raisonner ses expériences, le

besoin d'aiguiser, par la controverse, une pensée subtile et une diction naturellement éloquente et ferme, avaient amené Vauvenargues à chercher en même temps un autre partenaire, prédisposé par sa nature et son éducation au commerce intellectuel. Aussi, sans trahir celui qui s'était donné tout entier, demanda-t-il au marquis de Mirabeau, spécialiste en psychologie et en esthétique, de l'aider de ses lumières.

Vauvenargues le connaissait depuis longtemps ; ils étaient du même âge, ils étaient parents, ils étaient voisins. Les Jésuites les avaient formés, plus longuement l'un que l'autre ; mais tous deux, au sortir du collège, avaient continué de s'instruire en lisant et en écrivant. Destinés à l'armée, ils avaient servi ensemble au Régiment du Roi.

Mirabeau y débute plus tôt que son ami : en 1729, à quatorze ans, lesté des conseils paternels et de quelque monnaie, il part pour l'armée où, pendant deux ans, il se dégrossit. Paris l'accueille alors : l'Académie le voit moins que Procope, la comédie, les alcôves, qui épuisent ses dernières ressources ; car son père lui a coupé les vivres, sans diminuer son entrain et sa fièvre de jouissance. Il en est quitte pour remplacer par des bottes ses souliers vernis et laisser flotter autour de son cou sa toison de cheveux châtons. La courte guerre de 1734 interrompt cette vie de Cocagne, qui reprend plus effrénée encore après un retour picaresque digne de Gil Blas.

Paris déçoit ses espérances militaires ; il n'y peut trouver, non plus qu'à la Cour, de protecteur pour

l'achat d'un régiment. Il s'en console en dépensant, et au-delà, l'argent de son père, de son oncle et d'autres encore, à mener la vie fastueuse conforme à son tempérament et à ses goûts. Ces excès vont lui servir : Son père qui, par sa froideur affectée, inspirait à son fils aîné plus de crainte respectueuse que d'affection, le laisse à vingt-deux ans, par sa mort, chef de famille et maître d'une assez grosse fortune. Un autre aurait trouvé cette charge onéreuse. Lui, la supporte sans en être accablé, mûri par l'expérience des camps et de la ville. Mais le naturel ne perd jamais ses droits. Celui des Riquetti est impérieux, passionné, chimérique ; d'où l'ambition, la volupté et les coups de tête qui, chez le marquis, s'efforcent de faire bon ménage et composent un piquant personnage.

C'est le besoin de primer qui l'emporte. Quand s'évanouit, en 1743, pour le capitaine de grenadiers, l'espoir de dominer à l'armée, c'est le monde qu'il faut séduire ; et Paris devient le champ d'expériences de celui qui, selon ses caprices, les promesses ou les échecs, s'avère bel esprit, homme d'affaires, économiste ou diplomate. Lorsque les espoirs parisiens se dérobent, c'est la famille, frères, femme, enfants, vassaux, qui subit la poigne sans pitié de ce nouveau seigneur féodal, toujours bouillonnant, toujours insatisfait, éternelle victime de son humeur et de ses sens. Son humeur le lance dans un mariage baroque et malheureux, qu'il improvise en un coup de tête et regrette toute sa vie ; elle lui dicte des projets fantasques de bâtisses urbaines et d'exploitations rurales, fatales

à sa bourse et néfastes à tous les siens. Ses sens bousculent sa vie et dérangent ses plans par leurs exigences immédiates, dont l'âge n'atténue pas la fréquence ni l'intensité : car « la punition de l'homme trop dérégulé dans sa jeunesse est de prolonger le dérèglement à un âge où il n'a plus d'excuse, et de le transmettre à ses enfants. »

Mirabeau, d'ailleurs, se rendait justice en traçant de lui, plus tard, ces portraits successifs : « A trois ans je prêchais ; à six, j'étais un prodige ; à douze, un objet d'espoir ; à vingt, un brûlot ; à trente, un politique de théorie ; à quarante, je ne suis plus qu'un bon homme. »

C'était un cas intéressant, pour un observateur comme Vauvenargues, que celui de ce jeune homme étrange, si différent de lui, si semblable à lui. Sollicité par l'action, demandant à la domination, quelle qu'elle soit, le bonheur et la gloire, épris d'analyse, et loyal au point de se juger avec une impitoyable lucidité, contrarié dans ses desseins par les traverses du sort ou les réactions de sa nature, il présentait à son ami sa propre image, un peu caricaturale. Mais celui-ci ne se retrouvait guère dans ces volontés dispersées, dans ces dilapidations fantaisistes de biens si précieux, dans cet orgueil méprisant, dans cette impertinence, qui n'épargnait personne ni rien de respectable, dans ce bouillonnement fougueux d'idées, de sentiments et de désirs, qui faisaient de Mirabeau l'être le plus énigmatique et le plus séduisant.

Attiré par cette énigme vivante, Vauvenargues tentait de la déchiffrer ; mais, par là, il s'ache-

minait à se mieux connaître lui-même. Le marquis, modèle complaisant, l'y aidait de tout son pouvoir. Leurs lettres montrent leurs efforts et leur succès dans la découverte d'eux-mêmes. Et c'est le grand honneur de ce Mirabeau — si souvent et si injustement décrié — d'avoir, en se prêtant à ce jeu fécond, forcé Vauvenargues à prendre conscience de ses dons, à les cultiver et à les produire.

Mirabeau avait deviné Vauvenargues ; et il y avait eu quelque mérite, car cet être secret ne se livrait pas volontiers : devant ce « vrai brûlot », exubérant, tumultueux, indiscret, sa nature « délicate, réservée, toute en dedans », se mettait en boule. Mais à la perspicacité de Mirabeau rien n'échappe, à sa volonté personne ne résiste. A-t-il pressenti la valeur morale et le talent de son ami, aussitôt il décide de l'avoir « par morceaux ». A force d'insistance, il a raison de toutes ses réticences, abat les obstacles et, pièce à pièce, emporte la place. Les lettres se croisent comme autant de flèches. Rien de plus dramatique que cette maïeutique ; rien de plus imprévu aussi : car le vainqueur n'est pas, en définitive, celui qu'on pense.

Écoutons donc leur dialogue, et marquons les points dans ce match original, où les adversaires ne se veulent aucun mal, et n'usent de leurs avantages qu'au profit de leur rival.

MIRABEAU. — Mon Cher Vauvenargues, il n'est pas d'un philosophe de vivre au jour la journée. Cherchez d'abord à corriger votre humeur, à blanchir vos idées, et imaginez que la gaieté

est le fondement du bonheur. *Vale et lætare* ; et souvenez-vous d'Horace ; c'est l'alphabet des sages.

VAUVENARGUES. — Vous me faites trop d'honneur en cherchant à me soutenir par le nom de philosophe, dont vous couvrez mes singularités ; c'est un nom que je n'ai pas pris ; on me l'a jeté à la tête ; je ne le mérite point. Ce sont mes inclinations qui m'ont rendu philosophe ; la philosophie que je suis consiste proprement dans l'amour de l'indépendance.

MIRABEAU. — Comment, mon Cher Vauvenargues, peut-on témoigner avoir en même temps tant de vivacité et de nonchalance dans l'esprit ? Eh quoi, vous pensez continuellement, vous étudiez, rien n'est au-dessus de la portée de vos idées, et vous ne songez pas un moment à vous faire un plan fixe vers ce qui doit être notre unique objet, qui est le bonheur ? Vous vivez au jour la journée, sans thésauriser dans la jeunesse pour vous en servir à l'âge où tout manque ? Non, cette faiblesse n'est pas pardonnable ! Abjurez, mon Cher, et nous entrerons ensuite en matière.

VAUVENARGUES. — Je conviens que je suis un homme faible qui se conduit par sentiment. Je ne veux pas vous faire entendre que je me suffise à moi-même et que toujours le présent remplisse le vide de mon cœur ; j'éprouve aussi, souvent et vivement, cette inquiétude, qui est la source des passions. J'aimerais la santé, la force, un enjouement naturel, les richesses, l'indépendance, et

une société douce ; mais, comme tous ces biens sont loin de moi, et que les autres me touchent fort peu, tous mes désirs se concentrent et forment une humeur sombre, que j'essaie d'adoucir par toute sorte de moyens. Voilà où se bornent mes soins à l'égard de la vieillesse.

MIRABEAU. — Quelqu'un qui pense et s'exprime comme vous, mon Cher Vauvenargues, n'est pas pardonnable de n'avoir aucune ambition. Je sais que votre peu de disposition et de santé ne vous permet pas de courir ce que quelqu'un comme vous doit appeler fortune ; mais quelle carrière d'agréments ne vous ouvrent pas vos talents dans ce qu'on appelle la république des lettres ! Si vous pouviez connaître combien de plaisirs différents nous procure une réputation établie dans ce genre ! Peut-être ne fais-je qu'affermir chez vous une résolution prise ; il m'en est même transpiré quelque chose ; mais j'en demande l'aveu à votre amitié.

VAUVENARGUES. — Il me serait, mon Cher Mirabeau, fort agréable d'avoir de la réputation, si elle venait me chercher ; mais il est trop fatigant de courir après elle, et trop peu flatteur de l'attendre, lorsqu'elle coûte tant de soins. Si j'avais plus de santé et si j'aimais assez la gloire pour lui donner ma paresse, je la voudrais plus générale et plus avantageuse que celle qu'on attache aux sciences.

MIRABEAU. — Ah ! si vous employiez tout le loisir

que votre humeur vous laisse, jugez de ce que vous pourriez faire !

VAUVENARGUES. — S'il est vrai, mon cher Mirabeau, que vous estimiez la modestie, ne me louez point, je vous prie, comme vous faites ; n'étouffez pas une vertu que vous aimez, ou ne me louez que par votre amitié. Je n'ai rien pour faire illusion aux autres hommes, comme à vous ; l'amitié n'a pas mis son voile sur leurs yeux ; ils me voient nu.

MIRABEAU. — Je ne sème point ici de louanges ; c'est la vérité qui parle, j'ai entendu des gens du meilleur goût s'écrier, quand je leur ai dit que vous n'aviez que vingt-cinq ans : Ah ! Dieu ! Quels hommes produit cette Provence !

VAUVENARGUES. — Je suis bien loin d'être raisonnable ; depuis deux ans je n'ai pas lu un quart d'heure tous les jours. J'ai toujours été obsédé de mes pensées et de mes passions ; c'est une occupation très vive, quoique presque toujours inquiète et inutile.

MIRABEAU. — Vous ne lisez point, me dites-vous. Mais que faites-vous donc dans votre chambre, si vous ne lisez point ? Je crois que vous prenez pour passions des pensées vivement imprimées chez un individu comme vous, où la matière est la plus faible.

VAUVENARGUES. — Si vous pouviez me faire lire, vous n'auriez aucune peine à me plier aux lectures qui émeuvent mes sentiments ; ce sont les seules

qui me plaisent, et qui flattent ma paresse ; les autres me fatiguent et m'ennuient ; je n'en ai guère fait en ma vie, et, si vous connaissiez ma profonde ignorance, vous changeriez de ton.

MIRABEAU. — J'en sais plus que vous sur votre propre compte, si vous ne vous connaissez pas une grande étendue de génie.

VAUVENARGUES. — Vous ne sentez pas vos louanges, mon ami, vous ne savez pas la force qu'elles ont, vous me perdez, épargnez-moi, je vous le demande à genoux.

MIRABEAU. — Travaillez, mon cher. Vous enfouissez, si vous ne travaillez, les plus grands talents du monde.

VAUVENARGUES. — Je veux suivre vos conseils, et remplir dorénavant le vide de mes jours du soin de former mon esprit.

MIRABEAU. — Je me sais bon gré de vous avoir excité sur cela ; vous y profiterez, le public bientôt, et moi, à ce que j'espère, quelque jour, en mon particulier. Lisez, retenez vos pensées sur le papier ; c'est là votre genre, vous devez l'avoir éprouvé. Et puis, permettez à mon amitié de vous dire ce que je crois nécessaire. Est-ce à votre âge que l'on doit se borner à commander un bataillon d'infanterie ? Un homme de condition est-il bien placé de passer les plus belles années de sa vie à aller de son auberge à sa chambre ? Si l'ambition vous occupe, Paris et la cour ne doivent-ils pas être votre séjour ? Si c'est la douceur

d'une vie retirée qui vous flatte, mettez-vous donc à même d'en jouir. Eh ! morbleu, sortez de votre solitude, vous y gagnerez !

VAUVENARGUES. — Il y a plus d'un an, mon cher Mirabeau, que vous attaquez ma retraite et l'inaction où je vis ; je me défends par des retours et des généralités : mais, puisque votre amitié me poursuit toujours, j'aurais tort de vous rien cacher.

Je vous avouerai d'abord que, si j'étais né à la cour, ou plus près que je n'en suis, je ne m'y serais point déplu ou ennuyé. J'y vois le centre du goût, de la politesse, le cœur, la tête de l'Etat, j'y vois le séjour des passions, et, au bout de tout cela, le spectacle le plus orné, le plus varié, le plus vif que l'on trouve sur la terre. Je ne vois donc pas que j'eusse été contraint de m'y déplaire ; mais la Providence m'a placé si loin de cette cour, qu'il serait ridicule de me demander pourquoi je n'y suis pas.

A l'égard de Paris, si je pouvais m'y tenir, je n'aurais point d'autre patrie ; il vous est aisé de comprendre que je ne passe pas ma jeunesse, par choix, dans une société qui touche peu mon cœur.

Mais vous voudriez que, contraint de vivre dans la solitude, j'essayasse de la remplir de l'amour des belles-lettres. Cela est bien pensé ; mais, comme je me connais, je ne vous cacherai point que je n'ai ni la santé, ni le génie, ni le goût qu'il faut avoir pour écrire, que le public n'a pas besoin de

savoir ce que je pense, et que, si je le disais, ce serait, ou sans effet, ou sans aucun avantage.

Il n'y a ni proportion ni convenance entre mes forces et mes désirs, entre ma raison et mon cœur, entre mon cœur et mon état. Mais je ne consulte que mon cœur. Cela sans doute ne comble pas mes vœux ; tout ce qui pourrait me plaire est à mille lieues de moi ; mais je ne veux point me contraindre, j'aimerais mieux rendre ma vie.

Il y a des hommes, je le sais, qui ne souhaitent les grandeurs que pour vivre et pour vieillir dans le luxe et le désordre ; mais de souhaiter malgré soi un peu de domination parce qu'on se sent né pour elle ; de vouloir plier les esprits et les cœurs à son génie ; d'aspirer aux honneurs pour répandre le bien, pour s'attacher le mérite, le talent, les vertus, pour se les approprier, enfin pour exercer son génie et son talent dans toutes choses, il me semble qu'en cela il peut y avoir quelque grandeur.»

Il n'est pas nécessaire d'étendre davantage ces extraits. Ils sont assez probants, la dernière lettre surtout, véritable profession de foi dans laquelle Vauvenargues formule ses buts de vie et, selon qu'il accepte ou qu'il écarte les suggestions de son ami, échafaude une vivante et solide philosophie de l'action. Cette philosophie préexistait sans doute à leurs entretiens, mais c'est Mirabeau qui l'oblige, par son insistance affectueuse, à en dégager et en réunir les éléments. Vauvenargues ne lui en veut pas : au contraire. Il s'était d'abord à demi dérobé.

A la fin, rien ne le retient plus : il se sent en sûreté, et, dans un geste de gratitude, « tire d'un coup, le rideau ». Mirabeau est ébloui par cette lumière soudaine : il a trouvé son maître en ambition et, de surprise, lâche le dé, dont Vauvenargues s'empare. Le jeu se poursuit, bon train, à son avantage. Et Mirabeau ravi, subjugué, écoute et admire.

Comment expliquer qu'après avoir avoué son ambition, Vauvenargues n'emploie pas les moyens qu'il vient de déclarer bons pour la satisfaire ? Pourquoi ne pas quitter l'armée ? Pourquoi ne pas gagner Paris et y tenter, avec son ami, la fortune littéraire ou politique ? Les vraies raisons, il ne les dit pas. Mirabeau, officier amateur et intermittent, comprendrait-il que le capitaine aime encore son métier ? Et lui, Parisien d'adoption, à qui sa richesse permet de dépenser sans compter, partagerait-il les appréhensions d'un provincial pauvre devant les tentations et les nécessités coûteuses de la capitale ? Mirabeau, débordant de santé, excuserait-il les défaillances et les hésitations d'un valétudinaire, dont le corps redoute les fatigues de la brigade ?

Vauvenargues renonce donc, pour l'instant, à le suivre, et va tâcher de se rendre apte à de nouveaux dangers guerriers, en se soignant.

CHAPITRE IX

L'EAU DE JOUVENCE

On voit de misérables corps, victimes languissantes d'un esprit infatigable, qui les tourmente inexorablement jusqu'à la mort.

VAUVENARGUES,
Réflexions et Maximes, 622.

Mirabeau a tort quand il écrit à son ami : « Ne dites pas que la délicatesse de votre tempérament vous abat : vous n'êtes pas robuste, mais vous n'êtes pas malade ; nuls accidents ne vous attaquent, et vous n'avez, tout au plus, que des incommodités habituelles ».

Tel est le raisonnement d'un homme qui se porte bien et ne croit au mal chez les autres que s'il en voit les marques tangibles ; il croira à la petite vérole quand il aura vu Vauvenargues défiguré et presque aveugle ; il reconnaîtra son impotence, quand il aura vu couler de ses jambes gelées le pus de ses tumeurs crevées. Mais il se refuse à considérer comme invalide un demi-malade qui ne se plaint pas.

Il aurait eu pourtant des raisons de geindre et

d'apitoyer autrui. Une ophtalmie précoce l'oblige à écourter ses lectures et ses rédactions ; elle le contraint à porter lunettes, dût-il paraître vieilli de vingtans, sans que sa vue devienne plus nette ni ses douleurs moins vives. Il est amené à remplacer ses yeux par ceux des autres, mais comme il n'a pas les moyens de se payer un secrétaire ou un lecteur, il doit se contenter de soldats et de laquais qui estropient les mots et coupent les périodes. Il y a bien à Montpellier, à Paris et en Angleterre des médecins renommés ; mais l'Angleterre est loin à cette époque, les voyages coûtent cher, les spécialistes aussi. Faute de mieux, on use donc de palliatifs, puisqu'une fortune trop modique ne permet pas la cure, qui guérirait peut-être.

Et même, serait-on riche, pourrait-on avoir raison des autres infirmités ? Comment soigner tant de maux incompatibles par des remèdes qui ne le soient pas ? On est donc réduit, pour l'estomac et pour les yeux, à des traitements sans effet. Les régimes, si sévères qu'ils soient — œufs, lait et bouillon — n'améliorent pas un tube digestif récalcitrant. Les rhumatismes n'ont guère de chance de guérir dans le climat du Nord et l'humidité des camps. Enfin les rhumes se succèdent, de plus en plus fréquents : les voyages, les marches sous la pluie, les gardes nocturnes, la vie matérielle souvent négligée, les garnisons successives, les brusques fantaisies de l'hiver provençal, les entretiennent et les aggravent, au point de faire redouter le pire.

Contre ces misères diverses restait pourtant le recours d'une panacée, ordonnée par les docteurs,

acceptée par les malades, avec une foi égale. Les uns s'autorisaient de quelques guérisons éclatantes pour conseiller les eaux, dont l'analyse révélatrice n'avait pas encore restreint les vertus, les autres accueillaient sans ennui la perspective d'un séjour — moins onéreux alors qu'aujourd'hui — à la campagne, puisqu'on y rencontrait bonne société, et qu'on ne quittait la ville que pour la retrouver.

Il n'est pas surprenant que Vauvenargues se soit rendu, lui aussi, aux instances de ses médecins, et qu'il ait demandé à Vals, puis à Plombières, de satisfaire son goût des voyages, d'accroître son bagage d'observations morales, d'enrichir sa philosophie, et, qui sait ?, peut-être de le guérir par surcroît.

Son séjour à Vals, en 1740, l'améliora, pour quelques mois seulement. Car, l'année suivante, il recourut aux thermes vosgiens pour compléter l'œuvre des eaux de l'Ardèche.

Un passé immémorial consacrait la renommée de la station. Depuis les Romains qui la fondèrent, jusqu'à Louis XIV mourant qui faillit en devenir le client, que de noms illustres on aurait inscrits dans la gazette des mondanités, si elle avait été alors de mode. Des eaux qui auraient pu guérir le Grand Roi ne devaient qu'être bienfaisantes à de moins grands, qui ne sont pas rois. C'est ce que se dit Vauvenargues, ou plutôt ce qu'il écrit à Saint-Vincens le 17 mai 1741 :

« Les douleurs que j'avais à Aix sont fort augmentées depuis lors ; je me suis mis au lait pour toute nourriture, il y a trois semaines environ, mais cela n'opère point. On m'a ordonné les eaux de

Plombières, je m'y en vais. Ce voyage sera d'un mois, et puis je reviendrai à Metz. »

*
* *

Donc, une après-midi de printemps, le coche déballa auprès des piscines fumantes, son habituel chargement de chairs dolentes. Parmi cette douzaine de podagres qui s'ébrouaient et tentaient vainement de dérouiller leurs membres, engourdis par la goutte et dix heures de diligence, se distinguait un jeune officier triste et maigre. Il avait l'air anglais, ce qui laissait présumer, en lui, selon qu'on regardait son visage ou son corps, la philosophie ou la consommation. D'un coup d'œil, sans gestes ou propos inutiles, l'arrivant prit possession du lieu. Il s'arrêta d'abord au bassin rectangulaire où grouillait en plein air, sans défense et sans pudeur, un vivant musée d'anatomies disgraciées. C'étaient là ses compagnons de misère. Il se voyait déjà nu, au milieu d'eux. Et, tandis que ces malheureux, inconscients ou résignés, semblaient par leurs ébats et leurs rires, prendre plaisir à la baignade, il les regardait avec dégoût et pitié. Le réconfort lui vint des façades encore fraîches : sous les toits pointus, elles étalaient coquettement les petits carreaux de leurs fenêtres, le bois fleuri de leurs balcons, et la musique grinçante de leurs enseignes. Chaque demeure, privée ou publique, montrait la sienne, suspendue à la galerie ou plaquée en demi-relief sur la porte. Son œil s'amusa de ce chromatisme, et cueillit, au hasard de la découverte, le Dauphin —

le Lion Rouge — les Trois Rois — l'Ours — le Soleil — le Grand Cerf et la Fleur de Lys. En face, de l'autre côté du rectangle liquide, d'autres façades, comme un miroir, s'offraient, symétriques et égales. Seul les dépassait, de sa haute et fière taille, l'hôtel tout neuf où le chapitre huppé des Dames de Remiremont abritait sa dignité. La blancheur ensoleillée de ces demeures s'avivait au contraste des sapins tout proches, tenture sombre de la montagne. Les deux pentes s'en dressaient, roides et hostiles, vers le ciel rétréci. C'était bien une prison que ce ravin, où s'insinuaient, parmi le barbelage des broussailles, le long d'un ruisseau essoufflé, quatre-vingts foyers en chapelet ; mais une prison volontaire pour ceux qui, pendant un mois, se livraient, corps et âme, aux vapeurs et aux eaux.

Comme tous ici, Vauvenargues ne veut plus être qu'une chose souffrante qui s'emploie à ne plus souffrir. Il s'arrache donc au spectacle tentant des choses et des êtres, et se glisse parmi les houppe-landes sans sexe, les chaises au store baissé, les béquilles, les robes claires des servantes, les robes brunes des capucins, jusqu'à la porte de l'Ange, l'auberge qu'il a élue.

Ce n'est pas que le Saumon paraisse, en face, moins accueillant. Mais à l'Ange descendit Montaigne, son écusson l'atteste, et son journal. Vauvenargues voit l'un, dans la salle basse, accroché en bonne place, comme une relique et une garantie. Il a l'autre dans sa malle et l'ouvrira quand il aura consulté Le Maire, premier médecin de la station. L'examen est long, plus longue encore l'ordonnance.

Il s'agit de s'en pénétrer pour l'appliquer sans défaillances ni écarts, qui en compromettraient l'effet.

Aussi, ce premier soir, Vauvenargues quitte-t-il de bonne heure la salle. Un bol de bouillon lui tient lieu de souper, quelques répliques recueillies, de compagnie. A plus tard les menus fins et les débats. Mieux valent, comme préambule à la cure, une purge et un livre ami. La purge est prête : sur le marbre, tandis qu'il se dévêt, la chambrière a placé un bol de rhubarbe, et, tout en se glissant sous la couette, qu'impose le serein, il entr'ouvre le livre. Ce n'est pas un de ceux qu'il préfère, mais le moment et le lieu conviennent à cette lecture. Montaigne donnera au baigneur novice un avant-goût du régime, et ses remarques morales pourront intéresser le psychologue qui, malgré tout, n'est qu'assoupi, et ne demande qu'à s'éveiller.

Les phrases se déroulent sans façon :

Plommières. Nous y entrâmes le vendredi 16 de septembre 1580, à 2 heures après-midi. — Ce lieu est assis aux confins de la Lorraine et de l'Allemagne — dans une fondrière, entre plusieurs collines hautes et coupées, qui le serrent de tous côtés. Au fond de cette vallée naissent plusieurs fontaines, tant froides, naturelles que chaudes.

Nous logeâmes à l'*Ange* qui est le meilleur logis.

Nous arrê tâmes audit lieu depuis ledit jour 16^e jusque au 27^e de septembre. M. de Montaigne but onze matinées de ladite eau, neuf verres huit jours, et sept verres trois jours, et se baigna cinq fois. Il trouva l'eau aisée à boire et la prenait toujours avant dîner. Il n'y connut d'autre effet que d'uriner. L'appétit il l'eut bon, le sommeil, le

ventre, rien de son état ordinaire ne s'empira par cette potion. Les deux premiers jours, il rendit deux petites pierres, mais il estima avoir encore en la vessie la pierre d'une colique très véhémente.

Vauvenargues, un peu méprisant, laisse retomber l'ouvrage. Il est édifié. Aucun détail ne manque, sur le pays, ni sur le malade. Et quel plaisir, en vérité, de mieux connaître M. de Montaigne, d'écouter gronder son ventre, chanter son estomac, et de peser les pierres de sa vessie ! N'est-il donc pas pour « l'honnête homme » un épicurisme moins grossier, et le bonheur consiste-t-il seulement dans l'euphorie ? Pourquoi grouper, sans ordre, des faits menus et de petites pensées égoïstes, si l'on n'en tire rien qui nous grandisse et serve à autrui ? Avec un peu d'impatience, il tend la main vers la table de chevet où le fidèle carnet attend sa confidence. Son crayon vengeur n'a ni hâte ni hésitation, l'écriture se forme, lourde, ronde et sans bavures, les phrases s'alignent avec un aristocratique dédain de l'orthographe. Et, de la page, surgit Montaigne vivant et jugé :

Montaigne n'a pas évité les défauts de ses contemporains, ni les siens propres : il ne savait ni lier ses pensées, ni donner de justes bornes à ses discours, ni rapprocher utilement les vérités, ni en conclure. Parlant trop de soi, incapable de ces passions altières et véhémentes, qui sont presque les seules sources du sublime.

Mais Vauvenargues s'en veut de sa clairvoyance qui le rend sévère. Pour faire amende honorable, il reprend le volume et poursuit :

J'estime le baigner salubre et crois que nous encourons nos légères incommodités en notre santé pour avoir perdu cette coutume qui était généralement observée aux temps passés, quasi en toutes nations, et est encore en plusieurs, de se laver le corps tous les jours, et ne puis imaginer que nous valions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustés et nos pores estoupés de crasse.

Vauvenargues referme définitivement le livre, en souriant, entraîné malgré lui par la verdeur de cette langue drue qui enseigne l'hygiène. Oui, Montaigne, en somme, a raison. A corps sain, ou assaini, âme plus libre, esprit plus agile. Et Vauvenargues, réconforté, s'endort, après un raisonnable acte de foi aux eaux de Plombières.

*
* *

Il a eu raison de croire en elles. Voilà trois semaines qu'il s'est, chaque jour, livré au bien-faisant supplice de l'eau : il a détrem pé ses membres dans le courant chaud de la piscine, il a subi la pluie d'orage, que lâche, dans l'étuve, un ciel de pierre, il a infligé à son gosier, par dizaines de verres, la boisson tiède, jaillie de la source du Chêne sous le crucifix noir, il a humecté ses yeux au jet de Sainte-Catherine, favorable aux ophtalmies. Sa patience est récompensée : ses jambes, plus souples, le portent mieux dans ses promenades de la papeterie à la filerie, parmi les charmilles des capucins, où il s'entretient de métaphysique et de morale avec l'un des bons pères : son estomac, sans

lui permettre encore les ragoûts, cailles et tourtes, qui satisfont l'imprudente gourmandise des dîneurs et la rapacité des aubergistes, accepte la volaille bien tendre ou la mirabelle en compote, son œil y voit plus clair pour aider l'esprit à observer, la main à écrire ; tout son être se sent plus vivant.

C'est à la veillée surtout que cette vie s'affirme. Alors, commence, pour le jeune moraliste, le meilleur du jour. Délivré jusqu'au lendemain du souci de son corps, il peut, après la parenthèse du souper, s'occuper enfin de lui-même, de sa vraie personne, la seule qui compte, celle que l'on retrouve dans la solitude de la chambre et la complicité du livre et de l'écritoire.

Chaque soirée apporte un nouveau régal. Il a écrit hier à Saint-Vincens et à De Seytres, à l'un, la gazette intime et la lettre d'affaires, à l'autre un chapitre de conseils. Aujourd'hui, c'est à lui-même, pour lui-même qu'il écrira. De sa journée il va retenir quelques éléments nouveaux d'une introduction à la connaissance de l'esprit humain. Le carnet ami s'ouvre, et la plume, un moment hésite. Il revit ses heures de figurant sans malice et sans artifice, dans la Cour des Miracles nouveau jeu, et il note :

Lorsque j'ai vu des personnes de tout sexe, de tout âge, et de toute condition, se baigner humblement de la même eau, j'ai compris tout d'un coup ce qu'on m'avait dit souvent, et ce que je ne voulais pas croire, que les faiblesses ou les malheurs des hommes les rapprochent, et les rendent souvent plus sociables. Des malades sont plus humains et moins dédaigneux que d'autres hommes.

Je remarquai encore dans ces bains, que les nudités ne me touchaient point ; c'est parce que j'étais malade. Depuis lors, quand je vois un homme qui n'est point frappé de la pure nature, en quelque sujet que ce soit, je dis que son goût est malade.

Etait-elle bien saine, elle aussi, d'intentions et de mœurs, la vieille dévergondée qui lui tint des propos cyniques ? Trouble souvenir, que la plume clarifiera :

Je me suis trouvé, dans le bain public, avec une vieille femme qui, voyant que j'étais fort jeune, et sachant que j'étais dans le service, m'honorait de quelques plaisanteries très militaires. Je rougissais malgré moi, non pas de l'impudence de cette vieille, car on ne rougit point des défauts d'autrui, mais de ma propre pudeur, que son impertinence rendait ridicule. Pendant qu'elle se faisait honneur des défauts de mon âge, je mourais de honte de paraître avec les vertus de son sexe. Un capucin était à côté de moi, et ne rougissait point : c'est que la pudeur était la vertu de son état, et non du mien. Les hommes sont si faibles qu'ils se font des devoirs, non seulement des talents, mais même des vices de leur profession.

Etrange faiblesse, en vérité. Mais qui n'a pas la sienne, plus blâmable peut-être ?...

Il entend encore les propos dans la grenouillère. Quelle incompétence et quelle prétention dans les bavardages de ces deux conférenciers amateurs qui, chacun dans son cercle, pérorait. L'anonymat de la piscine et la vraisemblance de leur physique créaient l'illusion. Mais la plume du moraliste crève la baudruche, et fait justice des imposteurs et de leurs dupes :

Qu'un homme me parle longuement d'un grand procès, qu'il cite les lois, qu'il en fasse l'application au cas qui l'intéresse, ceux qui l'écoutent croiront qu'il est un bon juge ; qu'un autre parle de tranchées, de glacis et de chemins couverts, et d'une bataille où il n'était point, on dira qu'il sait son métier, et qu'il y a plaisir à l'entendre. Les hommes se piquent de mépriser la science, et se laissent toujours imposer par ses apparences.

L'idée lui semble juste, et la vérité nécessaire à dire. Mais a-t-il su lui donner une forme qui la véhicule ? Il reprend donc et ajoute :

Que sert à un homme de robe de savoir comme on prend une place ? Pourquoi un financier veut-il apprendre la mécanique des vers ? Si les hommes se contentaient des connaissances dont ils ont besoin, et qui entrent dans leur génie, ils auraient assez de temps pour les approfondir, mais la mode est, aujourd'hui, d'avoir une teinture de toutes les sciences. Un homme qui n'a rien à dire sur un autre métier que le sien, n'oserait penser qu'il peut avoir de l'esprit.

Voilà qui est encore long. Ne pourrait-on dire la même chose en moins de mots ? Essayons :

J'approuverais fort la science universelle, si les hommes en étaient capables ; mais j'estime plus un menuisier qui sait son métier, qu'un bavard qui pense tout savoir, et qui ne possède rien.

Laquelle choisir de ces trois versions ? On verra plus tard, quand l'œuvre sera mûre et tous les documents classés. Pour l'instant, d'autres remarques s'imposent. Que penser de cette table, qui

réunit tant d'êtres disparates et les harmonise dès le potage, sinon ceci : « La bonne chère est le premier lien de la bonne compagnie. »

Remarque trop générale, et qu'il faut préciser. Il n'a qu'à se rappeler l'action lénifiante des bécasses sur ses deux jeunes voisins, tout chauds encore et hostiles au sortir d'un reversi contesté ; il n'a qu'à revoir la mine complaisante de la jeune coquette et le ravissement de son vieil amoureux enfin écouté ; ce qui se formule ainsi : « La bonne chère apaise les ressentiments du jeu et de l'amour : elle réconcilie tous les hommes avant qu'ils se couchent. »

Mais le sexagénaire qui pêche contre la loi de nature, mérite une semonce, ou plutôt un mot de pitié : « Je plains un vieillard amoureux ; les passions de la jeunesse font un affreux ravage dans un corps usé et flétri. »

A moins qu'il ne soit riche et puissant, comme ce fermier qui, au débarqué, a détourné sur lui l'attention et l'intérêt de la salle : ce partisan a trouvé des flagorneurs. « Une jeune femme a moins de complaisants qu'un homme riche qui fait bonne chère. »

Mais lui-même est-il sans reproche ? Cette compagnie, qu'il se plaît à fréquenter et à juger, n'est pas faite pour lui. « C'est être bien dupe d'aimer le monde, quand on n'aime ni les femmes, ni le jeu. »

Où donc est le bon sens ? Chez les simples. Son valet le lui a prouvé l'autre jour, après le repas qu'il venait de rendre à ce gentilhomme provençal qui l'avait invité au Saumon. Voici le fait :

J'avais un *laquais* qui était fort jeune ; il me dit que je venais de souper avec un homme de beaucoup d'esprit. Je lui demandai à quoi il connaissait qu'un homme avait de l'esprit : « C'est quand il dit toujours la vérité ». « Voulez-vous dire que c'est quand il ne trompe personne ? » « Non, Monsieur, mais quand il ne se trompe pas lui-même ». Je pensais aussitôt que *ce jeune homme* pouvait bien avoir lui-même plus d'esprit que Voiture et que Benserade ; il est bien sûr, au moins, qu'un bel esprit n'aurait pas rencontré aussi juste.

Respectons l'intelligence, d'où qu'elle vienne. Le *laquais*, malgré sa livrée, devient un « jeune homme » notre égal. Puisse-t-il y avoir, de par le monde, plusieurs valets semblables ! L'un d'eux pourrait honorer les lettres. Heureux maître d'un tel domestique, mais qui le mérite !

Cette pensée consolante est le terme de ses méditations. Le cahier se ferme, et le livre s'ouvre : *Télémaque* ou *Bajazet* ? Racine l'emporte, et Roxane va redire au lecteur ces vers brûlants qu'il sait par cœur, et ne se lasse pas de reprendre. Mais à peine a-t-il commencé, que l'escalier craque et la porte s'ouvre. C'est le même « jeune homme » qui apporte à son maître le courrier, en retard, car la malle a versé. Il s'étonne : n'avait-il pas dit qu'on gardât ses lettres à Metz jusqu'à son retour ? C'est un pli urgent de son Corps. Un coup d'ongle, et le cachet saute : M. de Biron le rappelle, le régiment s'équipe, on va partir.

Enfin ! Dans sa joie, Vauvenargues froisse le papier, et serre la main à ce valet, si digne de le comprendre. De fait, il a compris, et aussitôt

prépare le bagage. Point de temps à perdre. La chance veut que la cure soit finie et que le coche parte demain matin. Ne pourrait-on avancer l'heure du départ? Dans son impatience, le capitaine se voudrait déjà à cheval, en marche vers l'ennemi.

Il va quitter sans regret cette triste vallée, sœur boisée du ravin provençal. Il la quitte avec la même allégresse que l'autre, jadis, tout tendu vers un avenir prometteur de gloire. Retrempé par ces semaines de soins heureux, l'estomac raffermi, les membres plus souples, l'esprit enrichi, il s'en va, ingrat et joyeux.

CHAPITRE X

GRANDEUR ET SERVITUDE MILITAIRES

Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'Etat ; ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

VAUVENARGUES,

Réflexions et Maximes, 224.

Cette nouvelle marche à la gloire enchante Vauvenargues, sans le surprendre. Il la souhaitait, certes, depuis longtemps, mais, depuis peu, il la prévoyait.

Deux mois avant sa saison de Plombières, il avait pu voir passer à Metz le Maréchal de Belle-Isle, en route pour Francfort, où il allait représenter la France avec éclat, et mettre le comble à son propre prestige. Curieuse figure que celle de ce chef superbe, et plus attirante encore pour le Vauvenargues de vingt-six ans que celle du Villars vieilli de sa première campagne. Elle gagnait, il est vrai, un relief singulier, à la faveur des circonstances, tremplin unique pour ce virtuose de l'action.

En octobre 1740 était mort Charles VI, empereur d'Allemagne. La Pragmatique Sanction appelait au trône sa fille Marie-Thérèse. Mais des prétendants surgissent, qui réclament tout ou partie de la succession. L'électeur de Saxe défie l'électeur de Bavière, le roi d'Espagne veut la Hongrie et la Bohême, le roi de Sardaigne le Milanais, Frédéric II la Silésie.

Et la France, que veut-elle ? Elle ne sait, et se cherche, bientôt elle se trouve... et se divise. D'un côté, Fleury, qui tergiverse, à sa manière, de l'autre, la Cour, dont le Comte de Belle-Isle se fait le champion.

Ce petit-fils de Fouquet, séduisant comme un jeune homme, malgré ses cinquante-six ans, sut bientôt, par sa distinction, son éloquence et sa souplesse, s'imposer à tous : à la noblesse oisive, dont il exploite la vieille hostilité contre l'Autriche ; aux membres de la diète, qu'il éblouit de son faste, à Frédéric II, dont il conquiert la complicité, à Fleury, qu'il entraîne, malgré lui, à l'offensive.

Maillebois conduira 30.000 hommes en Westphalie, et lui-même avec 40.000, affirmera en Bavière notre volonté d'asseoir sur le trône impérial l'électeur de ce pays.

Un généralissime de cette envergure ne saurait admettre dans son armée que des corps d'élite. Il était donc naturel que le Régiment du Roi en fît partie.

Quels sont les sentiments de Vauvenargues chevauchant sous l'étendard du duc de Biron, par delà le Rhin, sus à l'Autriche ?

Il est vieux déjà, l'engagé novice qui franchissait les Alpes sur les traces d'Hannibal. Elle est loin « l'ardeur juvénile qui s'éprend de toute émotion forte et s'enivre du bruit de la mêlée, des épées qui se brisent, du tambour qui bat, du canon qui tonne ».

Est-ce à dire que son courage calculé « vise l'avancement et place l'héroïsme à intérêts » ?

Non. Vauvenargues, au cours de ses trop longs loisirs de garnison, a beaucoup réfléchi sur la guerre, l'idée qu'il s'en fait est maintenant plus raisonnée. Il la considère comme nécessaire ; car, si la paix rend peut-être les hommes plus heureux, elle les amollit et les abaisse. Il la considère comme bienfaisante, car elle enseigne, non la cruauté ou l'intérêt, mais le sacrifice et toute la gamme des vertus. Peut-on désirer meilleure école de grandeur d'âme ?

Il devait être servi à souhait. Le début de la campagne, par sa brusquerie, par son éclat, nourrissait le capitaine de joies intenses et précipitées. L'on devine son enthousiasme devant la tactique de Belle-Isle qui, au lieu de marcher sur Vienne, pénètre soudain en Bohême et s'approche de Prague où, en une nuit de novembre, se hissent quelques braves. Le drapeau français flottant sur les murs, l'électeur de Bavière couronné roi dans la place, voilà des spectacles que l'on n'oublie pas.

Mais d'autres aussi se gravent, moins édifiants, et des nouvelles affligeantes : la maladie et le départ de Belle-Isle, sa mésentente avec son successeur de Broglie, la défection de Frédéric II, que

Marie-Thérèse, par de solides promesses, nous aliène, et, comme conséquence, l'isolement de l'armée française, obligée, malgré quelques succès partiels, de se replier tout entière sur Prague, où bientôt elle est assiégée.

En regagnant la place, le 2 mars 1742, avec sa compagnie, Vauvenargues, non sans amertume, se rappelait les efforts méritoires de son détachement, le long du Regen, où il avait, depuis le mois de janvier, inquiété la retraite des Impériaux. Il sentait, à ses jambes, les premières morsures du gel. Tout ce labeur devenait vain. Triste retour du sort, fâcheuses conséquences des maladresses, que Belle-Isle n'avait pas seul commises.

Aussi, quand il le vit revenir auprès de Broglie, diminué dans son prestige et dans ses pouvoirs, ne put-il se défendre d'un mouvement de pitié devant l'injustice des hommes. Il s'y ajoutait aussi cet espoir qu'un chef si grand dans la bonne fortune ne saurait déchoir dans la mauvaise. Il se prépara donc à le servir de tout son zèle, pendant le siège, et s'il y avait lieu, pendant la retraite.

Son attente n'est pas trompée : Belle-Isle affirme autant de prudence dans la résistance qu'il avait montré d'irrésistible brusquerie dans l'offensive.

Il relie la ville, dont il a la garde, au camp de Broglie. Il exige une discipline implacable et groupe en un faisceau serré les mesures de détail : la garnison campe sur les remparts, hérissés de 135 canons, où il fait, en personne, chaque nuit, la patrouille.

Il bride et claustre les habitants, mais il est

paternel pour ses 25.000 hommes, dont il entretient par des sorties, la valeur, et, par des vivres encore abondants, la santé.

Celle de Vauvenargues est redevenue bonne, après une alerte. Il en a besoin pour soigner ses malades, et surtout son grand enfant, Hippolyte. Il est fier de lui : son élève lui a fait honneur et a dépensé son courage neuf avec une générosité totale. Excessive même, car son corps, négligé, se cabre et se venge. La fatigue, le froid, bravés pendant les mois de rase campagne, agissent après coup, sournoisement, maintenant qu'à l'abri des murs, sous le soleil printanier, l'on se sent revivre. C'est le moment où il s'abat sur un lit d'hôpital. Le mal l'envahit si vite que tout soin devient inutile, et Vauvenargues, comprimant ses larmes au chevet de son ami, en est réduit à l'aider à mourir. Puis il compose, sur son cadavre, cette oraison funèbre spontanée, non la première, comme a dit Voltaire, mais une de celles que le cœur a dictées.

Hélas ! par une nouvelle et torturante contradiction, cette guerre qui, par la mort de son ami, lui révélait, à lui-même, ses ressources de tendresse, exigeait l'endurcissement à défaut de l'indifférence. Et il maudissait et souhaitait à la fois, comme un obstacle et un remède à son chagrin, les labeurs nouveaux qu'elle allait lui imposer.

Ils s'annonçaient rudes : le siège durait, la mauvaise saison pointait. Faudrait-il passer l'hiver dans ce pays ennemi, à se laisser grignoter par les escarmouches, consumer par la faim, débilitier par l'hostilité sournoise des habitants ? Mais sans doute

Maillebois approchait-il. Il avait reçu l'ordre de porter ses troupes de Westphalie en Bohême pour soutenir ses collègues.

Maillebois ne viendra pas, et Broglie, qui a réussi à lever son camp, n'a pas pu ou voulu le rejoindre. Ces fausses manœuvres, plus ou moins calculées, l'officier les devine, mais le troupiier les ignore, et doit les ignorer. Seul, l'espoir, à défaut de cheval, de chien et de rat, peut le nourrir encore. Et cet espoir, c'est le capitaine qui l'entretient. Vauvenargues, par son exemple, par ses propos, par son attitude énergique et calme, conserve son ascendant sur sa famille d'élection. Elle se resserre davantage autour de son « père » au moment de l'épreuve, et trouve chez lui des forces pour le présent, des réserves d'endurance pour l'avenir, qui s'avance, très sombre, et tout proche.

Car il n'est plus maintenant question d'aller de l'avant. Il s'agit de tenir héroïquement, jusqu'à la retraite honorable, qui sauvera notre prestige et nos dernières réserves d'hommes. Belle-Isle, réfrénant sa fougue et son amertume, la prépare avec sa précision coutumière, son souci d'humanité et l'indispensable discrétion. On lui a laissé carte blanche pour partir quand il voudra : il attend l'heure. Elle ne saurait tarder. Il n'y a plus de vivres dans la ville que pour six semaines, et les difficultés sont grandes pour en avoir d'autres. Le prince Lobkowitz campe à quatre lieues, depuis le 4 novembre, avec une quinzaine de régiments. Cercle infranchissable ? Non pas, mais le succès viendra de la surprise chez l'ennemi, de la cohésion chez les Fran-

çais. Belle-Isle charge donc ses capitaines de pressentir les troupes : elles leur paraissent disposées à tout. Il s'en assure dans une harangue : on l'écoute, on l'approuve, on le suivra, et, s'il faut se battre, on se battra en désespérés. Néanmoins, mieux vaut éviter la rencontre, en trompant l'adversaire.

Toute la pensée, tous les soins secrets du chef tendent au départ. Toutes ses démonstrations tendent, au contraire, à accréditer un établissement solide. Il peut donc, sans dommages, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1742, ouvrir les portes, faire sortir 11.000 hommes de toutes armes, bien pourvus de vivres et d'otages, et les rejoindre, à trois grandes lieues de la ville, le 17, à la pointe du jour, dans un carrosse à huit chevaux, qui transportait aussi le duc de Biron blessé et une accouchée de marque avec son poupon.

Quand Lobkowitz eut vent de la sortie, il crut seulement à un grand fourrage, d'autant qu'il voyait la ville animée. Il ne supposait pas que Chevert, le nouveau gouverneur, n'y conservait que quatre mille convalescents, infirmes et malingres, dont deux jours de marche auraient eu raison. Quand la vérité fut connue, le 18, Belle-Isle avait déjà fait huit lieues. Triple victoire que cette fuite, qui déjouait l'hostilité sournoise du sol, du ciel et des hommes, avec adresse et sûreté. Vauvenargues, à la tête de sa compagnie, tout en retenant les glissades de son cheval, admirait le génie militaire qui s'affirmait plus encore dans le détail des précautions, que dans les divinations sous le feu. Il considérait

L'ordonnance judicieuse des corps de troupe, qui les prémunissait contre les attaques de l'ennemi et de la nature : les armes étaient mêlées, infanterie, cavalerie, et le canon couvrant les équipages, de façon à faire face en force, d'où que surgît l'ennemi. Cette tactique fit chaque jour ses preuves, et même plusieurs fois par jour.

Vauvenargues n'admirait pas moins la patience des soldats, qui, sans orgueil ni révolte, renouvelaient l'exode glorieux et pitoyable des mercenaires de Cyrus, à travers les plateaux d'Arménie.

Que ne pouvait-il, nouveau Xénophon de cette Anabase, écrire le journal de la retraite ?

Mais l'heure n'est point à la plume. Le jour, on marche, et malgré la neige, le verglas, le froid insupportable, malgré les hussards, que l'on sent là, présents, à portée du pistolet, derrière le brouillard complice, on fait tout de même six grandes lieues. Puis, le soir, comme repos, la terre nue, et la neige où, côte à côte, égaux dans la souffrance, officiers et soldats s'étendent, parmi les fourgons, les canons, les chevaux, les mulets et les bœufs, qui les réchauffent, en attendant que demain ils les nourrissent. Et sur cette étrange ville à demi endormie, veille, comme un donjon, le carrosse qu'un mur de neige abrite du vent.

Et le lendemain, l'on repart, plus légers et plus faibles de manger peu — mais toujours résolus. Cette volonté apprivoise la nature : les bois vierges s'ouvrent sous la hache, le mont Königvars, adoucit, par un tapis de neige, ses précipices mortels. Huit jours, l'on marcha ainsi, de l'aube à la nuit tom-

bée, durant trente-huit lieues, jalonnées de soldats mourants, de bêtes crevées, de fourgons invalides, sans autre répit que de fêter la Noël dans un vrai village, sous de vrais toits, où l'on se donna l'illusion fugitive du foyer et la douceur de penser et à ceux qu'on allait revoir et à ceux, trop nombreux, qu'on ne reverrait plus. Enfin, le 27, on atteignit Egra.

Ce fut alors la joie naturelle de ceux qui viennent d'échapper à la mort, et qui, dans leur appétit de vivre, oublient la prudence élémentaire : comment résister, après dix jours polaires, à l'attrait mortel de la flamme ? Plusieurs centaines de malheureux périrent ainsi. D'autres enflèrent prodigieusement. On dut couper doigts, bras ou jambes. « Plusieurs de ceux qui étaient arrivés sains et saufs moururent de la fièvre chaude, après un long et cruel délire qui tenait de la rage. » Enfin les malades que leur énergie avait tenus debout jusqu'à la fin, s'abattaient, le corps perdu, mais l'honneur sauf.

L'honneur, voilà ce qui soutient encore Vauvenargues et ceux qui, avec lui, dans ce campement de moribonds, conservent le sentiment. Six mille des nôtres sont tombés, les survivants sont délabrés, on n'a pas livré de bataille décisive ; et pourtant cette retraite magnifique vaut plusieurs victoires. Ainsi en juge-t-on à Paris, où l'on chante, et à Londres, où l'on enrage.

Si l'ennemi est furieux, c'est donc que tout va bien, et l'armée peut reprendre confiance et vigueur. C'est ce qu'elle fait, pendant le mois de janvier 1743,

à Egra, à Nüremberg, et dans les autres centres de Franconie.

C'est ce que fait Vauvenargues à Naabburg, petite ville de Bavière, où son bataillon est cantonné. Etendu sur un lit, il regarde ses jambes bandées, brûlées à jamais cette fois et dont les piqûres le torturent, il revit les longs mois d'escarmouches meurtrières, la lente anémie du siège, l'inégalité des chefs, les horreurs de la retraite, et il écrit, à Saint-Vincens :

Je me porte à merveille, je n'ai jamais été si bien.

Cette phrase est sincère. Il n'y faut point voir le mensonge pieux du soldat qui masque aux siens la vérité, pour atténuer les angoisses de la séparation, plus lourdes à ceux qui ne se battent pas. Ce n'est pas non plus l'optimisme volontaire d'un vaincu qui se ressaisit en oubliant ce qui l'écrase. Cet optimisme est naturel : Vauvenargues « se porte à merveille, il n'a jamais été si bien ». Qu'est-ce que deux jambes perdues, au prix de ce qu'il gagne ?

Cette campagne, il l'éprouve profondément, a plus agi sur lui que les eaux de Plombières, les régimes et les remèdes. Elle a raffermi à jamais sa santé, la seule qui compte, celle de l'âme. Il se sent vivre intensément. Son activité extérieure a été à ce point stimulée, que, maintenant encore, immobile sur sa couche, il frémit d'inquiétude physique. Mais sa vie intérieure a une plénitude qui le rend, malgré lui, confiant. Il n'a pas de peine à oublier tristesses et déceptions, en sentant son expérience accrue et ses facultés fortifiées. Il a vérifié ses idées

sur la guerre ; elle lui est bien « apparue, non comme une science, ni comme un art, mais comme un grand drame passionné où le danger fait surgir, à chaque instant, les facultés fortes de l'homme ».

De ce drame, il analyse les scènes maîtresses, démonte les ressorts cachés, étudie les personnages grands et petits. Il n'est pas difficile de retrouver dans son œuvre ultérieure, les impressions de cette époque, les tableaux, les faits, les réflexions, notés au hasard des gardes et des veilles, tandis que ses hommes dormaient, et que ses camarades jouaient, plaisantaient ou buvaient. Qu'il soit permis de rappeler la page célèbre qui annonce Chateaubriand et le dépasse en sincérité, sinon en art :

Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve, où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit, et pénètre dans vos habits, vous dites : Heureux qui peut dormir sous une cabane écartée, loin du bruit des eaux ! Le jour vient, les ombres s'effacent et les gardes sont relevées : vous rentrez dans le camp : la fatigue et le bruit vous plongent dans un doux sommeil, et vous vous levez plus serein pour prendre un repas délicieux.

A côté de ce lyrisme descriptif, il en est un autre, plus intime et plus raisonné. C'est le chant d'une âme qui se sent vigoureuse, parmi d'autres âmes vigoureuses. Belle-Isle, le héros de Prague, trouve en lui un émule, et l'on¹ a pu voir, dans certains passages de Vauvenargues, l'écho secret des lettres magnifiques que le Maréchal adressait au marquis de

1. M. Paléologue.

Breteuil à Versailles ; « Ce sont presque toujours, dit Belle-Isle, les partis audacieux qui réussissent ». Et Vauvenargues : « Dans les situations désespérées, on peut prendre des partis violents, mais il faut qu'elles soient désespérées. Si on est obligé de prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage et sans prendre conseil des gens médiocres ».

Ces observations, ces rédactions révèlent à leur auteur, ses progrès dans la science de l'homme, elles rendent aussi l'écrivain amateur plus maître de sa pensée et de sa forme. Il prend conscience de ses moyens, et, tandis qu'en mars 1743, on le ramène à Nancy, il se console de l'hôpital où il s'essaie lentement, non à guérir, mais à moins souffrir. Il se console, car il sent en lui l'étoffe d'un chef et les dons d'un styliste, et, si la guerre ne peut plus profiter désormais des puissances actives qu'elle a développées en lui, il les emploiera dans les chancelleries ou dans les lettres.

Mais il n'est pas question, pour le moment, de diplomatie ni d'écriture. A plus tard les démarches pour une ambassade ; fermée jusqu'à la paix, la malle où mûrissent les productions de ses veilles militaires, les pensées de tout ordre écloses jadis et développées naguère à la faveur des bivouacs et des longs loisirs du siège. Ces œuvrettes peuvent attendre. De Seytres, hélas ! n'est plus là, auquel étaient destinés ce *Discours sur la gloire* — ce *Discours sur les plaisirs* — ces *Conseils à un jeune homme*. Quant au *Parallèle entre Corneille et Racine*, au *Fragment sur les Orateurs*, tant de fois raturés déjà, ils gagneront à reposer encore pour une suprême

retouche, de façon à devenir dignes de l'Aristarque pressenti, qui a bien voulu les accueillir et les patronner. Enfin, *la Méditation sur la Foi*, et le *Traité sur le Libre arbitre* — celui-ci vieux déjà de six ans — ils ont intérêt à vieillir encore. La métaphysique répugne à l'improvisation, et le public mérite le respect, si toutefois ces essais doivent jamais arriver jusqu'à lui. Bien des obstacles pourraient se dresser : l'évolution des idées de l'auteur, la difficile recherche de la perfection, ou la mort, la mort qui mine déjà son corps — il en est sûr, mais s'en soucie peu, puisque aussi vive brille la flamme — la mort qui peut-être bientôt l'abattra, brutalement, glorieusement.

Car, c'est vers elle qu'il se tourne de nouveau, pour la braver ou la subir. Voici le printemps, la guerre va reprendre. Vauvenargues, le capitaine, se remet debout, il oblige ses jambes à le porter, contraint ses yeux brûlés à y voir quand même, méprise les spasmes de son ventre réveillé, se hisse sur son cheval, et entraîne une fois de plus, vers le Rhin, sa compagnie reconstituée.

*
* *

Ce n'est plus Belle-Isle qui les conduit : la sciatique l'immobilise, les chansons le lardent, et la disgrâce récompense sa prudence et sa bravoure. Noailles le remplace, comme lui minutieux et prévoyant. Il avait tout prévu, sauf l'indiscipline de ses généraux. Lui aussi eut son Maillebois, et ce fut la défaite de Dettingen.

La scène se passe cette fois dans le Haut-Palatinat. Les Anglais du comte de Stains passent le Mein pour entrer en Allemagne et descendre en Bavière rejoindre les Autrichiens. Les Français passent le Rhin pour les suivre.

« Le Maréchal de Noailles, rapporte Barbier dans son *Journal*, avait si bien pris ses mesures que les Anglais devaient être pris à la souricière. Il avait défendu à Gramont et à d'Harcourt, chef de la cavalerie, de passer un ravin jusqu'à nouvel ordre. Pendant ce temps le canon devait obliger l'ennemi à se retirer et le Maréchal comptait charger l'arrière-garde avec ses troupes et la Maison du Roi. Mais le duc de Gramont, croyant ne voir que de la cavalerie, voulut, pour l'attaquer, passer le ravin. Il a masqué par là notre canon. L'infanterie s'est retirée et il a trouvé l'armée ennemie derrière, en bataille. Ses mousquetaires, une fois lancés, ne s'arrêtèrent sur aucun ordre et se jetèrent à travers la troupe adverse avec une ardeur peu mesurée. D'Harcourt a dû le secourir ; et le Maréchal n'avait point de troupes prêtes à faire passer. Nous avons dû nous retirer, ne pouvant, avec 15.000 hommes, résister à 40.000. Il a fallu la valeur de nos troupes et de leurs officiers pour n'être pas accablés.

« Les ennemis ont eu l'avantage, et sont restés sur le champ de bataille, ils nous ont forcés à repasser le Mein, et n'ont décampé que le lendemain 28 juin de grand matin, au travers des bois où ils s'étaient préparé des routes. »

Désastreuse journée qui consacrait l'écroulement de nos espérances et réduisait à néant nos minces

avantages. Elle se soldait, pour les Français, par 600 morts, 1.200 blessés, la Bavière évacuée, et notre protégé, le frère Empereur Charles VII ébranlé sans retour. Elle se soldait, pour Vauvenargues, par des souffrances accrues et un immense découragement.

En quelques mois, le ton de ses lettres a bien changé. Il écrit à Saint-Vincens, le 16 juillet 1743 :

Je ne vous ferai pas aujourd'hui le détail de cette malheureuse affaire. Il vaudrait autant vous parler de la bataille de Platée.

Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est qu'on n'a jamais vu rien de pareil.

Adieu, nous allons repasser le Rhin. Je ne vous rends pas les discours que l'on tient là-dessus ici. Je viens d'en faire une grande lettre à ma mère, mais cela ne vaut pas la peine d'être répété.

Quand, en octobre, Vauvenargues gagne Arras, avec la Maison du Roi, il a encore l'habit, mais il n'a plus l'âme de l'officier. Ses yeux se sont ouverts, ou plutôt il voit autrement. La réalité d'aujourd'hui est-elle donc plus vraie que celle d'hier ? Une défaite suffit-elle à faire tomber à jamais l'enthousiasme et à détruire un optimisme de plusieurs années, récemment fortifié en Bohême ? — Une défaite suffit quand elle est un symbole et un symptôme : symbole de nos mécontentes et de nos faiblesses, de la conception étroite et meurtrière de la guerre, du découronnement de la plus noble profession ; symptôme d'un avenir proche où la France meurtrie et défaillante ne pourra, malgré quelques

éclatants succès, regagner son prestige et ses conquêtes.

De même qu'il était facile de rattacher à la période précédente les pensées optimistes citées plus haut, de même l'amertume de certaines réflexions permet de les dater et d'expliquer la désaffection de Vauvenargues pour son métier. La guerre a cessé d'avoir à ses yeux la valeur divine qu'il lui prêtait auparavant.

D'abord elle n'aboutit le plus souvent qu'à une paix hypocrite : « Ce que nous honorons du nom de paix n'est proprement qu'une courte trêve, par laquelle le plus faible renonce à ses prétentions, justes ou injustes, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de les faire valoir à main armée. »

En elle-même, elle est néfaste, car elle ne sert qu'à étaler notre barbarie : « L'énorme différence que nous remarquons entre les sauvages et nous ne consiste qu'en ce que nous sommes un peu moins ignorants. »

Tous ceux qui s'adonnent à la guerre, généraux et soldats, sont avilis. Les généraux ne sont pas si grands qu'on le dit : « Les grands capitaines sont des hommes. Toutes les épithètes fastueuses dont nous nous étourdissons ne veulent rien dire de plus. »

Les soldats valent moins encore. « Ils mettent le feu à un camp qu'ils quittent, malgré les défenses du général ; il aiment à fouler aux pieds l'espérance de la moisson et à démolir de superbes édifices. »

Même les moins pervers ont perdu depuis longtemps tout sentiment généreux :

« Il y a beaucoup de soldats, et peu de braves. Les soldats marchent à l'ennemi, comme les capucins vont à mâtines. »

Ils sont excusables : comment demander de la dignité à un soldat, quand l'officier compromet la sienne, « quand il se fait mettre des papillotes et poudre ses cheveux, en attendant qu'on batte la générale ; quand il fait servilement sa cour à tous les grands seigneurs de l'armée » ?

La veulerie générale accepte et consacre cette décadence. Seuls en souffrent quelques réfractaires, restés honnêtes et sensibles. Ils n'ont contre elles qu'un recours, c'est de la dénoncer :

« Le courage, que nos ancêtres admiraient comme la première des vertus, n'est plus regardé, peu s'en faut, que comme une erreur populaire. Ce n'est ni l'intérêt de la guerre, ni l'amour de la gloire et de la patrie qui anime aujourd'hui nos armées. On n'y voit plus que dégoût, ennui, négligence, murmures insolents et téméraires ; le luxe et la mollesse s'y produisent avec la même effronterie qu'au sein de la paix, et ceux qui pourraient, par l'autorité de leur emploi, arrêter le progrès du mal, l'entretiennent par leur exemple. Des jeunes gens, poussés par la faveur au delà de leurs talents et de leur âge, font ouvertement mépris de ces places qu'ils ne méritent pas, en effet, d'occuper ; des grands, qui seraient tenus, par le seul respect de leur nom, à cultiver l'estime et l'affection de leurs troupes se cachent, puisqu'il faut le dire, ou se cantonnent, et forment jusque dans le camp des petites sociétés où ils s'entretiennent encore du bon

ton et regrettent l'oisiveté et les délices de Paris. Pendant ce temps, les officiers sont accablés de dépenses, que le faste des supérieurs introduit et favorise ; et bientôt le dérangement de leurs affaires, ou l'impossibilité de parvenir et de mettre en pratique leurs talents, les obligent à se retirer, parce que les gens de courage ne sauraient longtemps souffrir l'injustice ouverte, et que ceux qui travaillent pour la gloire ne peuvent se fixer à un état où l'on ne recueille aujourd'hui que de la honte. »

Ce tableau joint à la précision de Callot l'amertume de La Bruyère. Il a, de plus, la valeur d'une préface qui serait en même temps un épilogue. Par lui, on comprend que les raisons de santé ne sont pas seules à éloigner Vauvenargues de l'armée, et à orienter son activité — toujours intacte — vers de nouveaux buts, mieux appropriés, pense-t-il, à son génie.

CHAPITRE XI

NOUS ENTRERONS DANS LA CARRIÈRE

Il sait attendrir, abattre, convaincre, échauffer, selon le besoin ; il a cette sorte d'esprit qui sert à gouverner le cœur des hommes, et qui est propre à toutes les choses dont la fin est noble, utile et grande.

VAUVENARGUES, *L'Esprit de manège*.

Dans la débâcle générale de ses illusions et de ses sympathies, il est une de ses anciennes idoles dans laquelle Vauvenargues a gardé une foi entière : c'est son Roi.

Ce n'est pas seulement le respect dynastique propre à tout aristocrate, ni la reconnaissance, due par le fils du premier consul au souverain généreux qui du seigneur a fait un marquis, mais l'admiration sincère et justifiée d'un sujet jeune et confiant pour un prince glorieux et bon.

Dans l'éloge qu'il lui consacre, et qu'on lui a trop légèrement reproché, Vauvenargues relève les

vertus de Louis XV en les opposant aux défauts de Louis XIV. Louis XIV était superbe, ambitieux, autoritaire, fantasque et injuste. Louis XV, aussi sage qu'Henri IV, est modeste, équitable, ferme, impénétrable, attaché aux bienséances et aux devoirs du trône. « Il ne cède pas aux cabales ou même à ses propres penchants. Il ne se pique pas, comme le Grand Roi, d'avoir une cour magnifique, il a des amis, sans avoir de favoris. Il est aimable d'être sur le trône homme comme nous, et admirable de savoir être homme sans cesser pourtant d'être Roi. »

Comme il est naturel, l'officier s'attache surtout à louer dans son roi les qualités militaires. Il rappelle comment, « au triste signal de la guerre qui désole tant de royaumes, nous avons vu le roi porter ses armes redoutées jusqu'à l'Orient de l'Europe, disposer de l'Empire et du sceptre de Bohême, sans qu'aucune nation ait osé ouvertement se déclarer, sans qu'aucune encore, aujourd'hui qu'il a rappelé ses armées, puisse se rasseoir dans ses craintes...

« Nous devons du moins cette justice au roi que, si le succès de la guerre n'est pas tel qu'on pouvait l'attendre, le seul intérêt de l'Etat et la seule équité l'ont porté à l'entreprendre. »

Ces pages ne sont pas les meilleures que Vauvenargues ait écrites. Il y a plus d'émotion dans l'éloge de de Seytres, il n'y a guère plus de sincérité. L'exagération du panégyriste est ici fort légère ; et ce portrait de 1744 est bien celui de Louis le Bien Aimé, le prochain vainqueur de Fontenoy, chef glorieux de ses armées, animateur d'une politique

encore ferme et amoureux discret de favorites présentables.

Un pasteur aussi vigilant ne doit se désintéresser d'aucune de ses brebis. Les plus faibles méritent davantage sa sollicitude et doivent pouvoir y faire appel au moment critique. C'est ce que, de retour en France, se dit Vauvenargues, le corps meurtri, l'âme à la dérive. Et voilà comment, un jour de décembre 1743, en un élan de foi dans la bonté du prince et dans sa propre valeur, Vauvenargues fait ce geste ingénu et fou d'écrire au Roi.

Vauvenargues se connaît, ou croit se connaître. Puisqu'il ne peut plus, ou ne veut plus se réaliser par les armes, il est d'autres modes d'activité qu'il peut, sans déchoir, adopter. Mirabeau ne lui avait-il pas, plus d'une fois, conseillé d'éprouver dans la diplomatie son expérience et sa subtilité. Lui-même n'a-t-il pas souvent vérifié sur autrui la puissance de cet « esprit de manège », dont il a, dans son miroir, observé les finesses ? La guerre n'a-t-elle pas accru ses ressources morales et développé ses facultés d'observation ?

Autant de suggestions auxquelles le Prince se doit de répondre. Devoir d'autant plus impérieux, qu'il accepta jadis les services de l'officier. Celui-ci a payé de ses jambes gelées, de ses yeux perdus, de ses poumons brûlés, de ses illusions envolées, le droit à une compensation. Au Roi d'y pourvoir.

Les grandes âmes sont naïves. Elles vont tout droit. Incapables de petitesesses, elles ne les peuvent concevoir chez autrui. Vauvenargues voit les brigues triomphantes, les injustices consacrées, le favori-

tisme tout-puissant, et pourtant il se refuse à y croire, surtout chez celui qui doit donner l'exemple de l'intégrité. Il lui offrira donc l'occasion de réduire les médisances, de rassurer les honnêtes gens et de réparer les passe-droit.

Tels sont les mobiles des trois lettres qu'il adressa, en même temps, en avril 1743, au Duc de Biron, Colonel du Régiment du Roi, au ministre des affaires étrangères, Amelot, et à Louis XV lui-même. Mais la désapprobation de son colonel et les événements militaires qui se préparaient le firent renoncer provisoirement à ses projets. Huit mois plus tard, après la déception de Dettingen, il revient à la charge, et fait parvenir à Biron les trois lettres suivantes.

I. — A M. le Duc de BIRON.

Quoique je mérite moins peut-être, depuis ma dernière lettre, que vous vouliez vous intéresser à moi, je crois cependant pouvoir encore me confier aux sentiments que vous avez eu la bonté de me témoigner en d'autres occasions. Je vous supplie au moins, Monsieur, d'être persuadé que je ne m'engagerais pas à une démarche que vous avez désapprouvée, et qui blesse tous les usages, si j'avais quelque chose à ménager pour ma fortune ; mais vous savez bien, Monsieur, que, dans l'état où je suis, je puis suivre toutes mes idées sans conséquence : c'est le malheureux avantage de ceux qui n'ont rien à perdre, de pouvoir beaucoup hasarder.

II. — A M. AMELÔT.

Arras, 12 décembre 1743.

Monseigneur,

J'ai pris la liberté d'écrire au Roi, et de lui représenter que l'état de ma santé et de ma fortune m'ôtant toute espérance de rendre à la guerre aucun service, je croyais que l'habitude que je me suis faite du travail, et le caractère de mon esprit, pouvaient me faire espérer de le servir avec plus de succès, sous l'autorité de votre emploi, dans les pays étrangers.

J'ose encore, Monseigneur, vous adresser ma lettre, et vous supplier de la présenter. Je voudrais vous paraître digne de la grâce que j'y demande : mais vous n'avez pas le loisir, au milieu des affaires qui vous environnent, de lire les discours d'un homme oisif. Eprouvez, Monseigneur, s'il est possible qu'il se trouve un homme assez hardi pour tenter d'imposer à son maître, et à un ministre tel que vous.

III. — Au Roi.

Arras, le 12 décembre 1743.

Sire,

Pénétré de servir, depuis neuf ans, sans espérance, dans les emplois subalternes de la guerre, avec une faible santé, je me mets aux pieds de Votre Majesté, et la supplie très humblement de me faire passer du service des armes, où j'ai le malheur d'être inutile, à celui des affaires étrangères, où mon application peut me rendre plus propre. Je n'oserais dire à Votre Majesté ce qui m'inspire la hardiesse de lui demander cette grâce, mais peut-être est-il difficile qu'une confiance si extraordinaire

se trouve dans un homme tel que moi, sans quelque mérite qui la justifie.

Il n'est pas besoin de rappeler à Votre Majesté quels hommes ont été employés dans tous les temps, et dans les affaires les plus difficiles, avec le plus de bonheur. Votre Majesté sait que ce sont ceux-là mêmes qu'il semblerait que la fortune en eût le plus éloignés. Et qui doit, en effet, servir Votre Majesté avec plus de zèle qu'un gentilhomme qui, n'étant pas né à la Cour, n'a rien à espérer que de Son Maître et de ses services ? Je crois sentir, Sire, en moi-même, que je suis appelé à cet honneur, par quelque chose de plus invincible et de plus noble que l'ambition.

M. le Duc de Biron, sous qui j'ai l'honneur de servir, pourra faire connaître ma naissance et ma conduite à Votre Majesté, lorsqu'elle le lui ordonnera. Et j'espère qu'elle ne trouvera rien, dans l'une ni dans l'autre, qui puisse me fermer l'entrée de ses grâces.

L'accueil fait à ces suppliques, on le devine. Vauvenargues ne reçut pas de réponse. Du Roi et de son ministre, ce silence n'étonne guère, à une époque et sous un régime où aucun Français ne pouvait, en personne ou par lettre, arriver jusqu'à ses maîtres, s'il n'était patronné et présenté. Mais, le Duc de Biron lui-même ne daigne pas se prononcer sur la requête de son subordonné. Il le connaissait mal, s'il croyait, en se taisant, le faire taire. Son dédain lui attira cette nouvelle épître :

Arras, le 14 janvier 1744.

Monsieur,

Votre silence m'est très sensible, et me fait connaître de quel œil vous regardez mes sentiments. Je ne saurais,

après cela, aimer encore mon emploi, où j'ai fait des efforts si inutiles pour mériter vos bontés, ni même conserver ailleurs aucune idée qui me flatte. Si vous, Monsieur, à qui j'ai l'honneur d'être connu, vous me traitez ainsi, que dois-je attendre de ceux qui ne me connaissent pas ?

Vous me faites sentir, Monsieur, la nécessité où je suis de quitter le service que je continue depuis neuf ans, sans espérance, contre le sentiment de ma famille, et avec des infirmités dont vous avez bien voulu vous apercevoir quelquefois. Je vous supplie, Monsieur, de nommer à mon emploi, et de recevoir cette lettre comme ma démission. Je prends la liberté d'y joindre une copie d'une autre lettre que j'écris à Monsieur Amelot : je crois justifier, en quelque sorte, ma conduite, lorsque j'ose vous la communiquer.

A Mr. AMELOT.

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le roi, n'aient pas pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de telles lettres ; mais, Monseigneur, me permettez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque parmi la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation ?

J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute leur

fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, Monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le Duc de Biron pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu, dans une situation si malheureuse, me refuser de vous faire connaître mon désespoir : pardonnez-moi, Monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée.

Ce second appel ne pouvait pas être étouffé. L'éloquence véhémence de l'épistolier est irrésistible, et, devant l'affirmation désespérée d'une ambition si noble et si légitime, les destinataires sont tenus de réagir. Ils le font chacun à leur manière, le colonel comme un grand seigneur glacial et outré, le ministre comme un fonctionnaire prudent et un bourgeois prosaïque, mais qui s'incline, malgré lui, devant une grandeur si insolite.

Le laconisme voulu de la lettre de Biron dit son dépit :

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite avec votre démission. J'envoie ordre de vous laisser partir d'Arras, quand vous le jugerez à propos.

Je suis très parfaitement, Monsieur, etc.

La lettre d'Amelot est plus longue. Elle n'est guère plus encourageante. Comment l'eût-elle été ? Seule une âme d'élite pouvait deviner Vauvenargues. Amelot n'était qu'un commis, de bonne robe, esprit cultivé, financier habile, mais diplomate novice et nature sans envolée. Sa réponse est, comme lui-même, terne et vague.

Marly, 26 janvier 1744.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, et à laquelle vous en aviez joint une autre pour le Roi, dont j'ai fait lecture à Sa Majesté. Je ne puis que louer le zèle qui vous porte à vouloir la servir dans les affaires étrangères depuis que vous avez reconnu que la faiblesse de votre santé ne vous permettait plus de suivre le métier des armes. Je serai très aise de trouver des occasions de proposer au Roi de faire usage de vos talents, et de vous donner des marques des sentiments avec lesquels je suis, Monsieur, plus parfaitement que personne, entièrement à vous.

Vauvenargues, plus exigeant, ne se contente pas de cette double réponse, dont l'une l'éclaire trop, l'autre pas assez. Et il le dit, non aux intéressés — à quoi bon ? —, mais à celui qui peut tout entendre, et qui en a tant entendu déjà, à son cher Saint-Vincens :

Les choses ont tourné au pis : Monsieur le Duc de Biron a accepté ma démission dans une lettre assez incivile et assez sèche, et Monsieur Amelot m'a fait une réponse vague et qui ne décide rien.

Je suis touché de tout cela comme un homme qui a de l'ambition et qui se voit borné de tous côtés par des obstacles presque insurmontables ; mais je ne me reproche rien. J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour mériter une fortune moins obscure ; je sais de quel œil on regarde l'ambition d'un homme qui se fonde sur de tels titres ; mais il n'a pas été en moi d'en produire de meilleurs.

Nanti de ce vague engagement du ministre, ébranlé dans ses desseins, dégoûté des autres, sinon

de lui-même, Vauvenargues, le 4 février 1744, quitte Arras pour Paris.

Cet adieu définitif de l'officier démissionnaire à la vie militaire ne se fait pas sans déchirement. Ce n'est pas l'armée qu'il regrette, ni la guerre : fausses idoles auxquelles il ne croit plus, chimères dont il est guéri. Mais l'exquise familiarité de quelques âmes de choix, qui l'ont soutenu et fortifié de leur audience et de leur commerce, lui revient en mémoire et il l'évoque avec la même émotion que les anciens poilus, lorsqu'ils revivent les heures tièdes, parmi les pipes et les quarts, dans le cercle fraternel de la cagna. Cet adieu à ses frères d'armes, c'est l'un d'eux, leur aîné, qui le reçoit :

Je ne puis quitter le service, mon cher Villevieille, sans m'attendrir sur le souvenir de ces années que j'ai passées avec vous, dans de si utiles et si aimables entretiens ; je n'oublierai jamais l'appui, la douceur, l'instruction que j'ai trouvées dans votre commerce, combien mon esprit s'est formé et fortifié avec vous, et tout ce que je vous dois. Souvenez-vous de votre côté que la supériorité que l'âge vous donnait sur moi ne m'a jamais empêché de vous aimer comme un ami.

Villevieille pourrait s'appeler Mirabeau, de Seytres, Durfort, Meyronnet, Moutiers. A eux tous, Vauvenargues exprime, ici, sa sympathie et sa gratitude. Cette lettre, la dernière qu'il ait écrite du camp, a l'émouvante valeur d'un regret sans tache ; elle est comme une larme, la seule que ce soldat ait consenti à verser sur le soldat qu'il cessait d'être.

Aussi bien, l'heure n'est-elle plus aux larmes, et, puisque les hommes se dérobent, Vauvenargues se lance, sans but, au hasard, confiant en son étoile. Peut-être se lèvera-t-elle mieux dans le ciel propice de Paris, ce Paris prestigieux, qu'il n'a fait jusqu'alors que traverser.

Quand il y débarque, il ignore où il logera et combien de temps il restera : aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, car « il ne voit pas encore le tour que pourra prendre sa fortune ». La fortune semble vouloir l'aider cependant, puisque, trois semaines plus tard, il est présenté à Amelot, qui le reçoit fort poliment et lui renouvelle, en bégayant, ses promesses.

Ce serait faire trop d'honneur à ce ministre un peu falot, de croire qu'il a continué, de lui-même, à s'intéresser au candidat indiscret. Il ne fallait pas moins d'un « bon génie » pour rapprocher ces deux hommes et imposer définitivement l'aspirant diplomate à l'indifférence du commis. Ce « bon génie » s'appelle Voltaire.

Extraordinaire rencontre que celle de ces deux êtres si différents de nature et d'âge ; féconde amitié qu'il sera savoureux plus loin de regarder éclore et s'épanouir.

En ce moment, elle est vieille de quelques mois à peine, et Voltaire, tout à la joie de sa découverte, ne cherche qu'à servir de son mieux ce nouveau pupille. La chance veut qu'il soit alors bien en cour. Il rapporte de Berlin, sinon les avantages politiques attendus, du moins le prestige personnel et le crédit. Le meilleur emploi qu'il puisse en faire,

pense-t-il, est d'aider ses cadets, moins heureux que lui, à se faire la place qu'ils méritent. Parmi eux, nul n'est plus digne que Vauvenargues de son appui. Il le sait, il en est sûr. Dès le départ de son ami pour sa dernière campagne, il lui avait écrit ces lignes, où l'officier qui perdait la foi eut la joie de se sentir compris et encouragé.

Je vous avoue que je suis étonné que vous fassiez un métier, très noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. Je ne vous croyais que beaucoup de goût et de connaissances, mais je vois que vous avez encore plus de *génie*. Je ne sais si cette campagne vous permettra de le cultiver, je crains même que ma lettre n'arrive au milieu de quelque marche, ou dans quelque occasion où les belles-lettres sont très peu de saison. Je réprime mon envie de vous dire tout ce que je pense, et je me borne au plaisir de vous assurer de la singulière estime que vous m'inspirez.

Sans attendre que Vauvenargues l'en prie ou l'y autorise, il cherche à mettre en valeur ce *génie*. Sa royauté littéraire fortement assise lui permet de remettre à plus tard l'entraînement de son protégé vers une carrière pour laquelle il montre de si éclatantes dispositions. Mais les princes sont inconstants et la faveur tourne vite au vent des caprices ; il faut en user sans retard : voilà comment l'inconnu d'hier devint pour Amelot, grâce à Voltaire, une figure vivante et sympathique. Quinze jours avant la présentation, Voltaire y préparait son cadet, un peu timide et farouche, par ce mot plein de gentillesse et d'effusion :

J'ai eu le plaisir de dire à M. Amelot tout ce que je pense de vous ; il sait son Démosthène par cœur ; il faudra qu'il sache son Vauvenargues. Comptez à jamais, Monsieur, sur ma tendre estime et sur mon dévouement.

Vauvenargues y compte si bien que, rappelé à Aix par sa famille pour des questions d'intérêt et des raisons de santé, il se console d'avoir quitté trop tôt la capitale, en pensant que sa destinée s'y apprête. Pour complaire à ses parents, il feint de renoncer à ses projets diplomatiques, certain qu'ils mûrissent, loin de lui, mieux que s'il s'en occupait lui-même. Puis, quand il a de haute lutte, arraché aux siens la permission de reprendre ses visées politiques, il attend l'issue en toute sérénité. Il est si sûr du succès, qu'il se prépare à son nouvel état par des lectures appropriées : historiens, géographes, économistes, diplomates, juristes sont par lui rassemblés, épluchés, annotés. Et, quand il est prêt, arrive, sans le surprendre, un rapide et joyeux billet de Voltaire. Cette fois, la promesse est formelle, et le premier poste est pour lui.

Cette lettre officieuse aurait dû lui insuffler la joie dont elle débordait. Elle ne réussit qu'à tirer des larmes de ses yeux, si, toutefois, ils purent la lire. La petite vérole venait de le délabrer à jamais. Le mal avait eu l'ironie de le laisser vivre, mais, à des conditions qui le rendaient invalide et inapte à tout emploi ; les poumons et les yeux perdus, les membres perclus, le corps ruiné, il n'avait presque plus de visage par où son âme pût se manifester.

Seule, cette âme demeurerait vivante et forte. Certes, elle subissait, elle aussi, le contre-coup de cette nou-

velle disgrâce, et, quand il fallut remercier le ministre pour décliner son offre, il se sentit défaillir. Et, ni la famille, ni le château, ni la cité, n'étaient alors de force à le consoler. Heureusement, il lui restait encore, en dehors de ses propres ressources d'énergie, et de quelques anciennes amitiés, l'appui tout frais et vigoureux de Voltaire. C'est lui qui va saisir le gouvernail de cette destinée, et, de sa main habile et volontaire, conduire le pilote fléchissant vers le nouveau but, le seul qui demeure possible, vers la gloire des lettres.

CHAPITRE XII

« LE BON GÉNIE »

Aimez, Monsieur, un homme qui aime lui-même si passionnément tous les arts, qui vous regarde, dans leur décadence, comme leur unique soutien, et respecte votre génie autant qu'il chérit vos bontés.

Lettre de VAUVENARGUES à VOLTAIRE.

Mars 1745.

L'amitié de Vauvenargues et de Voltaire est un des épisodes les plus singuliers de la vie littéraire du XVIII^e siècle. La façon dont elle est née montre, une fois de plus, la candeur, la sincérité et l'orgueil sympathique de Vauvenargues.

Pendant le court répit qui suit la retraite de Prague et précède Dettingen, l'officier malade et blessé a de féconds accès de fièvre intellectuelle. Le repos auquel son corps était condamné activait son esprit. Il mit au net, pendant ces quelques mois, plusieurs ouvrages précédemment conçus : deux *Discours*, une série de *Conseils à un jeune homme*, une *Méditation sur la Foi*, un *Parallèle entre Corneille et Racine*, un *Fragment sur les Orateurs*. Mais

ces essais, pour être viables, lui semblaient demander l'épreuve d'une critique moins légère que celle de ses compagnons d'armes ou de ses amis de Provence, plus impartiale et plus mûre que la sienne propre.

A qui s'adresser ? Hors Mirabeau, qui avait un peu fréquenté les milieux littéraires, il ne connaissait personne. Il eût pu se contenter du jugement de son ami, dont il appréciait la culture, l'intelligence, le bon vouloir. Il n'avait pas oublié tout ce qu'il devait à son affection. Mais cette affection même ne serait-elle pas un obstacle à la sérénité de ses arrêts ? Et qu'attendre d'une nature si bouillante, d'un esprit si instable, par surcroît lui aussi homme de lettres à ses débuts, et déjà spécialisé dans l'économie politique ?

Les folliculaires parisiens, novellistes serviles, gazetiers salariés, ne pouvaient, d'autre part, qu'effrayer sa timidité de provincial et sa droiture d'honnête homme.

Mieux valait donc aller tout de suite au plus grand. Or, qui était plus grand alors dans les lettres que Voltaire ?

Et ainsi, de même que le Roi devait recevoir ces admirables appels d'un simple officier, qui n'hésitait pas à supprimer tout intermédiaire pour monter jusqu'à lui, de même le Roi Voltaire, en un jour d'avril 1743, eut la surprise et la joie de découvrir et de distinguer aussitôt dans son courrier une longue et remarquable lettre d'un jeune inconnu, qui en appelait simplement, audacieusement, à son autorité et à son goût.

Loin d'être choqué de cette démarche, qu'un autre eût jugée irrévérencieuse ou indiscrette, Voltaire en sut gré à son auteur. Accueillant aux jeunes, quels qu'ils fussent et d'où qu'ils vinssent, pourvu qu'ils eussent du talent, il reconnut vite dans ce nouveau correspondant le signe du génie.

Aussi, sans attendre, met-il dans sa réponse la même soudaineté confiante qu'il y avait eu dans l'appel. Et, loin de se hérissier et d'affecter un ton protecteur d'ainé, il se livre à l'emprise, joyeusement. Il oublie son âge et sa gloire. Il redevient modeste, grave et tendre devant cette jeunesse sérieuse et profonde, qui lui inspire deux sentiments assez étrangers à sa nature : l'amour et le respect.

Tels furent les débuts et les éléments d'une intimité, bien courte dans son étendue terrestre — trois ans seulement — mais fertile et fortifiante pour les deux amis.

L'union se fit à la faveur d'un conflit. Conflit courtois et sans danger ; car les deux objets de la dispute étaient Corneille et Racine ; et leur grandeur propre ne pouvait souffrir des dissentiments de leurs adversaires ou défenseurs. N'étaient-ils pas déjà réconciliés dans la tombe, tandis que leurs partisans respectifs continuaient la lutte ? Un pareil débat, qui pourrait sembler vain aujourd'hui, s'expliquait cependant, à l'époque, par la chaleur encore sensible des querelles d'école, le précédent illustre de La Bruyère, le dogmatisme de la critique, l'exemple de la rhétorique scolaire, et surtout

l'occasion qu'elle donnait à l'esprit d'aiguiser sa subtilité dans la dialectique. Il était donc naturel que Vauvenargues, amateur de belles-lettres, y prît parti.

Il était juste que Voltaire l'arbitrât. L'auteur de *Zaïre* et d'*Eriphyle*, d'*Alzire* et de la *Mort de César*, le disciple de Corneille, de Racine et de Shakespeare, tout récemment encore consacré par *Mérope*, semblait le juge le plus autorisé. Et son œuvre dramatique n'était pas seule à l'accréditer : il avait alors derrière lui la *Henriade* et *Charles XII*, les *Lettres philosophiques* et *Le Temple du Goût*, qui devaient suggérer plus tard à Vauvenargues des remarques pénétrantes. La diversité même de ses dons et la variété des genres où il avait conquis le succès l'autorisaient à départager les belligérants. Vauvenargues le comprit et le lui dit :

C'est avec la plus sincère soumission que je vous propose mes idées ; je sais, depuis longtemps, qu'il n'y a que la pratique même des arts qui puisse nous donner, sur la composition, des idées saines. Vous les avez tous cultivés dès votre enfance avec une tendre attention, et le peu de vues que j'ai sur le goût, je les dois principalement, Monsieur, à vos ouvrages.

Il expose alors et explique son point de vue, sans forfanterie, mais sans réticences. Il aime Racine, il n'aime pas Corneille, et il dit pourquoi. Délaissant les canons chers à Boileau, il ne juge de l'homme et de l'œuvre que par impression personnelle. Les réactions de sa sensibilité devant l'œuvre d'art, voilà les principes de sa critique. Et il les formule avec une courageuse netteté :

Les héros de Corneille disent de grandes choses sans les inspirer ; ceux de Racine les inspirent sans les dire ; les uns parlent, et longuement, afin de se faire connaître ; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout, Corneille paraît ignorer que les hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent.

Puis il s'attarde à son préféré, pour justifier sa préférence :

Racine n'est pas sans défauts : quel homme en fut jamais exempt ? Mais qui donna jamais au théâtre plus de pompe et de dignité ? qui éleva plus haut la parole, et y versa plus de douceur ? Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans *Athalie* ! Quel art dans tout ce qu'il a fait ! Quels caractères ! Et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions, et à toute la véhémence et à la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination ? En un mot, il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse.

Cette admiration exclusive pour Racine, qui s'efforce de donner des raisons à l'enthousiasme, ne sera pas, Vauvenargues le pressent, très difficile à faire accepter par Voltaire. La qualité de son théâtre où la passion est peinte avec une force qui n'exclut pas le goût et dans une action solide, sans hors d'œuvre, apparente l'auteur plus à Racine qu'à Corneille. Et la pénétration du jeune critique lui laisse deviner que le futur auteur du *Commentaire* serait, peut-être, bien aise de rabaisser, à son profit, une gloire trop consacrée par le public du temps.

Aussi est-ce avec confiance qu'il demande à son nouveau maître de prendre parti : Certaines personnes « ont assez de modestie pour déférer, au moins, dans le public, à l'autorité du grand nombre et d'un siècle très respectable ; mais il y en a aussi que leur génie dispense de ces égards. J'ose dire, Monsieur, que ces derniers ne se doivent qu'à la vérité : c'est à eux d'arrêter le progrès des erreurs. J'ai assez de connaissance, Monsieur, de vos ouvrages, pour connaître vos déférences, vos ménagements pour les noms consacrés par la voix publique ; mais voulez-vous, Monsieur, faire comme Despréaux, qui a loué, toute sa vie, Voiture, et qui est mort sans avoir eu la force de se rétracter ? J'ose croire que le public ne mérite pas ce respect. »

Mais Vauvenargues le mérite. Par le retour du courrier Voltaire lui répond. Avec une adresse de vieux polémiste, il commence par le louer et l'approuver. Mais, l'adresse, ici, n'est pas artifice. L'éloge est chaleureux et l'approbation sincère :

« J'eus l'honneur de dire hier à M. le Duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au Régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, Monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'avoir écrit une telle lettre ; et depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

« Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle

passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur ; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut. »

Voltaire semble donner raison à Vauvenargues. Mais, quoi qu'il en ait, il lui faut bien défendre Corneille : ainsi le veut le public qui a fait de lui son guide — c'est-à-dire son écho —, ainsi le veulent surtout la raison et l'équité, freins nécessaires à ce jeune partisan aveuglé par le sentiment. Il proteste donc :

« Mais en même temps, je suis persuadé que ce goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. »

Vauvenargues ne cède pas du premier coup. Il a demandé un avis et non un mot d'ordre. Si grand qu'il soit, Voltaire n'est pas infallible. Et l'on peut, l'on doit discuter encore. Le mouvement

de la réponse de Vauvenargues est vivant et suggestif ; après une soumission apparente, qui masque mal son impatience, il reprend son offensive courtoise :

Je suis au désespoir que vous me forciez à respecter Corneille ; je relirai les morceaux que vous me citez, et, si je n'y trouve pas tout le sublime que vous y sentez, je ne parlerai de ma vie de ce grand homme, afin de lui rendre, au moins par mon silence, l'hommage que je lui dérobe par mon faible goût...

Ce n'est pas que je refuse à Corneille les beautés originales. Mais Racine a le même avantage. Qui ressemble moins à Corneille que Racine ? Qui a suivi une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée ? Qui est plus original que lui ? En vérité, Monsieur, si l'on peut dire que Corneille a créé le théâtre, doit-on refuser à Racine la même louange ? Ne vous semble-t-il pas même, Monsieur, que Racine, Pascal, Bossuet et quelques autres ont créé la langue française ?

Mais si Corneille et Racine ne peuvent prétendre à la gloire des premiers inventeurs, et qu'ils aient eu l'un et l'autre des maîtres, lequel les a mieux imités ?

Voltaire ne cède pas, lui non plus, et, devant un partenaire aussi décidé, il se plaît à poursuivre le débat. Il est fier de ce disciple indépendant, qui dit tout ce qu'il pense, parce qu'il ne pense rien de bas. Il l'admire d'être sincère, ingénu.

A mesure que les lettres se croisent, plus denses et plus cordiales, il apprécie davantage, non le détail des idées, parfois fausses ou contestables, ni le style, étrangement parfumé d'un classicisme

livresque et désuet, ni la culture ou l'intelligence de l'épistolier, mais sa personne morale.

Les admirations de Vauvenargues le lui révèlent peu à peu : il s'intéresse, non aux poètes, grecs ou latins, qu'il n'a jamais su lire dans leur langue, mais aux maîtres du *xvii^e* siècle, pour la grandeur qui est en eux, comme elle est en lui.

Parmi ces maîtres, il s'attache à Racine, parce qu'il retrouve dans l'auteur de *Bérénice* et d'*Andromaque* son propre lyrisme et le triomphe de la passion, seul but et raison d'être de la vie.

Il goûte « l'instinct » merveilleux de La Fontaine, et, malgré les réserves de Voltaire, maintient son admiration pour « ce charme de simplicité que rien n'égale »¹.

Il cultive Fénelon pour sa tendresse, sa grâce un peu féminine, son éloquence attique, ses désirs d'une société meilleure, et le frémissement de son cœur ambitieux.

Il « admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet. »

Il est étonné devant « la profondeur incroyable » de Pascal, le plus grand de tous, son frère spirituel, que sa propre noblesse, son ardeur et ses souffrances le rendent si apte à comprendre et à aimer.

Il n'aime pas Corneille, pour « l'invariable ostentation de ses personnages et le caractère toujours dur des vertus qu'il a su décrire ».

Il n'aime pas Molière, dont il est trop équitable et trop pénétrant pour méconnaître la force comique, et à qui il se gardera bien de reprocher, comme

tant d'autres, de n'être qu'un comédien qui fait des vers. Mais Molière choque en lui le sérieux inhérent à sa nature. Ses sujets sont bas, sa langue triviale, et il néglige les grands caractères et les passions généreuses. De ce jugement, Voltaire ne s'indignait pas. Il essayait, sans illusion, de le redresser, car il y retrouvait l'accent qui avait fait confirmer par Fénelon l'arrêt de Boileau :

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Aux incompatibilités de nature il n'est point de remède. Vauvenargues ne pouvait admettre entièrement Molière, dont le rire l'empêchait de sentir la profonde humanité.

Il ne pouvait goûter complètement La Bruyère, trop artiste à son gré, et trop exclusivement attaché à la peinture des ridicules contemporains, ni Boileau, esprit juste, certes et « raisonnable par instinct » mais sans délicatesse et sans envolée.

Il ne pouvait surtout sympathiser avec La Rochefoucauld que semblaient rapprocher de lui de semblables déceptions, son expérience du cœur humain, et la forme de son œuvre, mais qui a donné de l'amour-propre, faussement décrété mobile unique de nos actions, une définition inacceptable. Pour l'auteur des *Maximes*, ce sentiment est « l'amour de nous-mêmes et de toutes les choses pour nous ». Pour Vauvenargues, qui le débaptise en « amour de soi », il devient philanthropie, expansion de l'être. C'est de l'égoïsme qui s'exteriorise, et soumet l'humanité à la bienfaisante

contagion de la passion, de l'honneur et de la vertu.

Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. A lire les lettres, les écrits que Vauvenargues lui soumettait, à relever ses sympathies et ses inimitiés spirituelles, Voltaire voyait se façonner devant lui une attachante et magnifique figure, comme il n'en avait encore jamais vu. Elle l'attirait à la fois et l'effrayait. Il voyait en elle un modèle et un idéal ; il se sentait, lui, quinquagénaire arrivé, et qui se croyait grand, rapetissé devant cette jeunesse géniale, sans en concevoir ni rancœur ni humiliation. Mais il appréhendait pour cette plante si pure, trop pure pour n'être pas fragile, l'air vicié d'un milieu qui devait, tôt ou tard, l'étioler.

Telles étaient les pensées de Voltaire à mesure que s'étendait leur correspondance et leur connaissance réciproque. Telles il les formula, plus tard, dans l'*Eloge funèbre des officiers morts pendant la guerre de 1741*, le deuxième que le cœur ait dicté, s'il est vrai, comme il le dit lui-même, que le premier fut l'*Eloge funèbre d'Hippolyte de Seytres*. Le portrait qu'il trace de son ami se ressent encore de l'étonnement progressif qu'il avait éprouvé à le découvrir en le lisant.

« Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesesses ? Et comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie ? Je sentirai longtemps avec amer-

tume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes, non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux, et dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide et courageuse, la plus rare des vertus ».

Cet éloge posthume fut précédé de plusieurs autres. Dans chacune de ses lettres, sans craindre de froisser la modestie de son correspondant, ni de faire naître sa vanité, il lui dit, avec des superlatifs qui n'ont rien de cicéronien, le cas qu'il fait de sa pensée et de son commerce.

Dès sa première réponse, Voltaire déplore que le parti des armes éloigne Vauvenargues d'une ville où lui-même serait à portée de s'éclairer de ses lumières.

Plus tard il renchérit :

J'ai lu votre manuscrit, et j'y ai admiré cette hauteur d'une grande âme qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrates. Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages vaudraient mieux, mais, au moins sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres. Vous êtes le dernier. Je vais vous lire encore... Vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent ».

A cette progression dans l'éloge et à cette tendresse croissante des effusions correspond la familiarité toujours plus grande du ton et des formules.

D'abord il écrivait :

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, Monsieur, votre etc...

Bientôt l'affection se hasarde :

Je suis avec les sentiments les plus tendres...

Puis elle s'installe :

Adieu, Monsieur, je vous embrasse tendrement.

Ces éloges, ces effusions et ces formules seraient peu de chose s'il ne s'y joignait, en fait, les marques les plus tangibles et les plus actives de la confiance. Voltaire ne se contente pas de discuter et de corriger — comme il le fera plus tard pour le livre, et sur les pages mêmes de ce livre — les essais de son jeune ami, à mesure qu'il les reçoit. Il ne lui suffit pas de le guider dans ses tâtonnements littéraires et esthétiques. Il sollicite aussi les avis de ce critique impressionniste, si original dans ses jugements, parce qu'il n'est jamais insensible.

Tout de suite, il lui a envoyé une édition complète de ses « faibles ouvrages ». Ensuite, il le tient au courant, au jour le jour, de ses travaux, de ses espoirs, de ses succès. Enfin, il fait de lui le juge qui se prononcera, en dernier ressort, sur ses productions nouvelles.

Le fait est significatif : si l'on se rappelle l'âge de Voltaire quand ils se connurent, — quarante-neuf ans, — la place qu'il s'est acquise dans le monde de l'esprit, et son caractère, dominateur et susceptible, rétif à toute remarque — si anodine soit-elle — où il croit voir une réserve, on ne peut qu'admirer le tour de force de cet amateur de vingt-neuf ans

qui, sans y viser, par le seul ascendant de sa fraîcheur et de sa noblesse, l'a, d'un coup, subjugué.

Plus singulière encore et sympathique est la modestie de ce triomphe : Jamais, dans le ton, de familiarité facile, toujours le plus grand tact dans les critiques.

Comment Voltaire — qui venait de soumettre à Vauvenargues sa tragédie de *Sémiramis* — aurait-il pu s'offenser en recevant la lettre suivante :

« Votre tragédie « m'a paru pleine de beautés sublimes. Vos ennemis (les partisans de Crébillon, dont il tentait, en reprenant un sujet traité par lui, de saper l'encombrante gloire) répandent dans le monde qu'il n'y a que votre premier acte qui soit supportable et que le reste est mal conduit et mal écrit. On n'a jamais été si horriblement déchaîné contre vous qu'on l'est depuis quatre mois. Vous devez vous attendre que la plupart des gens de lettres de Paris feront les derniers efforts pour faire tomber votre pièce. Le succès médiocre de la *Princesse de Navarre* et du *Temple de la Gloire* leur fait déjà dire que vous n'avez plus de génie. Je suis si choqué de ces impertinences qu'elles me dégoûtent, non seulement des gens de lettres, mais des lettres mêmes. Je vous conjure, Mon Cher Maître, de polir si bien votre ouvrage qu'il ne reste à l'envie aucun prétexte pour l'attaquer. Je m'intéresse tendrement à votre gloire, et j'espère que vous pardonnerez au zèle de l'amitié ce conseil dont vous n'avez pas besoin. »

Ainsi se scellait une de ces touchantes amitiés

littéraires, sans littérature. Et aussi beau se dressait ce nouveau groupe fraternel que ceux d'Atticus-Cicéron, Tacite-Pline le Jeune, Ronsard-du Bellay, Montaigne-La Boétie, Racine-Boileau. Car leurs bons offices mutuels se poursuivirent sans défaillance et sans refroidissement jusqu'à la mort du moraliste.

L'intimité que leur correspondance avait nouée entre les deux esprits devint, quand ils se furent rencontrés à Paris, celle des deux cœurs. Et elle s'accusa chaque jour davantage, à mesure que Vauvenargues, plus souffrant et plus malheureux, se heurtait plus durement aux obstacles que l'hostilité du sort et la malignité des hommes opposaient à ses tentatives. Voltaire sentait trop tout ce qu'il devait à Vauvenargues de jeunesse retrouvée, de richesse intellectuelle et morale accrue, pour ne pas aider son « bon génie » à découvrir, malgré tout, le bonheur. Puisque ni l'armée, ni la carrière un moment entrevue ne le lui avaient donné, il l'entraînerait à sa suite et imposerait à Paris, ce Paris décadent et corrompu, le spectacle édifiant d'une gloire littéraire toute limpide, qui ne devrait rien qu'à elle-même.

Ce dernier assaut exigeait une tête libre, un cœur affranchi. Voltaire prend l'initiative de l'affranchissement. C'est lui qui va permettre à son ami, redevenu provincial malgré lui, de supporter, pour un temps, sa famille, son château, sa cité. L'éloignement, loin d'atténuer sa vigilance, la rend plus efficace. Mais il n'a garde de s'imposer. Tout en laissant son disciple libre, en apparence, de sa

décision, il provoque la crise de conscience où se consommera le renoncement de l'aristocrate à tout préjugé nobiliaire, il poussera l'écrivain à accepter, comme un métier, cette littérature qui ne voulait être jusqu'alors pour lui qu'un divertissement ; et quand il sentira l'arrachement proche, il n'aura qu'à cueillir la fleur précieuse. Puis il l'emportera, pour en jouir, avec quelques âmes nobles d'un siècle sans noblesse, avant qu'elle se fane et que s'efface le sillage de son pur parfum.

CHAPITRE XIII

LES CHATEAUX LÉZARDÉS

Tout alentour du château de Mirabeau, les châteaux de Vauvenargues, de Siéyès, de Barras évoquent des familles de ce coin de la Provence Montagneuse, qui, n'ayant plus à se faire, s'occupent à se défaire.

Maùrice BARRÈS,
Le Mystère en pleine lumière.

Il est vrai, mon cher Mirabeau, que je n'aime pas la Provence. Je sens l'opposition constante entre mon caractère et les mœurs de ce pays.

Cette incompatibilité de Vauvenargues et de sa province natale justifie ses longues absences. Une fois qu'il l'eut quittée pour l'armée, il n'y revint que rarement et peu de temps : six mois en 1738-39, cinq mois en 1740. Le plus long séjour, le dernier, dura de la fin de mai 1744 au début du même mois de l'année suivante. Aix et Vauvenargues ne furent donc jamais pour lui qu'un pied-à-terre et un pis aller. Ni ses parents, ni même ses amis ne réussirent à l'y retenir longtemps, et il fallut d'impé-

rieuses raisons de famille et de santé pour qu'il se résignât à s'y exiler.

Il semble, à première vue, bien ingrat pour cette province où il est né, où il a subi l'indélébile empreinte du foyer, de la ville et du cadre. Cette ingratitude trouve sa source et son excuse dans l'élargissement soudain que le métier des armes, la découverte des hommes et des livres, avaient apporté à une sensibilité exigeante et longtemps comprimée. L'homme n'oubliait pas ce que l'enfant avait dû de grandeur morale à l'exemple paternel, d'ouverture intellectuelle au milieu aixois, de concentration féconde à la solitude du château. Il ne reniait rien de ce passé. Mais il ne voulait pas que ce passé se prolongeât dans le présent, devînt le présent. L'aliment dont s'était nourri l'adolescent ne suffisait plus à l'insatiable appétit d'un esprit assoupli, d'un cœur enrichi, d'une nature qui voulait jouir, parce qu'elle savait cette jouissance mesurée par le temps et menacée par la mort.

Pourtant, c'est à cette province intermittente et négligée qu'il doit d'avoir pris conscience de sa suprême ambition et des moyens de la satisfaire. A chacun de ses passages, il trouve plus rétrécis les êtres, plus déprimante l'ambiance ; et les seules attaches qui le retiennent encore — il en est, malgré tout, de solides — lui rendent, par l'effort qu'il fait pour s'en délivrer, ses besoins plus intelligibles, et plus méritoire son sacrifice.

De ces attaches, la famille est la plus tenace, bien que certaines fibres s'en relâchent. Le père, moins familier et plus lointain à mesure que son fils gran-

dit et s'émancipe, conserve aux yeux de son enfant son prestige de maire héroïque. Mais un excès de respect bride l'affection ; et, si l'officier, qui sera peut-être tué en Bohême, avoue à son père, avant de partir au feu, une dette envers Saint-Vincens, dont il lui demande de payer l'intérêt, c'est à sa mère qu'il fait ses autres confidences : il lui raconte longuement l'affaire de Dettingen, ses projets de voyage en Angleterre, son désir de séjour à Paris, ses tentatives diplomatiques, ses velléités littéraires. Et ces confessions, cachées au père, créent entre eux une petite complicité. Aussi, Vauvenargues ne peut-il en vouloir à sa mère de son insistance à le rappeler auprès d'elle. Elle ne souhaite que son bien ; et pour elle, ce bien, c'est la santé.

Pour le père, ce bien, ce sont les biens. Autant il lui avait plu de voir son aîné suivre la tradition des jeunes nobles en partant pour l'armée, autant il s'impatientait de son attachement chronique à son métier, de sa fièvre ambulatoire, de son goût du luxe, de la fascination dangereuse qu'exerçait sur lui la gloriole littéraire. Certes, il avait été fier de recevoir et de montrer l'éloge funèbre d'Hippolyte de Seytres. Mais il ne le considérait que comme une œuvre de circonstance et sans lendemain. L'irritation lui venait des récidives que le coupable lui cachait de son mieux, et des idées subversives qu'il soutenait.

Choqué par la conception contemporaine de la vie sociale qui élevait le bourgeois intelligent et instruit au niveau du noble le plus huppé, il ne comprenait ni n'admettait les théories sur l'égalité que

simultanément répandaient les gens d'église. les admirateurs de l'antiquité grecque ou romaine, les écrivains réformateurs, les affiliés de la franc-maçonnerie, et son propre fils. Il s'indignait — comme d'une atteinte au prestige nobiliaire — de lui entendre soutenir que les riches étaient dépositaires des biens des pauvres et devaient restituer ce qui ne leur appartenait pas. Et ni l'admiration de Mirabeau et de Saint-Vincens pour ce talent singulier, ni l'amitié providentielle de Voltaire n'amadouaient l'intransigeant. Il se refusait à évoluer et à faire, en faveur d'un fils génial, l'abandon de ses préjugés. Il ordonne donc, et l'aîné obéit — provisoirement — à l'appel du chef de famille, qui lui rappelle les principes de sa caste et les nécessités de l'économie. La brebis rentre au bercail — soumise en apparence —, mais se venge par cette gouache :

« Anselme est outré que son fils témoigne du goût pour les sciences ; il lui brûle ses papiers et ses livres, et, comme il a su que ce jeune homme avait fait un souper avec des gens de lettres, il l'a menacé de l'envoyer à la campagne, s'il continuait à voir « mauvaise compagnie ». — « Que ne lisez-vous, lui dit il, puisque vous aimez la lecture, l'histoire de votre maison ? Vous ne trouverez pas là des savants, mais des hommes de la bonne sorte ; c'est vous qui serez le premier pédant de votre race ! »

Les exigences et l'incompréhension du père ne s'oublent qu'en partie dans l'indulgence et l'intimité maternelles.

Quant aux frères, le trio en est à jamais brisé. Antoine combat en Corse, où il tombera bientôt ; et François, pendant les brefs congés où le hasard rapproche les deux officiers, ne saurait, malgré l'affection réciproque, remplacer pour Luc le compagnon préféré de jadis.

Quand une famille se désagrège, il reste un espoir de retarder la dislocation : c'est de la replacer dans le cadre qui l'a vue naître et s'affermir. Si Vauvenargues ne trouvait plus dans les siens de quoi l'attacher encore au foyer, n'y avait-il pas, dans ce foyer même, assez d'éloquence muette pour retenir l'enfant prodigue ? Il est impossible que Vauvenargues n'ait pas retrouvé avec émotion son château. Avec la vieille demeure, renaissait sa pure enfance, dans toute sa richesse conservée.

Rien n'y était changé, et il le revoyait, dans l'immobile et séculaire beauté de sa masse et de son cadre. Tous les détails du paysage l'attendaient dans l'immuable musée lapidaire. Mais ce paysage, dans son ensemble, s'était rétréci : l'œil du visiteur adulte n'était plus adapté aux mesures qu'avait prises l'œil de l'enfant : le moulin s'était rapproché du Baou, le ruisseau coulait moins tumultueux dans une vallée moins profonde et moins touffue ; et Sainte-Victoire s'était, comme un vieillard, ratatinée. C'est que le pèlerin avait vu d'autres monts, gravi de plus rudes pentes. Il avait subi l'attirance des verdure et des brumes que le nord rend plus sensibles au Méridional. Et il en gardait l'empreinte et la nostalgie en reprenant possession du cirque pierreux, grand jouet poudreux et décevant.

Mais quelle joie d'enfant de se hisser sur la terrasse, et d'y trouver, comme sur le pont d'un navire, le même équipage parmi les agrès inchangés. Sa mère et sa sœur l'embrassent, l'une avec abandon, l'autre avec une tendresse contenue de novice qui aspire au cloître. Son père se laisse embrasser. Le domestique, réduit mais fidèle, l'accueille avec une familiarité déférente devant la porte rouge. Toutes ses sensations de jadis s'emparent à nouveau de lui dès le vestibule, froid comme une cave, haut comme une chapelle, digne préambule du développement solennel de l'escalier. Il résiste à l'appel de l'étage, où sont ses aîtres préférés, et, pour faire durer le plaisir de l'attente, renoue connaissance avec le rez-de-chaussée ; les salons du moyen-âge, l'immense salle — le réduit — où le soleil, admis à grands flots, se joue sur la soie argentée des murs et des meubles, sur l'or des caissons et sur les sculptures de la cheminée monumentale, raniment pour lui le passé, et lui rappellent sa place, son rôle et ses devoirs dans sa lignée.

Mais il se hâte de l'autre côté du vestibule ; sans s'attarder à la chambre jaune où, avec un reste de rancune contre la cruauté féodale, il foule la dalle centrale, couvercle des anciennes oubliettes, il se saisit, le cœur battant, de sa chère bibliothèque. Plutarque, tout velouté de poussière, Sénèque et Cicéron, dans leur parure fauve et or, semblent souhaiter la caresse de celui qui les a autrefois si amoureuxmanière maniés. Ils ne sont pas déçus ; l' amoureux les palpe à nouveau, repris par le charme, il les feuillette, relit à haute voix les passages aimés,

sans s'apercevoir qu'il est debout et que le temps passe.

Pourtant les serviteurs aussi ont droit à l'attention de leur maître retrouvé : il leur fait l'honneur d'une courte visite à la vaste cheminée Henri IV, sous laquelle s'apprêtent ses mets préférés. Sur le sol pavé ses talons sonnent sec et vite. Impatient il se hâte pour le pèlerinage obligé à l'étage, vers la salle d'armes, ses panoplies, sa cheminée, ses meubles, témoins des manœuvres enfantines de Luc et d'Antoine, dans ce champ de bataille miniature où ils essayaient leurs forces belliqueuses et oratoires.

Quelles douces journées on pourrait passer à ouvrir — pour peu de temps — une parenthèse dans le présent, et revivre à trente ans, en de courtes vacances, les vacances ininterrompues du Robinson de quinze ans ! Mais le maître en a disposé autrement. Ce séjour — indéfiniment prolongé — doit être, non pas un repos, mais une initiation. Le fils aîné, futur chef de famille, sera tenu d'apprendre son métier dans le cadre même où il devra l'exercer.

Rien ne pouvait heurter davantage Vauvenargues que la vie du seigneur campagnard. Il retrouvait en elle les contraintes qui avaient pesé sur l'officier. Moins soucieux que jamais des détails, lui faudrait-il encore s'assujettir, avec dégoût, dans son château, à l'économie étroite et compliquée de la caserne ?

Consacrer le meilleur de son temps à la terre et aux tenanciers, faire valoir l'une, conseiller les autres ; les initier aux nouveaux procédés de cul-

ture, les protéger contre les agents du fisc ; les édifier par l'assiduité aux offices ; devenir médecin et vétérinaire ; arbitrer les différends, soit au dessert, le verre en main, soit sur place, parmi les paysans où le cheval et la mule conduisent le couple inégal et comique du seigneur et de son bedonnant bailli ; tenir le compte et percevoir le montant des droits multiples, archaïques et injustes, recevoir les présents des paysans et faire danser leurs femmes sur la place du village à peine nettoyée de son fumier et de ses porcs errants ; diriger les chasses et les terminer par des chants et des beuveries ; répartir les aumônes, élever et instruire à ses frais les enfants naturels du ban.

Et, ces fastidieux devoirs remplis, ne trouver au manoir que vieille poussière et divertissement sans imprévu ; regarder les femmes filer la soie au rouet qui ronronne ; jouer au piquet, à la mouche, au tric-trac ; lire peu, dormir tôt, manger longtemps, sinon beaucoup ; se contenter, pour les menus, des produits du domaine ou des prises de chasse ; couper un liard en quatre pour pouvoir faire bonne figure devant les vassaux, les seigneurs voisins ou les ancêtres, dont les prouesses sont, chaque soir, rappelées à la veillée et les figures évoquées par les tableaux où ils s'alignent, enferrailés, empanachés, balafrés à souhait, fiers de leur ignorance et de leur bravoure.

Puis, un jour, le plus tard possible, épouser « un petit lingot d'or », et distraire la dame par des visites aux châteaux des environs. L'y conduire, à califourchon, les jambes dans des paniers attachés

aux flancs de la monture, pour abriter sa robe de la boue gluante que les sabots de la bête font jaillir des sentiers crevassés.

Enfin, pour rabattre « son ton bruyant et son estomac redressé par intervalle de réflexion », l'asservir bientôt au chœur criard, chaque année élargi, d'une marmaille insolente et morveuse¹.

Voilà l'idéal de vie qui menaçait ce lettré, Parisien d'adoption, rural malgré lui, sans l'espoir d'un adoucissement à ce régime exaspérant. La fortune familiale, stabilisée à l'étiage, interdisait toute fantaisie somptuaire pour rajeunir au goût du jour les bibelots et le mobilier, rafraîchir les équipages, embellir les avenues du château, fleurir finement les parterres, dresser sur la terrasse ou dans le salon une estrade où des comédiens amateurs ou retraits déclameraient les vers de Voltaire ou chanteraient les airs de Rameau dans l'intervalle de deux fins repas.

Aussi bien, aurait-on les moyens de ces distractions élégantes, il n'y faudrait point prétendre devant l'impitoyable intolérance du seigneur du lieu, hostile aux bagatelles de l'esprit, ennemi des frais inutiles, défenseur acharné du patrimoine. L'indignation l'aurait saisi, et peut-être aussi le chagrin s'il avait lu ce cri de révolte du correspondant de Mirabeau devant la détention perpétuelle et les relations indésirables auxquelles il voulait le condamner :

Je suis assiégé du barbier et des notables du terroir. Comment faites-vous, je vous prie, pour vous défendre

1. D'après Funck-Brentano, *L'Ancien Régime*.

de ces visites ? Recevez-vous votre curé et faites-vous un honneur à tous les bourgeois du lieu ? Je suis tenté quelquefois de me percher sur un arbre. Si nous avions du canon, je nettoierais la tranchée sur le chemin du château. En vérité, rien n'est si triste que pareille compagnie. J'étouffe, je suis suffoqué, je n'y pourrai pas tenir.

Alors, à bout de forces, Vauvenargues s'évade. Sous le prétexte d'une visite à Mirabeau — dont personne autour de lui ne peut s'étonner —, il va chercher dans un château voisin, où l'on mène pourtant la même vie que dans le sien, l'illusion et le réconfort du changement, un peu d'air plus respirable, l'aliment de quelques esprits jeunes et hardis, et la force de supporter un nouveau bail de captivité.

*
* *

Il n'est pas qu'en Lorraine de lieux où souffle l'esprit. Barrès l'a senti qui, délaissant, pour un temps, Sion et les harmonies veloutées de son plateau, est venu poser et renouveler sa rêverie musicale parmi les pierres et le soleil, sur un plateau de Provence, à Mirabeau.

Rien, en apparence, ne distingue le site et le château de ceux qui l'avoisinent. La garrigue de Mirabeau ressemble à d'autres garrigues ; et les quatre tours rondes qui flanquent, pour l'anoblir, le cube de pierres sont les sœurs jumelles des tours de Vauvenargues. Et pourtant le moutonnement violent des collines grises, les zigzags fantasques de la Durance, qui s'étale parmi les sables ou s'élance

entre les deux remparts verticaux d'une montagne de calcaire, l'éparpillement des pinèdes épaisses, le tassement peureux du village sous la griffe protectrice du manoir, composent un ensemble unique, sans douceur, mais cohérent. Cette rudesse nette et vigoureuse suscite et commente celle d'une famille singulière, dont les brusqueries et les fantaisies volcaniques relèvent autant du géologue que du moraliste.

Si impérieux fut l'attrait de cette famille et de ce milieu, que Vauvenargues s'y agrégea, donnant l'exemple à Barrès, à Gyp, à Jaurès, à Tharaud, en attendant d'autres encore, peut-être.

Cette suite de grands esprits, attirés par le même magnétisme, prend conscience de sa parenté. Et de cette solidarité naissent l'admirable lyrisme du *Printemps à Mirabeau*, la chaleur discrète de *Mes années chez Barrès*. Vauvenargues est bien à sa place parmi ces penseurs, ces orateurs et ces poètes, qui ouvrent le cercle à son approche, et dont Barrès, pour l'accueillir, se fait le héraut : « Le voici venir, dit-il, qui, de son triste château voisin, chevauche en roulant dans sa tête quelques-unes de ses pages douloureuses et amères, où il y a un germe de mort. »

Il est parti de bonne heure, afin d'éviter en cet automne méridional, la chaleur de midi. Il respire longuement l'air léger. Sa monture, sans se hâter, s'avance sur la route blanche, dans un halo de poussière, qui poudre et ternit lavandes et serpolets. Les mamelons se succèdent, piqués d'oliviers, couronne légère des fermes basses. Face à lui,

comme un long oriflamme, se déroulent, en trois bandes parallèles, l'argent de la Durance, le bistre du Lubéron, le blanc des neiges alpestres. Ce fanion géant l'escorte et l'édifie, une fois de plus, par le contraste de ses couleurs, sur la nature heurtée du pays. C'est donc sans surprise qu'il se carre sur le bac et fonce vers la falaise cyclopéenne.

Un groupe l'attend au débarqué. Il reconnaît le marquis et l'embrasse, ainsi que son cher chevalier, puis Monclar et deux autres hôtes : Le Franc de Pompignan, ami intime de l'amphitryon, et Monville, abbé académicien. Le valet emmène, par le détour de la route, la monture de l'arrivant qui gravit à pied, avec les amis, la rude pente de la colline. Tout en parlant et en riant, on a traversé, sans y prendre garde, le bois Saint-Jean, les vergers d'amandiers, les champs de coquelicots : et l'on s'engage de plain-pied sur la terrasse, plantée de pins, témoin de la ténacité d'une famille qui a vaincu et fertilisé le roc. Madame la Marquise s'avance, vivant Nattier, dans le cadre du porche ; très belle sous ses bandeaux gris, elle oublie sa réserve compassée pour accueillir son hôte, qui joint ses hommages aux compliments de l'abbé et aux madrigaux du poète.

On a réservé à Vauvenargues la chambre qu'il préfère, sa chambre, qui, aujourd'hui encore, porte son nom, et où Barrès, après lui, travailla. Elle est au premier, vaste et fraîche. Deux fenêtres frangées de lierre l'éclairent et la décorent mieux que des tableaux. Celle de droite lui apporte la caresse et

l'odeur des pins tout proches qui brodent de leurs branches mobiles un fond de collines à demi sauvages et de ravins à demi cultivés ; l'autre, derrière ses petits carreaux où tambourinent les abeilles, découpe la vallée de la Durance, qu'un heureux caprice du paysage offre, en enfilade, avec ses eaux, ses routes, ses mamelons cloutés de chapelles ou tachés du sang d'un village, et toujours, au loin, le délicat ruban des Alpes dont la dentelure se précise ou se colore suivant les fantaisies du vent et les heures de la journée.

Il va de l'une à l'autre pour reprendre possession des deux images lumineuses, puis retrouve ses habitudes parmi les meubles toujours les mêmes, lit aux montants évasés en vasques, table de chevet ronde, table de marbre carrée, chaises rigides, fauteuils profonds. Le cabinet contigu, taillé dans le cylindre de la tour, filtre, par l'œil mi-clos des meurtrières, assez de clarté pour permettre au voyageur de rajuster sa perruque et de secouer la poussière de son habit. Quelle bonne semaine (peut-être doublée d'une seconde, si son hôte insiste pour le garder), il va vivre, comme chez lui, mieux que chez lui, libéré des soucis matériels, loin des gêneurs, dans la demi-solitude de son rêve, si favorable à la vie intérieure et à la création littéraire. Que de pensées et de maximes naîtront dans cette chambre, à la fin d'une journée de causeries sans apprêt, conduites au rythme nonchalant du groupe !

Pour ses hôtes, Mirabeau rompait le sec emploi du temps qu'il s'imposait d'ordinaire, comme

remède à l'ennui. Il n'était plus question alors pour lui d'interminables lectures ni d'essais agricoles. Le démon de la volupté, bourreau ordinaire de son imagination, trouvait son plus victorieux ennemi dans ce commerce amical où chacun livrait sans réserves le meilleur de lui-même, Vauvenargues y faisait merveille : son éloquence s'y essayait dans ce cercle réduit d'esprits de choix et d'âmes généreuses, dont la culture et la jeunesse garantissaient l'intelligence et la ferveur.

Le cadre variait selon l'heure. Vers le soir l'on foulait, sans le voir, le domaine, pour y chercher, moins du gibier ou des motifs de contemplation qu'un tremplin pour la dialectique. Aux heures chaudes, les murs épais de la grande salle gardaient la fraîcheur de l'ombre, propice aux entretiens plus intimes. Tandis que le poète et l'abbé faisaient valoir autour du billard laqué leur adresse et leur mollet, les deux amis, assis sur le canapé à œillères, jouaient, eux aussi, à discuter sur la justesse, la sévérité ou le bon sens, à définir l'ambition, à façonner une pensée que l'un voulait plus cynique, l'autre plus humaine.

Puis, avant de sentir venir l'animosité, fille de la fatigue, on s'interrompait pour entendre et corriger le résumé que le chevalier rédigeait, pendant onze heures par jour, des commentaires de Boulainvilliers. Les boules cessaient de se choquer sur le tapis vert ; et les cinq amis, groupés à nouveau devant la bibliothèque, écoutaient Mirabeau dévider, à l'aventure, des souvenirs.

Chez Vauvenargues surtout, il trouvait un audi-

teur vibrant. Tantôt le narrateur faisait revivre les campagnes du Régiment du Roi ; tantôt, en évoquant ses relations bordelaises, il parlait de Montesquieu. Les yeux de Vauvenargues se voilaient alors devant cet idéal irréalisable : être riche et vivre à son gré, soit à Paris, soit dans un domaine plantureux, proche d'une grande ville ; visiter l'Angleterre et l'Italie en ambassadeur, non hélas ! de l'Etat, mais de l'esprit français ; aimer la gloire sans aimer la réclame ; lire beaucoup, écrire un peu ; être célèbre, et pourtant lointain ; accueillant sans familiarité ; grand seigneur et homme de lettres ; quel rêve ! Et Vauvenargues l'aimait encore mieux de le découvrir plus vivant que dans ses livres. « Un jour, racontait Mirabeau, que nous criions en vrais méridionaux, il me dit avec son accent gascon : « Qué dé génie dans cette tête-là, et quel dommagé qu'on n'en puissé tirer qué dé la fougé ! » Et chacun de rire et de féliciter le narrateur d'une consécration si savoureuse et si honorable.

De Bordeaux l'on revenait à Aix, et, par le dédale des répliques, l'on débouchait aux temps héroïques de l'enfance, nets comme au premier jour à l'œil des deux cousins. Tous les visages se faisaient graves quand Mirabeau rappelait l'exode familial aux premiers jours de la peste : le Col d'Argent voulant — malgré son âge et ses blessures — se rendre à Marseille, livrée, par la désertion de ses chefs, à la fureur de la tourbe ; sa femme malade, menaçant de l'y suivre et de laisser les enfants à la garde des vassaux : le mari cédant alors

à ses instances et conduisant, à travers les Alpes effervescentes, la caravane des siens jusqu'à Gap bouleversé, qu'il prit presque d'assaut et apaisa en 24 heures.

« Je me rappelle parfaitement, achevait le marquis, tous les détails de ce voyage, et que mon frère le bailli, âgé de trois ans, et moi, étions portés dans deux paniers faisant le pendant à dos de mulet. » Cette évocation rendait présent, pour un instant, ce bailli glorieux et vagabond, toujours sur quelque mer à porter haut et loin le renom de notre marine.

Chacun racontait alors d'autres voyages. Le Franc et l'abbé venaient d'en faire un en Languedoc et en Provence. Et, comme on était entre poètes, la soirée s'achevait à crayonner, à la manière de Chapelle et de Bachaumont, des vers légers qui en rappelaient les épisodes les plus suggestifs. Ils se peignaient sur le Pont du Gard,

Examinant, à deux genoux,
Un débris de peinture à fresque,
Et, d'un œil anglais et tudesque,
Dévorant jusques aux cailloux.

Ils rappelaient leurs déboires en Avignon, qui célébrait sans mesure l'exaltation de Benoît XIV.

Tous ces ennuis sont, Dieu merci, oubliés aujourd'hui dans le beau château, bien plus beau que ne prétend le châtelain. Comme il ne veut pas être en reste avec ses amis-poètes, il retrouve, plus caustique, l'inspiration des pièces qu'il soumettait

naguère à Vauvenargues, pour caricaturer sa propre demeure :

C'est de ce brûlant rivage,
Dont l'ardente aridité
Offre le Pin pour Bocage,
Des déserts pour Paysage,
Par les torrents humecté,
Le gazon pour rareté :
Lieux, où l'Oiseau de carnage
Dispute au Hibou sauvage
Un chêne détruit par l'âge,
D'un roc la concavité :
Tristè demeure, où l'Été
Forme l'Eclair et l'Orage.

Le cénacle proteste, rectifie, et Vauvenargues donne l'imprimatur. Les collaborateurs s'inclinent devant l'arrêt de ce censeur, amateur poète, qui commit dans sa prime jeunesse des vers grivois, s'amusa plus tard à semer de vers blancs ses proses lyriques, et commente Racine avec la plus clairvoyante sensibilité.

Ces jeux de l'esprit rendent bien courtes les longues journées d'été, et le soleil est depuis longtemps couché derrière Sainte-Victoire, qu'elles se prolongent encore, en des veillées intimes et plus fécondes. Les deux cousins, dans la nuit complice, s'isolent et complotent, avec d'autant plus de fièvre et de hâte que la visite touche à sa fin. Le séjour ne saurait, sans indécence, se prolonger.

Mirabeau s'en attriste, et Vauvenargues plus encore. Pourtant il va partir reconnaissant et

soulagé de voir plus clair en lui : Seule, la chouette a entendu, sous les pins de la terrasse, seule la lampe a vu sous son cône de lumière, le chœur fraternel composer un chant imprévu. Il n'est plus question de célébrer, dans des chansonnettes, les mérites équivoques de Narbonne, de Lunel et de Nîmes. Un nom plus grand revient au refrain, Paris, ce Paris que Mirabeau connaît, où il a mené joyeuse vie, où il va retourner pour briguer et pour trafiquer. Car, si le commerce, quoi qu'en puissent penser certains, est indigne d'un noble, les affaires lui sont permises, et utiles. Acheter terres en Ile-de-France, hôtel dans la capitale, bourdonner à la cour, butiner à la ville, siffler dans un théâtre, se faire applaudir dans un autre, se sentir vivre enfin dans un débordement d'activité que rien ne réfrène,

N'avoir ni remords sur la veille,
Ni soucis sur le lendemain,

voilà les châteaux en Espagne qu'édifie, dans son château de Provence, pour un ambitieux qui se cherche, un autre ambitieux qui croit s'être trouvé. Vauvenargues écoute et se tait. Silence d'hésitation, puis bientôt d'acquiescement. Non pas que tout lui plaise dans ce plan d'une vie trop papillotante pour sa santé et pour ses goûts, mais on peut en rejeter l'inutile. Mirabeau le comprend, et insiste, dans cette maïeutique orale, qui renforce l'autre, celle des lettres, sur les agréments de l'esprit et les encouragements uniques que la capitale offre, sans l'avilir, à un homme de lettres amateur, qui hésite,

par scrupule de gentilhomme, à devenir professionnel.

Quand ils se quittent, le consentement est presque obtenu. Vauvenargues a compris qu'aucun château, pas même celui qu'il quitte, ne saurait le contenter. Il faut donc se tourner ailleurs. Mais, avant de s'arracher complètement à ce milieu provençal qui l'opprime, la loyauté veut qu'à défaut du manoir, désormais impossible, on essaie de chercher dans la ville un dernier refuge. Sans grande illusion, Vauvenargues se fixe ce nouveau délai, et il s'avance, le cœur lourd, vers l'ultime expérience de sa vie provinciale. Il repasse la Durance, pour toujours peut-être, enviant l'allégresse de sa monture, dont les piaffements et l'entrain disent l'appel de l'écurie. Heureux être, à qui suffit son gîte ! Ne connaîtra-t-il donc jamais lui-même, stable et assouvi, le gîte selon son cœur ? A cette question demain répondra. Aujourd'hui, le trouble est trop grand, et sa demi-victoire sur lui-même a tout d'une défaite. Il y sent comme un germe de mort, mais il ne le dit pas.

Barrès le dit pour lui en saluant son départ comme il avait claironné sa venue. Mais l'adieu est mélancolique et la réflexion qui l'accompagne a les résonances graves d'un chant de deuil.

« La sympathie ne doit pas troubler notre jugement. Vauvenargues n'est pas sans nous inquiéter. Suis-je bien sûr que la vertu de ce héros malheureux ne s'engrène pas, en quelque manière, aux vices du tribun triomphant ? Leurs troubles aspirations, quoique si différentes, ne menacent-

elles pas d'une ruine pareille toutes les tours du pays ? Est-ce donc que les familles, les êtres et les institutions, une fois atteint leur point de perfection, emploient à se détruire la même force qui servit à les édifier ? Tout, disent-elles, plutôt que de tant s'ennuyer !

« Maintenant on ne vit plus à l'ombre de ces grandes maisons, on n'y prend plus de sécurité ni aucun fruit, mais seulement quelques curieux y cherchent un plaisir imaginaire. La pièce est jouée, les acteurs envolés. Elles demeurent sur les hauteurs, comme des scènes étroites et des tréteaux vides, quand la représentation est finie. »

Pour Vauvenargues cette représentation s'achève. Mais il ne renonce pas au spectacle, et, comédien errant, il va, lourd d'expérience et léger d'argent, chercher une scène plus large, où produire les nobles passions de son cœur dans le drame pathétique de sa vie.

CHAPITRE XIV

D'UNE CAPITALE A L'AUTRE

Il y a, dans mes sentiments, une secrète injustice pour notre petite patrie.

J'ai envie de m'en aller à Paris et de me dérober incessamment à ce séjour.

Lettres de VAUVENARGUES à
SAINT-VINCENS.

Comme le château, la ville, au premier contact, réveillait en Vauvenargues l'enfant, repris par la maison natale. Cette maison évoquait les temps épiques de la peste, les journées fraîches dans la pénombre des pièces aux volets clos, les rêveries dans le jardin, toujours le même, malgré les rares caprices des frondaisons disciplinées. Toujours pareil, le son de la cloche, dans le couvent voisin. Semblables aussi les bruits du dehors, étouffés par le feutre épais des murs, cris des maraîchers sur la place, braiement des ânes, grincement des essieux, crissement de la scie sur les blocs de pierre tendre. Car lentement s'achevaient les édifices depuis longtemps plantés, mais retardés dans leur croissance

par le fléau de 1720, la mécontente des municipalités successives, les vides du trésor. Le grenier municipal montrait cependant fièrement, dans le triangle de son fronton, les figures nonchalantes de Cybèle et de Saturne. Et la maison de ville offrait, avec une discrétion de bon ton, sa façade mesurée, où la courbure du porche s'accordait au rectangle sculpté des fenêtres, les fûts délicats des balustres aux branches souples des ferrures. Et le tout se détachait à la faveur de la place, enfin ouverte, qui dégagait aussi la tour de l'horloge, et attendait, en son milieu, une colonne et un bassin. Les agréments de ces architectures distinguées devaient séduire Vauvenargues, mieux à même d'en apprécier le caractère bien français, depuis que ses traversées de Paris et le patronage de Voltaire avaient affermi son goût. Mais, en même temps, cet urbanisme tout frais, en aérant le vieux quartier, lui enlevait un peu du mystère et de l'ombre, que regrettait l'enfant grandi.

Des changements analogues le surprenaient dans les rues et les boulevards. Le Cours surtout s'était enrichi d'hôtels magnifiques qui, par leurs larges baies, leurs balcons à cariatides, les ciselures savantes de leurs portes et de leurs corniches, proclamaient le faste et portaient haut le nom des Meyronnet, des Maurel, des Valbelle. Vauvenargues, cheminant sous les arbres élargis, passait en revue ces façades somptueuses. Il éprouvait à les regarder le même sentiment que naguère, devant ses hommes alignés pour la parade, dans leur uniforme coquet et incommode. L'ensemble était chatoyant, mais

fragile, et ce décor n'en pouvait imposer qu'à l'observateur superficiel ou complaisant. Le fils du marquis, le petit-fils du magistrat, connaissait les hôtes de ces palais : il avait fréquenté ou approché les d'Agut, les Broglio, les Vence, les Boyer d'Argens et autres, nobles d'épée ou de robe, riches d'argent, de prestige et d'orgueil, souvent cultivés, parfois spirituels, hospitaliers par goût et par calcul plus que par amitié ou libéralisme, grands surtout par l'idée qu'ils avaient d'eux-mêmes et qu'encourageait une opinion servile.

Dès son adolescence, Vauvenargues avait senti cette complaisance de l'opinion, plus malléable dans une petite ville, où l'inaction forcée et la séparation très marquée des classes découragent les caractères et consolident les médiocres haut placés. Il avait éprouvé les prétentions étroites des aristocrates, la morgue compassée des parlementaires, l'inertie béate des bourgeois, l'insouciance des artisans. Cette architecture sociale et lapidaire, si différente de celle qu'il souhaitait, ne séduisait pas cet indépendant, qui savait regarder, au-delà des apparences, sans parti-pris, mais sans indulgence.

Ses pressentiments d'autrefois se vérifiaient aujourd'hui. Il n'avait qu'à pénétrer dans ces hôtels pour en connaître l'existence secrète. Il n'avait qu'à écouter parler et regarder vivre ses amis, Monclar, Mons, l'Enfant, Saint-Vincens lui-même. Il n'avait qu'à ouvrir les yeux et les oreilles : Aix se mourait, ossifiée par l'ennui, pourrie de vices, comme un fruit trop mûr.

Les plus grands donnaient l'exemple. Villars, le

nouveau gouverneur, fils indigne d'un père glorieux, remerciait la ville et la province de leur accueil enthousiaste en y répandant la fièvre du jeu et l'exemple d'un vice « qu'il avait mis à la mode à la cour et qui lui avait valu une renommée assez étendue ». Le héros de Denain en avait préféré une autre et, quoique moins assidu dans sa province, méritait cependant l'hommage de l'hexamètre latin que son fils fit graver — en amende honorable — sur le socle de la statue paternelle, dans l'escalier de l'hôtel de ville :

« Hic novus Hector adest, quem contra nullus Achilles. »

Le fils du maréchal n'avait rien d'Hector ni d'Achille. Vauvenargues lui-même l'assure dans sa gazette. Car ce moraliste grave et secret savait, quand il fallait distraire un ami, devenir caustique comme un humoriste et indiscret comme un gazetier. Journaliste amateur, plus habile qu'un professionnel, il prodigue sa verve pour le seul Mirabeau, dans ce très vivant reportage (9 novembre 1738) :

« On n'est occupé à Aix que de Mr. de Villars et des plaisirs qu'il promet cet hiver. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie ; on lui prodigua les louanges : des moines lui dirent hardiment qu'il marchait sur les traces de son père, qu'il surpasserait sa gloire, qu'il serait maréchal avant son rang, et autres choses semblables. Voici ce que lui dit Madame du Prat : « Monseigneur, ce doit être une grande satisfaction pour Madame la Maréchale d'avoir un fils si bien élevé ! » et, dans une autre occasion qu'il lui servait une aile de

perdrix : « Monseigneur, gardez-la pour vous ». On ferait un volume des sottises qui se disent, si on avait de la mémoire.

« Pépin fut le voir dans son lit, Pépin qui serait le rival des femmes d'Aix, s'il n'avait pas de la barbe. Il l'a suivi à Marseille. On y reçut M. le Duc à l'Académie, il harangua, il aime à paraître en public.

« Sa dépense est excessive. Pour ses façons, nous nous en accommodons ; on le prie à souper dans les maisons qui représentent ; c'est le bon air, et on lui fait plaisir. On dit qu'il déclame, dans tous ces soupers, jusqu'à extinction de voix ; cela me rappelle le voyage de Néron en Grèce, lorsqu'il montait sur le théâtre et qu'il prodiguait sa voix et les trésors de l'Empire ; mais ce prince était cruel et M. de Villars ne l'a jamais été : ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse peuvent en rendre témoignage.

« S'il me restait plus de papier, et qu'il fût moins provincial de parler sans mesure de M. le Gouverneur, je vous dirais encore mille choses. Voyez M^{me} de Valbelle, elle est instruite de tout ; elle a des nouvellistes qui entrent dans les détails, et qui les rendent mieux que moi. »

Un tel gouverneur, par le gaspillage honteux de ses pouvoirs, ne pouvait qu'inspirer du mépris et de la révolte à celui pour qui la mission du chef, quel qu'il fût, devait être bienfaisante et pure. Il lui en voulait surtout du contagieux exemple de sa turpitude. Aristocrates désœuvrés, robins tarés ne demandaient qu'à s'avilir encore, et le Parlement tout entier approuvait et imitait.

Ce Parlement, orgueil et raison d'être de la cité, ne paraissait à Vauvenargues que ce qu'il était

devenu : un foyer de débauches, de discorde et de fanatisme. Ces « hauts et puissants seigneurs » avaient beau se rendre « au siège de leur justice, suivis d'une foule de fidèles, à l'instar de la clientèle antique » ; leurs femmes avaient beau affecter un air simple, grave et digne, le moraliste n'ignorait pas que le président de Bandol, les conseillers de Franc et de Galice, Messieurs de Barben et d'Opède, non contents des épices, pratiquaient la contrebande et cachaient, dans les greniers de leurs hôtels, des dépôts de toiles peintes. La rumeur publique répandait jusqu'aux oreilles de Fleury quelques scandales notoires : attachements illégitimes d'un Président au Parlement, séduction d'une jeune fille d'Arles par le viguier de cette ville, lent empoisonnement de la femme d'un avocat d'Aix par son mari, à la « suscitation » d'une veuve de procureur, qui voulait l'épouser.

Les magistrats municipaux ne valaient guère mieux : le fils du maire héroïque se rappelait avec tristesse que Le Bret avait dû naguère maintenir les Consuls en fonction pendant trois ans, faute de sujets dignes du chaperon.

Ces sujets manquaient aussi trop souvent à la Cour souveraine où, derrière le paravent d'un examen pour rire, s'insinuaient des conseillers imberbes et ignares.

Ainsi le corps tout-puissant qui représentait le Prince et aurait pu faire, en son nom, tant de bien, galvaudait son autorité. Vauvenargues lui en voulait de se mêler de tout et de tous, avec autant d'indiscrétion que d'incompétence : surveillance mesquine

des municipalités, contrôle technique des métiers, guerre stupide à « l'hydre de l'inoculation », mainmise arbitraire sur les mariages, censure des livres, brûlés en effigie, mais conservés pour les collections privées dont leur condamnation augmentait la valeur, tels étaient les moindres griefs du moraliste contre les parlementaires.

Mais son libéralisme s'offusquait surtout de leur intolérance. Autour de lui les esprits fermentaient encore des haines et des rancunes soulevées par le procès Girard-LaCadière. Une mystique dévergondée, un Jésuite séducteur avaient suffi pour dresser l'une contre l'autre les deux moitiés du Parlement, qui, par l'égalité des voix, innocentait l'un et l'autre fripon, soutenus chacun d'une foule en délire, prête aux pires représailles.

Cette frénésie de fanatisme et de luxure s'aggravait de cynisme. Les lieux saints eux-mêmes étaient le théâtre du libertinage, et il fallut qu'un Dieu irrité fît crouler l'église des Grands Carmes, pour mettre fin aux rendez-vous que les « aimables » s'y donnaient pendant la « belle messe ».

Qu'importait, après cela, que Lebreton produisît ses trente-quatre plats, ses canapés en soie pavois, son lustre à huit branches d'argent achevé, ses cinquante-quatre médailles d'or, et les boutons d'oreilles de sa femme ? Qu'importait que l'hôtel Maurel eût abrité Don Philippe, infant d'Espagne ; que Perrin eût découvert et publié les lettres de Madame de Sévigné ; que l'Enfant aimât les arts et protégéât les artistes ; que Monclar fût aussi érudit qu'éloquent ; que les Valbelle maintinssent dans leur hôtel le goût

du grand siècle ; que les Boyer d'Argens eussent dépensé leur curiosité et leurs talents en tableaux de maîtres, écrits originaux, missions diplomatiques. Ce n'étaient là qu'exceptions brillantes, trop brillantes pour ne pas inquiéter, comme les feux d'un soleil africain qui couve l'orage.

*
* *

Vauvenargues était cependant prêt à accepter les risques, les amertumes et l'ennui de la vie aixoise, s'il pouvait trouver, en échange, le réconfort d'un cœur fraternel. Aussi va-t-il demander à Saint-Vincens de lui rendre Aix supportable. On peut tout espérer d'une telle amitié, éprouvée par le temps, stimulée par l'absence, traduite à chaque voyage, par l'impatience de l'attente et la joie de la rencontre. Quel accent dans ce billet, qui annonce la venue du voyageur, et donne, par avance, le ton des entretiens :

Je songe avec bien du plaisir à celui que j'aurai de te voir cet hiver ; j'espère que rien ne m'en distraira ; je profiterai des moments que je pourrai passer avec toi. Il me semble que nous ne nous serons jamais assez vus ni bien connus. Les sentiments que j'ai pour toi ne finiront qu'avec ma vie. Ton affection me touche aussi très véritablement. Comme je ne suis point aimable, j'ai peine à me croire aimé. Cela jette quelquefois des ombres dans mon esprit, mais la naïveté de tes paroles les écarte et les dissipe. Je suis charmé que tu sentes aussi la vérité de mon amitié. Adieu mon cher Saint-Vincens. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Et quand il le retrouve, il l'embrasse mieux encore, d'une accolade ingénue, d'une étreinte éloquente et muette. Un biographe intelligent, digne de son personnage¹, imagine une conversation où, sous les auspices des Grecs et des Romains, ils exaltaient, l'un son goût des lettres, l'autre sa passion du droit et de l'antiquité, remontant ainsi, par des canaux divers, aux mêmes sources. L'antiquaire faisait au moraliste les honneurs de ses médailles, et le menait chez Lauthier, prévôt de la cathédrale et grand amateur de pierres gravées, pour y contempler, parmi d'autres merveilles, un cachet de Michel-Ange. Vauvenargues n'admirait qu'à demi. Ce penseur « tout en profondeur, illuminé de spiritualisme. n'avait ni le sens de la forme, ni la fibre archéologique ». On se rabattait alors sur le droit. Et devant ce magistrat, dont la clairvoyance, l'honneur et l'humanité répondaient aux espérances de d'Aguesseau et faisaient honte à l'immoralité de ses collègues, l'écrivain ne craignait pas de « fronder, à l'occasion, les préjugés ou les lois. »

C'est sans doute au jeune conseiller, imbu de son nouveau prestige, qu'il déclara pour la première fois : « La clémence vaut mieux que la justice. » Saint-Vincens dut s'apercevoir qu'on peut retourner cette maxime, comme beaucoup d'autres, et, quelque indulgent qu'il fût, ses convictions l'engagèrent sans doute à répliquer : « La justice vaut mieux que la clémence. »

Leurs goûts et leurs caractères différents ne faisaient

1. M. Joseph Guérin.

qu'exciter chez Vauvenargues le désir de convaincre et le besoin de dominer. Domination toute de douceur et de tendresse, qui veut séduire l'ami confessé. Voit-il Saint-Vincens dévoré de langueur, fasciné d'images mêlées de charme et de peine, accablé d'insomnies ou se réveillant plein d'horreur, il veut savoir la cause de ces nouveautés. Il n'admet point de tours, point de mesure, point d'ouverture à demi. Pourquoi en admettrait-il de celui qu'il laisse lire, quand il le veut, jusqu'au fond de son cœur ? La confiance obtenue, il guérit le malade de ses erreurs et dissipe ses fantômes.

Il n'aspire qu'à le guérir encore, à s'emparer davantage de son être, à le tirer à soi, à se fondre en lui. Il l'invite, il l'accapare, sans voir que, peut-être, à la fin, il l'importune. C'est que, pour lui, Saint-Vincens est tout.

Moins exclusif, Saint-Vincens a élu Vauvenargues avant tous, mais aussi l'Enfant, commissaire des guerres, et quelques autres, auxquels il sourit. Alceste s'en indigne, et tempête, et souffre. Philinte proteste qu'il le préfère, qu'il ne l'a pas trahi ; mais sa nature calme, qui lui faisait espacer ses lettres, croit pouvoir se partager entre plusieurs, sans faire de tort à aucun. Cette bonne foi désarme le jaloux. Mais il a trop d'expérience des hommes pour prétendre changer celui-ci. C'est donc le lieu qu'il faut changer : puisque Aix le prive de son ami, il faut quitter Aix. Et, comme il veut Saint-Vincens tout à lui, il l'enlèvera et l'emmènera à Paris, pour y jouir d'un unique ami dans la ville unique. Double rêve, qui n'était, une fois de plus, qu'un rêve !

Joies prochaines de l'esprit et du cœur, tableau flatteur de la vie parisienne, espoir d'un doux commerce dans le plus riche des milieux ne purent ébranler le sédentaire, enraciné dans sa ville, attaché à son vieux père, retenu par ses collections et par son métier, provincial à vie. Et pourtant, l'offre était pressante, et multiple, et tendre :

Vous n'avez jamais été à Paris. Vous devez en avoir envie. Ne pourrions-nous pas à merveille faire le voyage ensemble ? Nous nous tiendrions compagnie, nous ne nous quitterions pas, nous irions beaucoup au spectacle, que vous aimez comme moi, et enfin nous vivrions l'un l'autre en paix et en liberté.

Les obstacles ne viennent pas de vous. Serait-il donc impossible d'obtenir l'agrément de M. votre père ? Ne pourrait-on pas aisément lui faire entrevoir un mariage ? Il entrerait dans cette idée, elle doit toucher sa vieillesse et sa tendresse pour vous. Il faut insister, tâter, se retourner en tous sens.

Devant ces vagues de tendresse, Saint-Vincens d'abord garde le silence. Refus, indécision ou consentement ? Il parle enfin, ému et gêné : il souhaite à son ami ^{un} heureux voyage, séjour fécond ; puis, en guise d'excuse et d'adieu, il glisse entre ses doigts une bourse, viatique fraternel, témoignage utile, mais décevant, d'une amitié qui s'en veut d'être si peureuse.

Alors, seul, bien seul cette fois, Vauvenargues, à son tour, se tait et s'écoute. Il tâche d'isoler et d'entendre les voix intérieures, mêlées encore, pour l'instant, en une trouble symphonie.



C'est que, malgré la double expérience, pourtant édifiante, du château et de la ville, tout est, au dernier moment, remis en question. D'où vient que la décision, motivée cependant, et qu'il croyait prochaine et facile, soit si dure à prendre ?

De ce qu'aucun homme ne peut, sans combat, s'arracher pour toujours aux êtres et aux choses qui ont fait de lui ce qu'il est. Ce combat sera, pour Vauvenargues, plus que pour un autre, très rude ; mais il l'accepte, le provoque même. L'ancien soldat, le politique manqué, l'analyste clairvoyant se prête avec courage, finesse et bonne foi à ce dialogue entre son âme et lui, d'où jailliront la lumière et l'action. Juge de lui-même, il prononcera son propre arrêt, irrévocable cette fois, d'où il sortira condamné à l'inertie du renoncement, ou élargi pour une dernière épreuve de son destin.

Ainsi, s'efforçant d'être calme et juste, il fait, à la barre de son tribunal intime, comparaître tous les témoins, les plus anodins les premiers.

D'abord s'élève la voix de la province :

— Je t'ai vu naître, dit-elle, je t'ai nourri. Par moi tu as appris l'élégance et la mesure. Renieras-tu les livres, les tableaux dont tu as joui dans l'écrin de mes hôtels ? Oseras-tu calomnier les gens d'esprit et de savoir qui ont formé ta culture et ton goût ? Les vices que tu me reproches, et que je dois, très souvent, à l'influence de ton Paris maudit, te font-ils oublier mes vertus habituelles de retenue, de décence

et d'honneur ? Et pour un psychologue comme toi, ne suis-je pas un spectacle utile et commode ? « On s'instruit sur les lieux bien mieux qu'on ne fait ailleurs, et avec bien moins de peine : les provinciaux n'ont pas les dehors trompeurs qui confondent les gens du monde ; la différence que la nature a mise entre les hommes est bien plus sensible en eux. »

— Sans doute, répond Vauvenargues : « mais dès qu'on en a tiré les lumières que l'on cherche, il faut les fuir rapidement, de peur de se gâter par la contagion de leurs défauts, qui sont toujours supérieurs à leurs bonnes qualités. Dans les commencements, on est si blessé, qu'on ne craint pas cette contagion ; cependant on s'y accoutume, parce qu'on ne voit rien de mieux ; et ensuite on les imite ; enfin je ne crois pas qu'il y ait rien de plus dangereux, et qui rétrécisse tant l'esprit, que de vivre toujours avec les mêmes gens. C'est un danger qu'on ne court point à Paris. »

— On en court d'autres, et de plus graves, reprend une voix impérieuse et sèche, qu'il reconnaît aussitôt, celle de son père. Êtes-vous donc devenu tout à fait insensé, de prétendre, par vous-même, vous refaire, au loin, une destinée, en forçant prétentieusement une gloire qui ne veut pas de vous, en faisant bon marché de l'affection de votre famille et des exigences de votre château, en sacrifiant enfin les intérêts d'une ville à laquelle vous deviez réserver votre activité et vos lumières ? Mais il faut, direz-vous, un champ plus vaste à votre ambition. Trop vaste, croyez-moi ! Je connais le pays : j'y suis allé ! il n'est point fait pour vous. Qu'iriez-vous chercher

à la cour, où vous ne sauriez être présenté ni admis, ou bien dans les salons, dont j'approuve que votre distinction haïsse la frivolité, ou dans les cafés, trop bruyants et trop mêlés, ou parmi les nouvellistes ou folliculaires, gent bâtarde et cafarde, avec qui vous rougiriez de vous commettre ? Que vous reste-t-il alors, sinon de périr d'ennui, ou de mourir de faim ? Car nos ressources ne me permettent pas de vous fournir des subsides pour un séjour que je désapprouve ; et je veux croire que vous n'avez pas le vil dessein de monnayer votre talent. Restez donc parmi nous, et dissipez vos chimères. Aussi bien, le Paris d'aujourd'hui demande-t-il moins des philosophes en chambre que des amuseurs bien tournés. De ceux-ci vous n'avez pas, Dieu merci, la futilité, ni hélas ! la figure....

— Non, mon enfant, vous n'êtes pas laid, corrige bien vite une voix tendre et inquiète ; mais vous êtes malade. Certes, ajoute sa mère, vous trouverez à Paris des médecins célèbres. Y trouverez-vous les soins et la tendresse dont vous avez besoin ? Rien ne m'est plus sensible que votre bonheur et que votre gloire, puisque vous vous sentez l'âme assez grande pour y aspirer. Mettez-vous donc en état de la conquérir en devenant plus vigoureux. Nous vous y aiderons, et vous partirez, mais pour revenir. Et nous jouirons de vos succès, comme nous aurons joui de votre convalescence. Quand je dis : nous, vous me comprenez : je parle sans doute de votre père et de votre ami. Mais ai-je besoin de vous rappeler ma solitude dans le vide de notre foyer ? Après la mort de votre frère et de votre sœur — aussi cruel-

lement arrachée à nous par son voile récent qu'Antoine par les balles corses —, me faudra-t-il perdre encore en vous ma dernière joie, ma seule consolation ? Ne croyez pas que je me plaigne, mon pauvre enfant. Je souhaite seulement que Dieu vous soit clément, et, soumise d'avance, je vous confie à sa bonté. »

Vauvenargues ne répond pas. Il ne peut pas répondre. Les raisons de son père l'ont ébranlé ; les larmes de sa mère l'ont bouleversé ; et la figure de l'ami, évoquée par elle, s'offre comme un reproche muet à celui qui veut partir.

Alors s'élève, plus profonde encore, et plus redoutable, une autre voix, la sienne propre, celle de sa conscience, qui soutient, de ses résonances graves, le chœur familial.

— Que vas-tu faire ? dit-elle.

— Essayer, une dernière fois, d'être moi-même.

— Le pourras-tu, si tu as échoué déjà ? La fortune te sera-t-elle moins hostile ?

— Il ne faut pas toujours s'en prendre à la fortune. Ce qui fait que tant de gens de toutes les professions se plaignent d'elle, c'est qu'ils ont quelquefois le mérite d'un autre métier que celui qu'ils font. Je ne sais combien d'officiers, qui ne sauraient mettre en bataille cinquante hommes, auraient excellé au barreau, ou dans les négociations, ou dans les finances.

— Est-ce pour toi que tu dis cela ?

— Peut-être.

— Te croyais-tu donc plus doué pour les ambassades que pour la guerre ?

— Si j'avais pu achever ma carrière à la guerre, je n'aurais pas songé aux ambassades.

— Est-ce bien sûr ? La gloire d'un Alexandre et d'un César, que tu admirais et enviais, t'aurait été inaccessible.

— Ceux qui conçoivent de grandes choses sont-ils incapables de les accomplir ?

— Oui, quand il leur manque les petites.

— Qu'est-ce à dire ?

— Tu l'as dit toi-même, en te reconnaissant dépourvu du goût des détails. Tout métier a ses petites choses et ses tares, la guerre plus qu'un autre. As-tu oublié ton portrait de Thersite et la peinture des « armées d'à présent » ?

— Je n'y veux plus penser. Cela me gâterait les purs souvenirs que, néanmoins, m'ont laissés mes campagnes.

— Ne les regrette pas trop. L'action veut de la santé ; l'action veut aussi des aptitudes qui te manquent. La guerre exige autant de ruse que de force. Tu es trop grand et trop pur pour elle. Les scrupules, la conscience, la sincérité sont-ils toujours de mise pour triompher, à notre époque sceptique et frivole ?

— Ces qualités auraient trouvé leur emploi dans les affaires, où mon esprit de manège...

— Trop subtil et trop généreux ! La gestion des intérêts publics demande de la clarté, le sens administratif, l'esprit pratique. Elle n'a que faire des moralistes et des poètes.

— Cependant, Retz, d'Ossat, Richelieu, William

Temple étaient des psychologues, et qui savaient écrire...

— Mais qui savaient voir l'ensemble et le détail, et prévoir, sans scrupules, comme sans illusions.

— L'expérience du pouvoir me serait venue comme à eux. Les grandes places instruisent promptement les grands esprits.

— Aurait-on fait appel à toi ? Il arrive que ceux qui gouvernent négligent d'assez beaux génies, parce qu'ils ne seraient pas propres à remplir les petites places, et parce qu'on ne veut pas leur donner les grandes. Les talents médiocres font plutôt fortune parce qu'on trouve partout à les employer. Il ne faut pas, pour réussir, tendre trop haut.

— On ne tend jamais assez haut.

— Il ne faut pas, alors, hâter ses destinées.

— Avais-je le temps ? Mes jours sont comptés.

— Pourquoi courir à la fois plusieurs carrières, au lieu de t'attacher avec une application constante à un seul objet ?

— L'activité de mon âme se sentait de taille à pourvoir à tout.

— Tu t'es trop fié à ton ambition et à ton courage.

— N'est-on pas le meilleur artisan de sa propre destinée ?

— Mais non le seul. Il faut compter avec les événements et le monde. Ils t'étaient contraires : tu t'es obstiné, en croyant qu'on ne dépendait point de sa position et de la bizarrerie des choses humaines.

— Le monde est-il bizarre au point d'écarter à jamais un talent qui se connaît et qui veut se faire

connaître ? Les hommes finissent, tôt ou tard, par céder devant la grandeur.

— Non pas, quand elle se nuance de fierté. La fierté de ton caractère, que tu as en vain voulu dissimuler, t'a privé de la protection des gens en place. Ainsi, la hauteur même de ton âme, ton esprit et ton mérite ont nui à ton avancement et à tes desseins.

— Faut-il donc, parce qu'on se sent supérieur aux autres, renoncer à les dominer ? Faut-il que je voie, sans frémir, mes égaux sortir de pair, et me devancer par divers hasards ?

— Leur ferais-tu l'honneur d'envier un succès si peu enviable ? Les uns ont percé par le jeu, les autres par de riches successions, quelques-uns se sont produits par la faveur des grands, ou par des talents très frivoles, mais aimés du monde, et plusieurs n'ont eu besoin pour parvenir que de savoir bien danser, d'avoir des traits agréables, de beaux cheveux, ou de belles dents. Laisse-leur cette gloire futile et périssable, et deviens, enfin, raisonnable.

— Qu'est-ce donc qu'être raisonnable ?

— Proportionner ses espérances et ses démarches à son état : les esprits mûrs et modérés ne forcent point leur avenir ; ils mesurent leurs entreprises sur leur condition ; ils attendent leur fortune des événements, et la font quelquefois sans peine ; mais c'est une des illusions de la jeunesse de croire qu'on peut tout par ses forces et ses lumières et de vouloir s'élever par son industrie, ou par des chemins que le seul mérite ne peut ouvrir aux hommes sans fortune.

— Etre si sage équivaut à mourir. J'avais pourtant quelque chose là...

— Qui t'empêche, à défaut de l'action impossible, de cultiver ton esprit ?

— Aix, où j'étouffe ; mes parents, qui ne veulent se prêter à rien, et croient les conjonctures favorables pour me détacher de mes inclinations. Je crois qu'ils se trompent, et peut-être qu'ils y auront du regret avant qu'il soit peu. Si l'on avait voulu me mettre en état de demeurer un an de suite à Paris, pour suivre les choses que j'y avais commencées, ou j'aurais obtenu ce que je désirais, ou je me serais dégoûté, et j'aurais pris de moi-même le parti auquel on me sollicite ; mais la nécessité n'a point de loi.

— Paris est-il nécessaire à qui ne peut plus être un homme d'action ? Car ce n'est pas agir que d'écrire.

— C'est au moins prodiguer son âme, et, en s'attachant d'autres âmes, travailler à les rendre meilleures et plus heureuses. Sans doute vaut-il mieux être Richelieu que Milton. Mais quand nous ne sommes pas à même d'exécuter de si grandes choses que Turenne et Condé, qu'il paraisse du moins, par l'expression de nos pensées, que nous n'étions pas incapables de les concevoir.

— Qu'attendre d'une œuvre à peine ébauchée et qui, si tu l'achèves — chose plus facile dans le recueillement provincial que dans le papillotement parisien —, sera trop profonde pour être comprise ? Si même le siècle suivant, moins frivole, te rendait justice, que t'importe une gloire posthume ?

— Mieux la vaut posthume que refusée à jamais.

— Quand guériras-tu de ton ambition ?

— L'ambitieux n'est pas un malade. C'est un homme fort, qui connaît sa force et veut l'imposer.

— En sacrifiant son bonheur et sa dignité. Car Paris t'est assez connu pour que tu n'ignores pas la turpitude des gens de lettres. Et c'est à cette race, la plus vile qui soit, que tu vas, sans rougir, te mêler ?

— Ils ne sont pas tous avilis.

— Passe encore si tu les fréquentais en grand seigneur désintéressé, qui ne s'abaisse que pour reprendre, quand il lui plaît, son rang.

— La chose est aisée à qui est riche, et M. de Montesquieu...

— Tant pis pour ceux qui sont pauvres ! Tout, pour un noble, plutôt que de vivre de sa plume.

— Je suis au désespoir d'être réduit à un parti qui, dans le fond, me répugne.

— Pas au point de t'empêcher de déroger à ta qualité.

— Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie.

— Crois-tu en avoir ?

— Je le sens, et je le sais. Un autre génie me l'a dit. Voici ce que Voltaire vient de m'écrire :

« Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres. Vous êtes le dernier. Je vais vous lire encore.

« Vous avez renoncé à un métier, qui demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique : c'est bien assez d'y avoir consacré

vos plus belles années. Employez le reste de votre vie à vous rendre heureux, et songez que vous contribuerez à mon bonheur, quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix. Venez donc à Paris : j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. »

— Dangereux encouragements, démonstrations suspectes d'une tendresse épistolaire, que les faits démentiront.

— On le verra bien ! Mieux vaut cette charité lointaine que ton affection chagrine et hostile. Ne vois-tu pas que je vais mourir, et que je veux vivre ? Laisse-moi, pendant quelques mois, être heureux. Je t'abandonne l'action et la gloire. Je renonce à toute ambition, ou plutôt, je la limite à la jouissance. Or, à Paris seul, de Paris seul je peux jouir. Quel spectacle n'est-ce pas que la variété qu'il offre ? Quel agrément de pouvoir vivre avec des hommes de tous les états, de toutes les provinces, de toutes les nations, et de réunir, en un point, tous les rayons de lumière épars dans cette multitude, qui renferme en son sein toutes les connaissances, tous les sentiments et tous les talents du monde !

Je compte trop, diras-tu, sur mes forces ? Si mes yeux ne peuvent tout voir du spectacle, ils en retiendront l'éclat. Si mon estomac se refuse au festin, j'en aurai au moins deviné l'harmonie et senti le fumet. Si mes jambes se lassent bientôt, d'autres marcheront pour moi, et viendront me dire ce qu'ils auront vu. Alors je pourrai mourir.

Pardonne-moi donc, cher et doux démon. Vigilant comme le démon de Socrate, sois, comme lui,

pitoyable. Comprends-moi et plains-moi. Ce bonheur, que je demande, il est bien peu de chose à côté de celui que je souhaitais, que je méritais peut-être. Ne me le gâte plus par tes raisons : je serais encore capable de les écouter et de m'y soumettre. Tais-toi, et garde tes paroles pour d'autres, pour tous ceux, êtres et choses, que je quitte à jamais. Explique-leur mon départ, dis-leur qui j'étais, et fais en sorte qu'ils me conservent leur amour. J'en aurai, malgré tout, bien besoin pour vivre là-bas, et pour y mourir. Adieu.

En mai 1745, Vauvenargues quittait Aix pour Paris.

CHAPITRE XV

LE SOLITAIRE PARMI LES HOMMES

Je vous félicite de votre arrivée à Paris ; il doit avoir pour vous bien des sortes d'agrémens, qu'il n'a pas pour les autres ; je n' imagine pas que ce soit à la Foire ou aux Tuileries que vous les chercherez. Peut-être me trompé-je ; car il y a partout à apprendre, et la façon de prendre les choses en change bien le point de vue.

Lettre de MIRABEAU à VAU-
VENARGUES.

La petite rue du Paon, depuis rue Larrey, creusait son étroite tranchée, près du couvent des Cordeliers, sur l'emplacement actuel de l'Ecole de Médecine. Au numéro 8, s'élevait une maison meublée, l'Hôtel de Tours. Les appartemens n'en étaient ni vastes, ni luxueux, et les locataires de Jean-Baptiste Jourdain devaient se contenter d'un mobilier sommaire et de pièces étroites, qui donnaient, pour la plupart, sur une cour intérieure. Mais le silence de cette cour, la modicité du loyer attiraient les intellectuels peu fortunés qui avaient

besoin, dans le quartier vivant de l'esprit, d'un refuge et d'une solitude.

Il est naturel que Vauvenargues s'y soit installé. Ses passages antérieurs, souvent très rapides, dans la capitale lui avaient permis d'en connaître, sommairement, les différents climats. Celui du faubourg Saint-Germain lui parut convenir, mieux que tout autre, à son hygiène spirituelle. La rue Quincampoix, où il avait séjourné en 1740, était bruyante et affairée. Le quartier qu'avait habité son père en 1738 était trop lugubre pour qu'il désirât, à son tour, s'y enterrer. La rue du Paon n'avait ni la fièvre de l'une, ni la tristesse de l'autre. Elle ouvrait ou fermait, au gré de chacun, la porte sur la vie, vie joyeuse et nourrissante de la chaussée, des boutiques et des jardins, vie profonde et allègre de la Sorbonne, des collèges et des écoles. Quel poste d'observation merveilleux, quel centre d'explorations rêvé pour un psychologue homme d'action, que ce second étage, juché entre la montagne sacrée et la Seine, d'où l'on pouvait se rendre sans fatigue au Luxembourg ou aux Tuileries, à deux pas du Pont-Neuf, à quatre du Louvre, à six de Notre-Dame, près des cafés en renom, des salons à la mode, de la Comédie et de l'Opéra ! Avidement, Vauvenargues, sa malle vidée dans la commode et l'armoire, ses papiers en ordre dans le tiroir de la table, veut boire à toutes ces sources. Mais, avant le plaisir, le devoir. Aussi bien, l'un et l'autre seront-ils satisfaits par une visite à Voltaire.

Le Prince des Lettres veut bien oublier, pour lui, sa royauté, et lui épargner l'humiliant cérémonial

de son petit lever. Tel il lui est apparu lors de son dernier voyage à Paris et au cours de leur correspondance, tel il le retrouve, tendre sans affectation, amicalement respectueux de son cadet, affable et complaisant. Cette complaisance est sans bornes : prêt de livres — sinon d'argent —, offre de recommandations à la Cour et auprès des grands, invitations théâtrales, présentation à des gens de lettres, tels en sont les premiers effets. Ainsi très vite le solitaire, qui ne connaissait à Paris que Moutiers, ancien camarade de régiment, et M. de Saint-Georges, relation de choix due à Mirabeau, voit diminuer sa solitude. Voltaire lui rend ses visites et, à sa suite, viennent d'Argental, le « cher ange » du futur patriarche, critique compassé et circonspect, à la parole réticente et solennelle ; Beauvin, un autre critique, entre deux âges, provincial mal affranchi, attaché au pays natal par le regret d'une jeune Artésienne qui l'adore, quoique laid et bancal ; enfin Marmontel, Limousin de vingt-deux ans, ex-Jésuite, trois fois lauréat aux Jeux Floraux, venu à Paris, sous l'égide de Voltaire, chercher fortune.

Voilà les premiers hôtes de Vauvenargues. Ils seront les seuls, à moins qu'il ne décide Monclar, Villevieille et Saint-Vincens à venir le rejoindre. Un petit cercle de connaisseurs suffira pour l'écouter, lui répondre et le renseigner. Sa santé et ses ressources, dont il cache fièrement la médiocrité, ne lui permettraient pas de jouer dignement, pour une plus ample compagnie, son rôle d'amphitryon. Ces hommes de talent, ces curieux sont d'ailleurs moins gourmands de bonne chère que de faits, d'idées, de

vifs propos. La matière ne manque pas, et, dans la pièce nue, c'est le plus riche et le plus pur bureau d'esprit que tiennent ces cinq amis, qui oublient l'inégalité de leurs âges, de leurs conditions et de leurs fortunes dans une passion commune des lettres et de la vie.

La vie surtout, voilà ce que cherche Vauvenargues, avec d'autant plus de fièvre, qu'il sent la sienne lui échapper peu à peu. Pour cette vie n'a-t-il pas tout quitté ? Il est bien juste qu'il la boive à pleins bords. Aussi, en ces premiers mois d'existence parisienne ne se contente-t-il pas de parler et d'entendre ; il veut voir. Et, quittant le plus souvent possible le cadre étroit de sa chambre, il va, seul, à l'aventure, à travers la ville.

La foule ne l'attire guère. Il lui faut, pour s'y mêler, de grandes occasions. Sans doute fut-il de ceux qui, sous les fenêtres des Tuileries, applaudirent, en septembre 1745, le Roi Soldat à son retour des Flandres. Sa maladie ne lui permit pas de prendre part, en février 1747, aux fêtes parisiennes ou versaillaises pour le mariage de la seconde dauphine. Chars mythologiques dorés et argentés, d'où pleuvaient sur la foule cervelas, pain, biscuits et oranges, feu d'artifice, d'ailleurs contrarié par une pluie de deux heures, ripailles rabelaisiennes, étouffements et rixes n'étaient pas pour lui, comme pour d'autres aristocrates moins délicats, des plaisirs enviabiles. Tout au plus, en pouvait-il tirer d'amères réflexions sur la versatilité et les entraînements de l'âme collective, sur les moyens grossiers dont usaient les grands pour se tailler,

auprès des humbles, une popularité facile et périssable.

Ces humbles trouvaient chez Vauvenargues une affection plus solide et plus vraie. S'il n'aimait pas se mêler à eux dans leurs vastes liesses où leur âme simple se troublait, il les recherchait et les observait, isolément, ou par petits groupes, dans les jardins, et jouissait de ce spectacle en plein air, le plus riche et souvent le plus émouvant qui fût.

Mais ses acteurs préférés n'étaient pas, dans ce spectacle, ceux qui avaient coutume et prétention d'attirer le plus. Il laissait à d'autres le plaisir d'écouter, en cercle autour d'un banc, les oracles des nouvellistes. Le bonhomme Métra, malgré son omniscience et l'enseigne pittoresque de son nez énorme, trônait, sans lui, sous son marronnier de la terrasse des Feuillants. Il n'écoutait pas, dans les grandes allées, les chroniqueurs des salons faire et défaire les renommées mondaines. S'il poussait parfois jusqu'au Palais Royal, c'était pour sourire des sottises que débitaient, sous le signe grotesque de l'arbre de Cracovie, les augures de la politique intérieure. Plus attentif au Luxembourg, il n'était pas plus bienveillant aux critiques, ou prétendus tels, qui, sous l'if, vidant leurs poches gonflées de vers ou de prose, récitaient de fades poèmes, jaugeaient les prosateurs, sans ménager les plus grands, comme Voltaire, et, vraies chenilles de théâtre, faisaient, avant le public, un sort aux pièces nouvelles.

A tous ces bavards de plein air, le sociologue préférait ceux du cloître des Cordeliers, où, dès 1725,

à la porte de son hôtel, fermentaient des idées subversives, où s'échafaudait une société idéale, mieux équilibrée et plus humaine, dussent cet équilibre et cette humanité s'assurer par une révolution.

Mieux valait cependant éprouver cette incertaine réalité de demain chez ceux qui la feraient, chez les enfants. Dans les larges allées du jardin, leur domaine, il observe leurs jeux. En voici qui s'amuse d'un chat et d'un chien : ils ont coiffé l'un, mis des gants à l'autre. Enfantillages ? Peut-être. Mais « devenus hommes, ils composeront leur maintien, leurs écrits, leurs discours. » Et l'ancien officier se rappelle avoir traversé autrefois un village où l'on assemblait tous les mulets, le jour de la fête, pour les bénir : le dos des pauvres bêtes était orné de rubans : « Les hommes aiment tellement la draperie qu'ils tapissent jusqu'aux chevaux. »

Ces enfants sont déjà des hommes. Les hommes sont toujours des enfants. Que fait cette fillette, qui tire les ficelles d'un « pantin », le jouet nouveau ? Rien d'autre que sa mère qui en a un, elle aussi, mais plus coûteux, peint par Boucher, et de figure assez lascive. Toutes deux s'en amusent, comme elles font ou feront des hommes. Plus n'est besoin d'aller à la Foire où se complaisent les petits maîtres, pour voir sauter, sur des tréteaux, Arlequin ou Scaramouche. Est-il même besoin de ces poupées en carton pour contempler les tristes polichinelles que nous sommes ? Il n'est que de s'écarter dans une allée détournée.

Le promeneur solitaire y rencontre « des misérables qui fuient la vue des heureux, des vieillards

qui cachent la honte de leur pauvreté, des jeunes gens que l'erreur de la gloire entretient à l'écart de ses chimères, des femmes que la loi de la nécessité condamne à l'opprobre, des ambitieux qui concertent peut-être des témérités inutiles pour sortir de l'obscurité. » Il lui semble alors qu'il voit autour de lui « toutes les passions qui se promènent, et son âme s'afflige et se trouble à la vue de ces infortunés, mais, en même temps se plaît dans leur compagnie séditieuse. Il plaint ces misères cachées, que la crainte d'être connues rend plus pesantes, touché de la faiblesse de tant d'hommes qui, sans les malheurs de la vie, auraient pu chérir la vertu. » Il franchit à regret la grille, non sans relire le sinistre écriteau qui défend l'accès aux filles, aux chiens, aux laquais et aux soldats, sourdement indigné contre une époque cynique, qui refuse sa charité aux individus pour la réserver au genre humain. Alors, en quête de nouvelles passions et de nouvelles larmes, c'est au théâtre qu'il va les chercher.

Au théâtre, tout lui est bon, musique ou déclamation, opéra, tragédie et même comédie. « Il loue très sincèrement tout ce qu'il loue, et parle toujours comme il pense ». Tout ce qui est grand le transporte. Aussi, pardonne-t-il à Shakespeare le barbare, qui a recréé l'homme et rajeuni la poésie. La musique de Montéclair, sublime dans le fameux chœur de *Jephté*, le rend indulgent aux paroles faibles de l'abbé Pellegrin. Quand Gellyote chante *Armide*, il oublie Quinault, surtout si le Maréchal de Saxe est dans la salle. Le pinceau naïf de Dancourt le surprend sans le passionner, et les trivialités

de Molière le choquent ; mais lorsque le ridicule y naît de quelque passion qui attache l'esprit du spectateur, donne de la vivacité à l'intrigue et de la véhémence aux personnages, alors il applaudit sans réserves.

C'est cependant aux tragiques, et parmi eux à Voltaire et à Racine, qu'il réserve ses bravos les plus enthousiastes. Non que l'admiration fausse son jugement : il fait bon marché de la *Princesse de Navarre*, et proteste, pour la forme et par amitié, contre le demi-échec de cette œuvre de circonstance. Mais il pleure avec *Zaïre*, et se laisse emporter par le mâle pathétique de *Méropé*, où son maître, renouvelant le tour de force d'*OEdipe*, réussit à émouvoir sans amour. *Athalie* lui donne un plaisir égal, mais il goûte davantage l'irrésistible passion d'Hermione et de Phèdre. Alors plus rien n'existe pour lui, que lui-même. « La pièce lui serre le cœur dès le commencement et le mène jusqu'à la catastrophe, sans lui laisser la liberté de respirer ». Il voudrait que tous, autour de lui, partagent sa fièvre et la joie de ses larmes, et il s'irrite contre ceux qui troublent, d'une fausse note, le concert d'enthousiasme.

C'est un vieillard sourd, qui sourit, sans applaudir avec le parterre, sous prétexte qu'à un certain âge on revient de beaucoup de choses et qu'on juge alors de sang-froid. Ce sont quelques étourdis qui « vont au spectacle pour se rassembler. Ils y paraissent épuisés de leurs incontinences, avec une audace affectée et des yeux éteints. On les voit sortir quelquefois au commencement du spectacle,

pour satisfaire quelque idée de débauche qui leur vient en tête ; et, après avoir fait le tour des allées obscures de la foire, ils reviennent au dernier acte de la comédie et se racontent à l'oreille leurs ridicules prouesses. »

Entre un de ces fâcheux et lui s'engage, sans aménité, ce dialogue :

« — Il faut écouter une pièce quand on veut s'y plaire.

— Mon ami, chacun sait ce qui le divertit : je n'aime point la comédie, mais j'aime le théâtre : vous êtes bien fou d'imaginer d'apprendre à quelqu'un ce qui lui plaît.

— Cela peut bien être ; je ne savais pas que vous vinssiez à la comédie pour avoir le plaisir de l'interrompre.

— Et moi, je ne savais pas qu'on ne sait ce qu'on dit quand on raisonne des plaisirs d'autrui ; et je vous prendrais pour un sot, mon très cher ami, si je ne vous connaissais depuis longtemps pour le fou le plus accompli qu'il y ait au monde. »

Laissant ce sot à ses sottises, Vauvenargues quitte la salle, pour aller retrouver ses amis, à qui il fait part de ses impressions.

C'est alors, dans l'intimité de la chambre retrouvée, un nouvel entretien des cinq, qui mettent en commun leur récolte. Chacun en jouit, mais Vauvenargues plus que personne. Certes, sa moisson est riche, mais celle des autres est plus variée. A Voltaire, la Cour est ouverte ; à d'Argental et à Marmontel les salons ; Beauvin se frotte à Procope et aux salles de rédaction. Vauvenargues ne

peut entrer là, ne veut aller ici. Sa situation et sa santé lui défendent les unes ; sa nature lui interdit les autres. Il demande alors à l'historiographe du roi de faire, pour lui, revivre Versailles, et à Marmontel de lui montrer la ménagerie de Madame de Tencin. Et quand il les a vus, il ne regrette pas de n'y être jamais entré. Sa désillusion est aussi grande qu'avait été sa curiosité.

La déception de Vauvenargues devant la Cour de Louis XV vient de ce qu'il la supposait semblable à celle de Louis XIV. Certes il épargne le Roi, par respect monarchique, par admiration personnelle et par reconnaissance : Voltaire n'est-il pas son gentilhomme, son historien, en marche, même, vers l'Académie ? Bienfaits sensibles, quoique peu spontanés et dont le mérite revient surtout à la Marquise de Pompadour. Malgré son mépris pour les favorites en général et Madame d'Etioles en particulier, Vauvenargues pardonne presque à Voltaire d'avoir chanté les amours illégitimes d'une femme éclairée qui a su le comprendre et l'imposer à un milieu hostile. Mais ce milieu, Vauvenargues le hait. L'ambitieux raffiné, mais loyal, qui eût été à sa place parmi les Marsillac, les Pomponne et les Montausier, flétrit l'habileté vulgaire des grands d'aujourd'hui, faite d'arrière-pensées et d'artifices. « Insinuant, mais non intrigant, esprit confident, esprit médiateur, pour qui le plaisir de l'action, se ramène au plaisir de connaître et de guider les âmes », il en veut aux courtisans de son époque d'avoir fait du plus éclatant foyer intellectuel et moral le centre d'une équivoque stratégie.

Il leur reproche surtout leur égoïsme et leur cœur sec :

« Les grands remarquent à peine la misère, les mœurs, les talents, les vertus et les vices des autres hommes ; ils sont pour cela trop occupés d'eux-mêmes. Ils n'aperçoivent même pas ce qui est sous leurs yeux ; ils ne voient pas au-delà de leurs parents, des gens en place, de leurs familiers, de leurs flatteurs et de leurs domestiques ; le reste leur échappe, et ne peut exciter ni leur estime, ni leur compassion, ni même leur curiosité. Surtout ils détournent la vue des misérables ; comme ils n'ont jamais senti la pauvreté, ni la douleur, ou ils n'y réfléchissent point, ou ils craignent d'être obligés d'y réfléchir. »

Les gens du monde n'y réfléchissent pas davantage. Vauvenargues s'en convainc en entendant Marmontel lui présenter les habitués de la rue Saint-Honoré. Chez Madame de Tencin, comme à la Cour, l'admirateur et l'héritier des grands esprits du grand siècle souffrait de ne trouver que pensées sans âme, fausse éloquence, artifice et frivolité. La Régence s'y prolongeait dans son immoralité souriante. Sans doute, autour de cette religieuse affranchie, qui masquait, sous des airs de bonne femme, le souvenir d'un passé brûlant et les plus troubles ambitions, les « bêtes » étaient-elles groupées en un ensemble piquant. Le Président Hénault, poète lauréat, conseiller précocé, académicien homme du monde, amateur de soupers et de jolies femmes, produisait, sans façons, son dilettantisme. Par contraste, Piron, roi des bohêmes, étalait

sa gaieté bourguignonne, son exubérance facile, son épicurisme plaisant, ses farces gauloises. « Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Mairan, l'helléniste, guettait l'occasion, Astruc, le médecin, ne daignait pas l'attendre. » L'abbé de Saint-Pierre prodiguait ses utopies et l'abbé Trublet ses sottises. Saurin père était géomètre et Saurin fils poète. Helvétius dansait à ravir. « Attentif et discret, il recueillait pour semer un jour ». Enfin l'oracle du lieu, Fontenelle.

Etrange figure, qui donnait le ton au salon et à l'époque. Chef d'un chœur, où chacun arrivait préparé à jouer son rôle et à briller plus que le voisin, ce savant-poète, ce petit maître-philosophe parlait sur les Anciens et les Modernes, sur la comète, sur le libre arbitre, sur l'âme des bêtes et sur l'amour. Il jetait, comme des confettis, les paradoxes, quitte à refermer la main sur des vérités, si elles eussent dû profiter au peuple. Remplaçant le cœur par l'esprit, il croyait que la connaissance peut suppléer à la bonté, et qu'on rend les hommes meilleurs en les rendant plus savants.

La réalité contemporaine lui donnait pourtant un flagrant démenti. Il n'y avait qu'à voir les polémiques acerbes des gens de lettres et la véhémence des discussions philosophiques dans les cafés. Et Beauvin, qui sortait tout frémissant d'une dispute chez Procope, la revivait en la racontant. Il décrivait la salle du café aux panneaux blancs filetés d'or, où, dans la fumée des pipes, se fondaient les conditions et les idées. Vauvenargues, trop délicat pour se mêler à cette compagnie un peu trouble, trop secret

pour se livrer à des inconnus, trop émotif pour ne pas souffrir des répliques sans ménagement, trop éloquent et trop profond pour s'accommoder d'un dialogue haché et vertigineux, avait pourtant plaisir à connaître les originaux que son ami lui silhouettait.

C'était Rameau, sec et voûté, tout en angles et en os, qui oubliait sa vieillesse et son humeur, pour célébrer d'une voix rauque, la musique éternelle. Un jeune homme bizarre l'écoutait, dont le beau regard profond disait l'admiration et le tumulte du cœur : il s'appelait Rousseau. A son côté, l'abbé de Condillac, sans allure et sans éclat, méditait en silence un traité sur la sensation, seule origine des connaissances humaines. Plus loin, l'aimable, le doux et déjà célèbre d'Alembert discutait, bon-homme et caustique, avec un bohême, à la mise négligée, mais au regard illuminé, comme lui en marge, son meilleur ami, le Langrois Diderot.

« A la vue, à la voix de ce diable d'homme, la salle entière frémit d'aise. Il sait tout, comprend tout, anime tout. Un rien suffit à le lancer dans un sujet. Il parle avec abondance, avec feu, sur n'importe quoi, les Guerres Puniques, le Deutéronome, l'attraction universelle, la saison des semailles ou la quille des bateaux. Sa mémoire, son ingéniosité font de sa parole une arme vivante, docile, prompte aux combats. Il éblouit, il déconcerte. Sur un ton badin, il dit des choses graves, et des folies avec sérieux. Sa conversation bondit, bouillonne, écume, unit le cynisme à l'enthousiasme, la boue à la lumière. Et tout cela avec tant de spontanéité, de

sincérité, de foi, qu'il captive ceux qui l'écoutent et reste sympathique à ceux qu'il contredit ». (J. Le Gras, *L'Encyclopédie*.)

Devant ce portrait vivant, Vauvenargues sourit et s'émeut. Il sourit à la comédie que donne ce méridional manqué. Il s'émeut, car il comprend la cause de cette chaleur intime et de ce rayonnement :

« Cet intellectuel est un sensible, ce savant un émotif, ce raisonneur un tendre, cet idéologue un sentimental, et sans doute aussi, cet être sociable, ce brillant causeur, cet entraîneur d'hommes, est-il un concentré, un solitaire, un sauvage. »

Comme Vauvenargues se retrouve en cet homme du peuple ! Comme il le suivrait volontiers, si Diderot n'avait, sur le but à atteindre, des idées si différentes des siennes !

Non content de traduire le dictionnaire médical de Robert James, n'a-t-il pas en tête un immense projet d'Encyclopédie, qui embrassera toutes les connaissances humaines ? Et Vauvenargues sent avec peine que ce rêve sera la réalité de demain, car les sciences depuis Fontenelle sont à la mode. Et les francs-maçons encouragent les novateurs, les salons ouvrent leur bourse et les libraires leurs boutiques, le pieux d'Aguesseau lui-même s'avoue conquis. Ainsi à Fontenelle le Bel Esprit va succéder Diderot l'Encyclopédiste. Ne pourrait-il mieux employer la sensibilité dont il déborde ? Et les Français, desséchés par l'artifice, menacés de vulgarisation, vont-ils sacrifier le cœur à l'esprit..... et en mourir ? Vauvenargues ne veut pas qu'ils meurent. Et, enrichi de ses récentes explorations,

soutenu par l'idée de sa mission nécessaire, il ramasse ses forces, et va tenter de les sauver.

Depuis longtemps, il connaît les hommes. Il les a vus souvent faibles et vicieux, parfois nobles et capables de concevoir, même de réaliser le bien, presque toujours, malgré tout, malheureux. Paris confirme ses impressions de garnison, de campagne, de province, grossissant, comme une lentille, vices et vertus, dont il rend le spectacle plus choquant et plus pitoyable. Mais Paris augmente son optimisme : ce monde si imparfait est perfectible. Pour le guérir, il suffit de l'éclairer sur lui-même, et Vauvenargues, qui le connaît, va lui apprendre à se connaître.

Le mal est grave, et le remède urgent ; d'autant que le médecin lui-même est malade, et que, pour lui aussi, le temps presse. Remettons donc à plus tard le livre de philosophie qui révélera aux hommes la vérité intégrale, accessible à tous, quoi que prétendent les Pyrrhoniens, et bornons-nous, pour aujourd'hui, à en asseoir les éléments dans une *Introduction à la Connaissance de l'esprit humain*. Il n'y aura qu'à faire revivre les images d'autrefois et les entretiens d'hier, qu'à reprendre et à ordonner les notes prises depuis des années.

Les remarques se présenteront par matières, mais on pourra les isoler pour permettre d'y réfléchir : elles sont le fruit d'une expérience ancienne et de longues méditations. Il faudra surtout les lire avec la bonne foi que l'auteur a mise à les écrire : « Trop souvent les écrivains, qui semblent plus particulièrement chargés de nous reprendre, flattent le vice, qu'ils pourraient confondre, couvrent le mensonge

de fleurs, s'attardent à orner l'esprit du monde, si vain dans son fonds. » Vauvenargues ne veut pas amuser, il veut convaincre et guérir : « *Il dira donc, sans détour et sans art, ce qu'il croit vrai et utile. Il espère que la sincérité de ses écrits lui ouvrira le cœur des jeunes gens.* »

Et comment le cœur des jeunes gens et de tous les hommes ne s'ouvrirait-il pas devant un cœur qui se donne ? Aussi, est-ce avec confiance en ses lecteurs et en lui-même qu'il compose les trois parties de son ouvrage, détaillant les erreurs et les ressources de l'esprit, dégageant les dangers et les bienfaits des passions, définissant le bien et le mal moral. Pour éviter la fatigue d'une pensée tendue et de maximes concises, il égaie son enseignement de scènes pittoresques, de dialogues, de discours, de portraits, brossés au jour le jour, au cours de sa vie ambulante. Rien n'est oublié de ce qui touche l'homme d'aujourd'hui, l'homme éternel. L'Armée, la Politique, les Finances, la Ville, la Cour, les Provinces sont étudiées par ce témoin clairvoyant et impartial, qui ne dénonce le mal que pour provoquer au bien, au beau et au grand. Car le grand, le beau et le bien réalisent une trinité vivante et accessible à tous. Le beau est dans la nature, le grand est dans l'action, le bien est dans la passion. Qu'importe que nous soyons plus ou moins savants ? « Les grandes pensées viennent du cœur », ce cœur si injustement malmené par les moralistes. Les principes du mal et du bien s'équilibrent dans une création qui n'admet ni contradictions, ni singularité. Chacun de nous, mieux éclairé, en observera

les lois, car chacun de nous n'est qu'une parcelle infinie de l'âme universelle. Travaillons donc, en nous connaissant mieux, à nous rendre meilleurs, pour être plus heureux dans un monde plus beau.

Telle était la souriante philosophie qu'un jeune homme de trente et un ans, vieilli par la souffrance, mais resté candide et confiant, offrait à un siècle frivole et sec pour lui rendre la chaleur et la gravité.

Le livre parut chez Briasson, rue Saint-Jacques, en février 1746, sous la forme discrète d'un in-12 de 400 pages. Il comprenait, outre l'*Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*, des *Réflexions sur divers sujets*, des *Conseils à un jeune homme*, des *Réflexions critiques sur quelques poètes*, deux *Fragments sur les Orateurs et sur La Bruyère*, une *Méditation sur la Foi*, enfin une série assez considérable de *Paradoxes*, mêlés à des *Réflexions* et des *Maximes*. L'œuvre était anonyme. L'auteur, par un dernier scrupule de gentilhomme, n'avait pas voulu compromettre le nom de son père.

Précaution inutile ! Le public enterra l'œuvre par son indifférence, et la presse par son mutisme. La Bruyère, dans son *Mercure*, n'en dit rien, peut-être par dépit de n'avoir pu, comme il le voulait, imprimer dans sa gazette, les premiers essais de l'auteur, soumis naguère à Voltaire et par lui divulgués. Le *Journal des Savants* n'en donna qu'un « Extrait », le *Journal de Trévoux* ne fit que le citer. Seuls, Marmontel et Beauvin, pères encore heureux d'un journal nouveau-né, mais bientôt languissant, consa-

crèrent à leur ami une assez longue étude dans leur *Observateur littéraire*. Ils dosaient habilement l'éloge et la critique, pour ne pas laisser suspecter leur impartialité.

Ce témoignage d'amitié fut doux à l'auteur déçu. Celui de Voltaire plus encore, et il reprit courage en lisant le billet suivant :

(Fin de février ou commencement de mars 1746).

J'ai passé plusieurs fois chez vous, pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées au-dessus de lui. Ce siècle ne vous méritait pas, mais enfin il vous possède et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre. Je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quel transport je m'unis à la grandeur de son âme et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer.

Cette admiration et cette tendresse furent d'autant plus sensibles à l'auteur qu'il en éprouva bientôt de nouvelles marques. Non content d'avoir fait lire et goûter l'ouvrage par la Reine, Voltaire propose à son ami de le revoir avec lui, en vue d'une seconde édition. Cette offre reconforte Vauvenargues, car elle fait de son échec apparent, une réussite, au moins un espoir. Tant pis si le public boude, puisque Voltaire applaudit. Voltaire seul vaut tout le public, il peut même le ramener. L'œuvre est bonne, rendons-la meilleure et imposons-la. Il

accepte l'offre en disant à son maître sa confusion et sa joie :

Je ne mérite aucune des louanges dont vous m'honorez, mon livre est rempli d'impertinences et de choses ridicules, je vais cependant travailler à le rendre moins méprisable, puisque vous voulez bien m'aider à le refaire. Dès que vous m'aurez donné vos corrections, je mettrai la main à l'œuvre.

Aussitôt, crayon en main, le censeur reprend sa lecture. Il annote, souligne et rature. Il approuve par des « Bien — Très bien — Excellent — Beau — Fin — Profond — Juste ». Il blâme par des « Faible — Trivial — Commun — Répété — Louche — la belle nouvelle ! » Il conseille par des formules moins scolaires et des phrases moins lapidaires.

Pendant ce temps, l'élève génial, dans une impatience heureuse, jouit, par avance, du plaisir et de l'émotion de cette collaboration unique. Mais sa jouissance ne saurait être égoïste, et il en fait part aux siens, à ses chers amis, Saint-Vincens et Villevieille, en leur envoyant à chacun un exemplaire de l'ouvrage. Leurs éloges chaleureux le touchent et le rajeunissent.

Enfin, le 13 mai au soir, le livre revient de Versailles, assoupli d'avoir été palpé, feuilleté, crayonné. Une lettre l'accompagne :

J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée, j'ai crayonné un des meilleurs livres que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement¹. J'y ai admiré de

1. L'exemplaire se trouve à la Bibliothèque Méjanès à Aix.

nouveau cette belle âme, si sublime, si éloquente et si vraie ; cette foule d'idées neuves, ou rendues d'une manière si hardie, si précise ; ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue ; il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre ; je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques, je les sou mets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser.

Adieu, belle âme et beau génie.

Sans tarder, Vauvenargues reprend sa plume, et retouche son œuvre. Si son esprit et son goût obéissent le plus souvent aux suggestions de Voltaire, son cœur lui impose le maintien de quelques réflexions condamnées qu'il sent belles et humaines. Ainsi peu à peu s'élabore cette nouvelle somme, épurée et enrichie, trop imparfaite encore à son gré, ce dont il s'excuse dans le Discours préliminaire :

« Si j'avais pu profiter de toutes les observations que mes amis ont daigné faire sur mes fautes, j'aurais rendu peut-être ce petit ouvrage moins indigne d'eux, mais ma mauvaise santé ne m'a pas permis de leur témoigner par ce travail le désir que j'ai de leur plaire. »

Ce désir est si vif, que Vauvenargues, insensible à ses souffrances croissantes, et oublieux des aveux de sa préface, polit, repolit, sans fatigue et sans relâche. Il corrige les fautes de langage, retouche le

style, développe quelques chapitres, tel celui du Génie, augmente les *Conseils à un jeune homme*, et dans les *Réflexions critiques* sur quelques poètes, ajoute Rousseau et Quinault à La Fontaine, Boileau, Chaulieu, Molière, Corneille et Racine. Enfin, il supprime plus de deux cents pensées, ou trop obscures, ou trop communes, ou inutiles. Il change l'ordre des maximes conservées, en explique quelques-unes, en ajoute quelques autres, répandues indifféremment parmi les anciennes.

Ainsi Voltaire sera content, et ses amis, et lui-même, mais aussi le public, ce public léger et ingrat, qui passe, sans la voir, devant la beauté et lui préfère le clinquant et l'artifice ; ce public auquel il pardonne, malgré tout, car il lui doit les joies intenses de la création et l'espoir de la renommée. Il n'est pas possible que l'opinion, enfin éclairée et conquise, ne le remercie pas de ses bienfaits par l'aumône d'un peu de gloire. Il n'en demande pas plus à la veille de la mort, qu'il sent impatiente et proche. Mais la flamme intérieure, qui le tient encore debout, lui permettra du moins de jouir d'un succès, mérité par tant de courage, d'intelligence et de bonté.

La seconde édition parut en 1747. Elle n'eut pas plus de succès que la première, mais Vauvenargues ne le sut pas. Le destin, enfin propice, lui épargna cette suprême désillusion.

CHAPITRE XVI

UN NOUVEAU SOCRATE

Je t'ai vu toujours, ô ami tendre,
le plus infortuné des hommes, et
le plus tranquille.

VOLTAIRE, *Eloge funèbre des
officiers qui sont morts dans la
guerre de 1741.*

Depuis plusieurs mois déjà, Tantale innocent, il ne pouvait goûter au festin de Paris. Sa santé compromise par le climat, les sorties, le régime de l'hôtel meublé, l'avait obligé à supprimer ses promenades et ses visites. Prisonnier dans sa chambre, et bientôt dans son lit, il doit, malgré lui, se soigner, non pour guérir, mais pour durer.

Il a fort à faire : toutes ses misères réveillées minent son corps, menacent l'activité de son esprit et mettent à une rude épreuve son optimisme. Quelques lettres de cette période, adressées à ses amis de Provence, ont la valeur documentaire d'un bulletin de santé et la lugubre résonance d'un glas.

« Songez à venir à Paris, dit-il, le 28 mars 1746,

à Villevieille. Vous y viendrez trop tard pour moi, si vous différez davantage, car je suis toujours accablé de maladies, et j'ai perdu, en quelque sorte, l'espérance de rétablir ma santé. Je vous dis cela, mon ami, afin de vous toucher par la compassion, si je ne le puis plus par l'amitié. — Adieu. »

Saint-Vincens reçoit, à son tour, ces détails et ces plaintes : « Vos lettres ont été ma consolation, depuis que je garde ma chambre. Je ne me flatte pas encore de sortir de sitôt, car il n'y a encore aucun changement à mon engelure (de Prague, qui, à la suite de la petite vérole, avait dégénéré en plaie). La plaie est toujours la même, et l'os fort gonflé. Le défaut d'exercice influe sur ma santé, je ne digère point, et je suis plein d'humeurs qui se portent sur ma poitrine, et irritent ma toux : je vous entretiens de toutes ces bagatelles, parce que je sais que vous m'aimez. »

Un peu plus tard, le 10 mars 1747, Saint-Vincens lit ce fraternel message, sans se douter qu'il est un adieu :

Je n'ai pas besoin, mon cher ami, de tant d'ennui et de solitude, pour songer à vous, mais je vous regrette souvent, et je voudrais bien être à portée de vous demander du secours contre la tristesse de mes rêveries. Rendez-moi compte d'une vie qui m'est chère, et qui est plus heureuse que la mienne ; vous écarterez les chagrins qui me surmontent. Vous savez si je suis sensible aux charmes de votre amitié et de votre conversation : un enchaînement malheureux de plusieurs causes me fait passer ma vie éloigné de vous : cela changera, *si je vis*,

et vous me tiendrez lieu des pertes que j'ai faites, et de la santé qui me manque.

A ces appels désespérés, les amis de province ne répondent que par leurs lettres. Les amis parisiens répondent par leur présence. Plus souvent, maintenant, Beauvin et Marmontel, logés, à frais communs, chez une fruitière en face de l'hôtel de Tours, traversent la rue du Paon pour visiter l'impotent. Plus souvent, surtout, Voltaire s'arrachant à Versailles, à sa maîtresse, à sa nièce, à ses écrits, vient transfuser à l'invalidé un peu de sa fièvre créatrice. A son contact, l'agonisant lucide, sur qui n'ont rien pu les pansements de Moreau, ni les remèdes de Désmoulins, de Vernage et de Lassonne, se redresse, convalescent. Il oublie ses douleurs, ses plaies, sa toux, sa couche moite, les murs froids de sa chambre de pauvre, sa main plus lente, ses yeux plus voilés, et se retrouve, chaleureux, sensible, éloquent, pour échanger avec son maître le plus étincelant, le plus profond des dialogues. Emouvant duo que celui d'un mourant qui ne veut pas mourir, et d'un vivant dont l'activité déborde, indiscrete et contagieuse. En mêlant leur voix, leur esprit et leur cœur, ils s'échauffent l'un et l'autre, et charment leurs auditeurs étonnés.

Il sera beaucoup pardonné à Marmontel, écrivain fade, esprit médiocre, moraliste sans moralité, pour avoir compris la beauté d'une telle scène, et l'avoir racontée, dans ses *Mémoires*, avec une émotion simple et prenante :

« Ce fut dans ce temps-là que je vis chez lui

l'homme du monde qui a eu pour moi le plus d'attrait, le bon, le vertueux, le sage Vauvenargues. Cruellement traité par la nature du côté du corps, il était, du côté de l'âme, l'un de ses plus rares chefs-d'œuvre. Je croyais voir en lui Fénelon infirme et souffrant. Il me témoignait de la bienveillance, et j'obtins aisément de lui la permission de l'aller voir. Je ferais un bon livre de ses entretiens, si j'avais pu les recueillir.

« Quelle école pour moi que celle où, tous les jours, depuis deux ans, l'amitié des deux hommes les plus éclairés de leur siècle m'avait permis d'aller m'instruire ! Les conversations de Voltaire et de Vauvenargues étaient ce que jamais on peut entendre de plus riche et de plus fécond. C'était, du côté de Voltaire, une abondance intarissable de faits intéressants et de traits de lumière. C'était, du côté de Vauvenargues, une éloquence pleine d'aménité, de grâce et de sagesse. Jamais, dans la dispute, on ne mit tant d'esprit, de douceur et de bonne foi, et, ce qui me charmaît plus encore, c'était, d'un côté, le respect de Vauvenargues pour le génie de Voltaire, et de l'autre, la tendre vénération de Voltaire pour la vertu de Vauvenargues ; l'un et l'autre, sans se flatter, ni par de vaines adulations, ni par de molles complaisances, s'honoraient à mes yeux par une liberté de pensée qui ne troublait jamais l'harmonie et l'accord de leurs sentiments mutuels.

« Je crois l'entendre encore, et je ne sais si sa conversation n'avait pas même quelque chose de plus délicat et de plus animé que ses divins écrits. J'ai toujours regretté que M. de Voltaire n'ait pas

fait pour lui ce que Platon et Xénophon avaient fait pour Socrate. Hélas ! ce ne sont pas les hommes, c'est la nature elle-même qui lui a versé à longs traits la ciguë, et je la lui ai vu boire avec une égalité d'âme inaltérable. Tandis que tout son corps tombait en dissolution, son âme conservait cette tranquillité parfaite dont jouissaient les purs esprits. C'était avec lui qu'on apprenait à vivre, et qu'on apprenait à mourir. »

Cette page, postérieure de cinquante ans à ces entretiens, en conserve la chaleur rayonnante. Mais, si fréquents qu'ils fussent, ils ne pouvaient remplir, pour le malade, les longues journées de lit, les nuits de souffrance et d'insomnie. Voltaire avait à maintenir sa renommée, Marmontel à faire la sienne, les salons rappelaient d'Argental, et Beauvin, sa gazette. Alors, seul de nouveau, grisé encore par le débat, le patient s'efforçait de se suffire.

Il y parvenait assez vite quelquefois. Le souvenir même de la visite lui était un aliment. Il laissait lentement déposer en lui l'alluvion fertilisante, et jouissait de son esprit enrichi, de son âme plus fraîche et plus indulgente. Loin d'en vouloir à ses amis d'être bien portants et heureux, il jugeait mérités et souhaitait durables leur bonheur et leur santé. Que Voltaire conserve la faveur de la favorite et obtienne, sans réserves, celle du roi, qu'il élargisse sa renommée par le charmant *Zadig* et son crédit par un nouveau voyage en Prusse, qu'Emilie calme son humeur et que M^{me} Denis garde la sienne, que tout sourie à l'Académicien d'hier, applaudi par lui,

sous la Coupole, et dont l'originale harangue a recueilli d'unanimes suffrages, et fait justice des libelles. Que Beauvin oublie son âge, sa difformité et la mort de sa gazette, dans les bras de la belle Artésienne qui est venue le rejoindre. Que Marmontel voie s'ouvrir devant lui de nouveaux salons et la Cour, que son éloge du Prince, couronné par l'Académie et vendu par Voltaire à Fontainebleau, lui rapporte un début de gloire et de fortune, que Clairon le console des réticences des augures et des bouderies du public devant *Aristomène* et *Denys le Tyran*. Tels étaient les vœux, bientôt réalisés, que sans hypocrisie formait, pour ses amis, le solitaire.

Et pourtant, quand il comparait leur sort au sien, il ne pouvait se défendre de quelque amertume : n'eût-il pas, lui aussi, mérité des succès semblables ? Les théâtres, les lettres, les ambassades, le monde, les femmes, devaient-ils n'être accueillants qu'à quelques-uns ? Pourquoi le destin évinçait-il ceux qui avaient le tort d'être trop simples, trop fiers, et trop candides ? Et il se rappelait que l'Académie avait récemment sacrifié son *Discours sur l'inégalité des richesses* à un autre mémoire plus fleuri et plus orthodoxe. Il revivait encore l'échec de son livre, et l'espoir qu'il fondait sur la deuxième édition ne lui faisait pas oublier le succès scandaleux des *Etrennes de la Saint-Jean*, et des *Ecossaises*. Mais ces rancœurs duraient peu. Autant de souvenirs pénibles, autant d'indices : pourquoi incriminer autrui ou le destin, et renier ainsi les enseignements de l'*Introduction* ? Si la nature est harmonieuse, et que le mal s'y mêle au bien, tant pis pour ceux qui

subissent le mal. Mieux vaut le subir que le commettre. Et le disciple de Marc-Aurèle et d'Épictète retrouvait le stoïcisme de sa jeunesse pour faire le partage entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous.

Richesse, santé, réussite, bonheur sont des biens extérieurs sur lesquels nous n'avons pas prise.

Mais nos vices, nos pensées viles, nos préjugés, nos ignorances, voilà le domaine à défricher. Si nous ne fauchons pas la moisson, qu'au moins soit semé le bon grain. Et Vauvenargues, refoulant ses dégoûts, se refuse à récriminer sur la société mal faite, sur les hommes méchants, il renonce à la recherche dangereuse des causes et des fins, il ne veut penser qu'à son moi. Le sociologue, le métaphysicien cèdent décidément le pas au moraliste et au psychologue. Dans sa solitude féconde que ne trouble plus, à présent, aucun regret, il se regarde vivre et mourir. Sa plume, que guident péniblement une main gourde et un œil éteint, a pourtant la précision incisive d'un scalpel. Le médecin, touché à mort, se dissèque vivant, et le plaisir qu'il trouve à se mieux connaître atténue ses déceptions et ses misères. N'y a-t-il même pas, à souffrir, une volupté rare, quand on sait que cette souffrance imméritée prépare, pour d'autres, et par compensation, le bonheur ?

Ainsi, par plaisir et par devoir, il dessine, à petites touches, sous la forme objective et classique de la maxime ou du portrait, une série d'épreuves de lui-même, baptisées Clazomène, Egée, Cléon, Horace, Hégésippe, Théophile, Thyeste ou Phé-

réside, dont aucune ne lui ressemble tout à fait, mais qui, superposées, réalisent sa figure complexe et touchante. Rien n'est plus édifiant que la lecture de ces fragments posthumes, où il se raconte au jour le jour, tantôt plus abattu, tantôt plus confiant, toujours éloquent et passionné, en attendant le terme d'une existence dont il rappelle les étapes et dégage la leçon. Œuvre digne du moraliste, qui, jusqu'au bout, pensa aux hommes et les aima, au point de leur offrir, discrètement, en exemple, sa vie et sa mort.

Tant d'héroïsme fut récompensé. Ce sacrifice volontaire, cette tâche sacrée lui rendirent la santé, ou ce qui, pour un moribond, revient au même, l'illusion de la santé. Son esprit se sentait plus agile, et son âme plus aimante, son corps croyait reprendre vie. Il aurait peut-être suffi d'un événement heureux pour remettre sur pied ce malade condamné.

L'événement survint, heureux pour Vauvenargues, malheureux pour la Provence et pour la France.

La victoire de Fontenoy, la prise de Bruxelles n'avaient pas eu de lendemain. Nos maladresses en Italie provoquèrent la défaite de l'armée franco-espagnole, à Plaisance (10 juin 1746) et l'abandon de Gênes (17 septembre) par nos troupes, qui évacuèrent la Ligurie et passèrent la frontière, poursuivies par les Austro-Sardes. La situation est grave. Vauvenargues, qui l'avait prévue, veut, dans la mesure du possible, y parer. L'ancien officier renaît, et c'est son ardeur guerrière et son patriotisme local qui réveillent et remettent debout le provincial.

assoupi pour lui dicter cette lettre à Saint-Vincens :

Paris 24 novembre 1746. — J'ai besoin de votre amitié. Toute la Provence est armée, et je suis bien tranquillement au coin de mon feu ; le mauvais état de mes yeux et de ma santé ne me justifie point assez, et je devrais être où sont tous les gentilhommes de la province. Mandez-moi donc, je vous prie, incessamment, s'il reste encore de l'emploi dans nos troupes nouvellement levées, et si je serais sûr d'être employé en me rendant en Provence. Si je m'étais trouvé à Aix, lorsque le Parlement a fait son régiment, j'aurais peut-être eu la témérité de le demander, ... Je vous remets, mon cher Ami, la disposition de tout ce qui me regarde : offrez mes services, pour quelque emploi que ce soit, si vous le jugez convenable, et n'attendez point ma réponse pour agir. Je me tiendrai heureux et honoré de tout ce que vous ferez pour moi et en mon nom.

Il attend avec impatience la réponse, d'autant plus que, à Paris, courent des bruits alarmants : 40.000 ennemis sont entrés en Provence, ils coupent les oliviers et mettent le pays à sac. Les Anglais leur envoient des secours par mer. Les Espagnols, nos alliés, nous abandonnent pour aller couvrir la Savoie, dont ils sont maîtres encore. C'est la désolation et le désarroi partout. Le génie de Belle-Isle, sans argent et sans hommes, ne peut qu'improviser une défense précaire. Vence est pillée, Grasse prise, Aix menacé. Vauvenargues, dans un illusoire sursaut de fougue, brûle de partir. Mais Belle-Isle a reçu quelques renforts, et refuse les troupes locales. Le voyage devient donc inutile, mais l'inquiétude reste égale et l'intérêt entier. L'ancien soldat se réjouit de nos rares succès ;

la révolte de Gênes lui donne une courte joie, mais les lents progrès de nos troupes l'impatientent et le désespèrent, car il prévoit que l'ennemi ne cèdera qu'après avoir épuisé le pays. Et la pensée de sa patrie ruinée, de sa famille éprouvée, le pressent de dire sa pitié, sa tendresse et sa colère devant l'indifférence de la capitale.

« Je suis touché, au delà de toute expression, des peintures que vous m'avez faites de la misère de notre pays ; il se ressentira longtemps des désordres de la guerre. Je vois que ces désordres augmentent, et que l'on s'est trop tôt flatté d'en voir la fin..... Je suis tourmenté des réflexions que je fais sur les misères de notre province, sur la position de ma famille et de mes amis, et sur ma propre situation.... Au milieu de toutes ces craintes, on voit toujours à Paris le même faste, les mêmes plaisirs, la même dissipation, toujours même jeu, toujours bonne chère, les rendez-vous aussi fréquents et les spectacles aussi suivis qu'à l'ordinaire... »

La lettre s'achève, émue et familière. Mais, une fois de plus, derrière l'épistolier reparaît le moraliste, qui, dégageant d'un fait particulier une leçon générale, la propose à tous, sous la forme d'une réflexion impersonnelle.

Donc, une fois mise l'adresse et plié le papier, que scelle un pain à cacheter, moins coûteux que la cire, il prend une autre feuille, où il écrit, pour lui et pour nous, ce qu'il pense de la dureté des hommes :

Qu'une grande province soit attaquée et ravagée par l'ennemi, que ses habitants soient ruinés par les désordres

de la guerre, et menacés des plus grands malheurs, c'est un événement dont le monde parle, comme on parle du nouvel opéra, de la mort d'un grand, d'un mariage ou de telle intrigue, rompue et découverte. Mais où sont ceux qu'on voit touchés, au fond, de ces misères, où tant d'hommes sont intéressés ? Le jeu, les rendez-vous, les bals sont-ils interrompus pendant ces disgrâces publiques ? Voit-on moins de monde au spectacle ? Le luxe et le faste règnent-ils avec moins d'empire pendant ces désordres ? Et si les calamités d'une nation font si peu d'impression sur le cœur des hommes, comment seraient-ils touchés de nos maux particuliers ? S'il en est ainsi, il ne faut point compter sur la pitié des autres, il faut mettre toute sa confiance en soi, et n'espérer que sur son propre courage.

C'est ce qu'il va faire. Puisque son petit pays, enfin libéré (février 1747) n'a plus besoin de lui, puisque la grande ville de ses rêves s'avère égoïste, impitoyable et incorrigiblement frivole, puisque ses ressources sont épuisées, et que ses forces, après le coup de fouet de l'alerte, l'abandonnent pour toujours, il n'a plus qu'à se préparer à bien mourir, par un adieu aux siens et une prière à Dieu.

L'adieu aux siens, infiniment touchant, c'est à Saint-Vincens qu'il l'adresse, comme au seul être capable d'entendre et de supporter cette confession déguisée. En embrassant celui qui vient d'épouser Mademoiselle de Vence, il dit la douceur du foyer, de celui qu'il aurait pu fonder, de celui que ses parents offraient comme exemple et comme refuge à son idéalisme inquiet.

En félicitant le nouveau président à mortier, il

trahit son regret d'une vie honorable et sûre, dans le décor non changé.

En lui parlant de son propre frère, il le fait avec une chaleur qui répare les froideurs et les incompréhensions passées :

Je vous prie, écrit-il, de l'aimer et de vivre avec lui ; outre qu'il est mon frère, il est mon plus cher ami. Il appartient peut-être à d'autres de le louer de beaucoup de choses : mais il m'est permis, je crois, de dire que rien n'égale la noblesse de ses sentiments et la beauté de son naturel.

Enfin, en consolant son ami de la mort de sa mère, Vauvenargues avoue son amour pour la sienne, et son déchirement de la prochaine et définitive séparation :

Je ne doute pas que votre affliction ne soit grande ; les nœuds les moins chers de la vie se font regretter quand ils se rompent. Nous sommes comme les enfants, qui ne peuvent marcher seuls, et sans lisières. Les attachements de notre cœur le pressent quelquefois, mais ils le fortifient et l'étaient ; nous ne sommes pas assez forts pour nous soutenir sans maillot.

A moins que, d'en haut, ne nous vienne un soutien. Mais Dieu voudra-t-il soutenir un chrétien tardif et tiède ? Vauvenargues pense que oui.

Sans doute a-t-il, de bonne heure, effacé en lui la pieuse empreinte marquée par sa mère et sa sœur dans son âme enfantine. Mais cette libération ne tendait pas au libre-arbitre, et cette âme qui ne priait plus, restait religieuse. Aux êtres d'élite, point n'est besoin d'un Juge et d'un Guide étranger et

supérieur à eux, ni même d'une conscience, parfois défaillante ; ils n'ont qu'à écouter et à accomplir les ordres du cœur. Loin de nous tromper, le cœur ne peut que nous rendre plus heureux et meilleurs pendant le court instant de notre durée terrestre. Et si la mort n'est pas la fin de la vie, libre alors à Dieu de reprendre sa créature et d'en disposer à son gré.

Et pourtant la religion « fournit de grandes ressources aux malades et aux mourants, et, s'il faut parler franchement, la Foi nous est d'un grand secours dans toutes les misères humaines : elle console du mépris, de la pauvreté, de l'infortune, du défaut de santé, qui est la plus rude affliction que puissent éprouver les hommes, et il n'en est aucun de si humilié, de si abandonné, qui, dans son désespoir, et son abattement, ne trouve en elle de l'appui, des espérances, du courage. »

Il suffit alors de répondre à l'appel du divin, sensible en nous et autour de nous, par une élévation, quelle qu'en soit la forme.

Tantôt, c'est un regret : « Hélas, que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles ! Vous marchez dans des sentiers purs. Etre juste, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Tantôt c'est une aspiration : « O mon Dieu, si vous n'étiez pas pour moi, seule, délaissée dans ses maux, où mon âme aspirerait-elle ? »

Tantôt, c'est un acte de foi lyrique en une immortalité, indécise dans sa forme, mais certaine : « Mes passions et mes pensées meurent, mais pour renaître. Je meurs moi-même sur un lit toutes les

nuits, mais pour reprendre de nouvelles forces et une nouvelle fraîcheur. Cette expérience que j'ai de la mort me rassure contre la décadence et la dissolution du corps. Quand je vois que mon âme rappelle à la vie des pensées éteintes, je comprends que celui qui a fait mon âme, peut, à plus forte raison, lui rendre l'être. Je dis dans mon cœur étonné : Qu'as-tu fait des objets volages qui occupaient tantôt la pensée ? Retournez sur vos propres traces, objets fugitifs. Je parle, et mon âme s'éveille : ces images mortes m'entendent, et les figures des choses passées m'obéissent et m'apparaissent. O âme éternelle du monde ! Ainsi votre voix secourable revendiquera ses ouvrages, et la terre, saisie de crainte, restituera ses larcins ! »

A ces exaltations, Dieu ne saurait être insensible. Même reprocherait-il au catholique sa tiédeur, il devait pardonner à celui dont il a inspiré les pensées et l'œuvre, qui a écrit la *Méditation sur la Foi* et la *Prière*, non par gageure de poète en prose, mais par repentir de croyant refroidi, qui, du moins, a pratiqué la bonté, respecté tous les cultes, prêché la tolérance, enfin au chrétien philosophe qui n'a jamais pris son parti de ne pas croire.

C'est donc en toute confiance que Vauvenargues se livre à Dieu, sans avoir besoin de ses ministres. Nul confesseur ne fut mandé, mais, si l'un d'eux se présenta, il ne le chassa pas avec deux vers de *Bajazet*. Il aimait trop Racine pour le compromettre : il n'aimait pas assez le théâtre, pour s'y montrer, agonisant, sous le masque de l'esprit fort. A ce moment, plus que jamais, il écarte le public. Ses amis mêmes

seraient de trop. Il attend d'être seul, et son valet, cet humble qui l'a soigné, qu'il aime, suffira pour l'aider à mourir proprement, discrètement, stoïquement, comme il a vécu.

*
* *

Le dimanche 28 mai 1747, à cinq heures du matin, l'hôtel de Tours était réveillé par un bruit insolite. Deux hommes montaient l'escalier : c'était Louis Poget, commissaire au Châtelet, que guidait Jean-Baptiste Jourdain, propriétaire de l'hôtel. Au second étage, ils s'arrêtèrent devant une porte ouverte. Une silhouette s'effaça devant eux, grave et muette : celle de Joseph Monnoyeur, domestique du défunt. Et tous trois s'avancèrent dans le désert silencieux des pièces vides.

Le commissaire fit son métier. Il mit les scellés sur le pauvre mobilier : une armoire dans le mur, une commode à quatre tiroirs, une malle. Il rassembla les épaves de la garde-robe, qui, par leur désordre, prolongeaient la vie : perruques, chaussures diverses, habit de poste, porte-monnaie de cuir rouge, furent balayés, en tas, comme feuilles mortes.

Il compta l'argent : quelques écus dans un tiroir, 25 livres dans un sac, au total moins de 500 livres, juste de quoi payer le valet, un tailleur et l'enterrement.

Il s'approcha de la fenêtre et vit dans la cour une chaise de poste à l'italienne, montée sur ses deux roues, doublée de cuir, dernier témoin d'un voyage mortel et d'une fortune misérable.

Puis il s'assit et rédigea. Chacun signa le procès-verbal, Jourdain, comme il eût fait un reçu, Monnoyeur, d'une main émue et malhabile.

L'homme de loi se leva, satisfait des gestes rituels. Un seul restait à faire, s'incliner devant la mort.

Chapeau bas, il s'approcha de l'alcôve : sur une paillasse, étroite et mince, le cadavre encore tiède, allongeait sa détresse apaisée. Devant ce naufrage sublime, le magistrat redevint homme. Un long frisson le secoua.

Puis, brusquement, il se reprit, s'ébranla, entraînant l'escorte. Son pied officiel fit gémir les lattes. Le bruit décrut. Vauvenargues demeura seul.

Il aurait eu, trois mois plus tard, trente-deux ans.

Carry, Septembre 1927.

Marseille, Octobre 1928.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE (Un vœu en guise de).....	9
CHAPITRE I. — L'Exemple.....	17
CHAPITRE II. — La Cité.....	31
CHAPITRE III. — Le Château, le Livre et le Mont.....	40
CHAPITRE IV. — Du champ de bataille au champ de manœuvre. Un « Père » de 22 ans.....	55
CHAPITRE V. — Les deux disciples.....	70
CHAPITRE VI. — Amour.....	84
CHAPITRE VII. — La Vache enragée ou le Confi- dent aux mains ouvertes....	95
CHAPITRE VIII. — Maïeutique ou l'ambition dévoi- lée.....	104
CHAPITRE IX. — L'Eau de Jouvence.....	116
CHAPITRE X. — Grandeur et Servitude mili- taires.....	130
CHAPITRE XI. — Nous entrerons dans la Car- rière.....	148
CHAPITRE XII. — « Le Bon Génie ».....	162
CHAPITRE XIII. — Les châteaux lézardés.....	178
CHAPITRE XIV. — D'une capitale à l'autre.....	198
CHAPITRE XV. — Le Solitaire parmi les hommes..	220
CHAPITRE XVI. — Un nouveau Socrate.....	241

ACHÈVÉ D'IMPRIMER
LE 14 JANVIER 1930
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

P3-21695
1

DANS LA MÊME COLLECTION

Déjà parus : LA VIE DE

FRANZ LISZT

par Guy de Pourtalès

LAZARE HOCHÉ

par Georges Girard

HENRI IV

par Pierre de Lanux

CHOPIN OU LE POÈTE

par Guy de Pourtalès

DICKENS

par G. K. Chesterton

STENDHAL

par Paul Hazard

ŒTHE

par Jean-Marie Carré

BARON LOUIS

par C.-J. Gignoux

BEAUMARCHAIS

par René Dalsème

JOHN KEATS

par Albert Erlande

SCHUBERT

par Paul Landormy

LOUIS II DE BAVIÈRE OU HAMLET-ROI

par Guy de Pourtalès

CHATEAUBRIAND

par Marcel Rouff

MARÉCHAL DE RICHELIEU

par R. Honnert et M. Augagneur

R. L. STEVENSON

par Jean-Marie Carré

BEETHOVEN

par Édouard Herriot

MOLIÈRE

par Ramon Fernandez

VATEL

par Jean Moura et Paul Louvet

WILLIAM COBBETT

par G.-K. Chesterton

SAINT-JUST

par Emmanuel Aegerter

GRACCHUS BABEUF

par Ilya Ehrenbourg

ELISABETH ET LE COMTE D'ESSEX

par Lytton Strachey

En préparation : LA VIE DE

BAKOUNINE

par Hélène Iewolsky

TALLEYRAND

par Jacques Sindral

MONTAIGNE

par Jean Prévost

HOFFMANN

par Jean Mistler

DISRAËLI

par André Maurois

CYRANO DE BERGERAC

par Louis-Raymond Lefèvre

DELACROIX

par Pierre Courthion

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

par J. Lucas-Dubreton

FERNAND CORTÈS

par Jean Babelon

LA FAYETTE

par Jacques Kayser

ATTILA

par Marcel Brion

GOYA

par Eugenio d'Ors

LOUIS PASTEUR

par Henri Drouin

CROMWELL

par John Drinkwater

PHILIPPE II

par Jean Cassou

SAINT LOUIS

par Jacques Boulanger

CLAUDE MONET

par Marthe de Fels

SŒURS BRONTË

par Emile et Georges Romieu

M^{me} DE MAINTENON

par Gonzague Truc

SCARRON

par Jacques Jéraméc